

Jan 8 [illegible]

AMADIS DE GAULE

« Il semble, dit le curé, qu'il y ait là-dessous quelque mystère, car, selon ce que j'ai ouï dire, c'est là le premier livre de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne ; tous les autres ont pris de celui-là naissance et origine. Il me semble donc que, comme fondateur d'une si détestable secte, nous devons le condamner au feu. — Non pas, seigneur, répondit le barbier ; car j'ai ouï dire aussi que c'est le meilleur de tous les livres de cette espèce qu'on ait jamais composés, et, comme unique en son genre, il mérite qu'on lui pardonne. — C'est également vrai, dit le curé, et, pour cette raison, nous lui faisons, quant à présent, grâce de la vie. »

(*Don Quichotte*, trad. L. VIARDOT.)

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES.

DÉCLARATION.

« Chaque ouvrage appartient à son auteur-éditeur. La
« Compagnie entend dégager sa responsabilité collective des
« publications de ses membres. »

(*Extrait de l'article IV des Statuts.*)

Tiré à 400 exemplaires
dont 12 sur papier de Chine.

N° 197

La Bibliothèque de Don Quichotte.

AMADIS DE GAULE

PAR

ALPHONSE PAGÈS



PARIS

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXVIII



L'ORIGINE, la formation du roman dont je voudrais vous donner aujourd'hui quelque teinture, l'enthousiasme que ce roman a soulevé durant plusieurs siècles sur toute la surface du monde chrétien, l'oubli profond où il est tombé ensuite, me semblent choses tout aussi étonnantes que les prouesses de son héros. Et je serais peu surpris de vous voir prendre autant d'intérêt à

l'histoire du livre lui même qu'à l'analyse des types qu'on y met en scène et à l'exposé des situations dans lesquelles ces types se trouvent jetés.

On se fait des romanciers de la fin du moyen âge une idée fausse. On s'imagine que c'étaient des hommes de peu d'art et de beaucoup d'imagination. De peu d'art, je l'avoue; de beaucoup d'imagination, je me vois forcé d'y contredire. Ces bonnes gens contaient pour le simple plaisir de conter, ou dans le simple espoir de gagner leur vie en contant Nul d'entre eux ne se tenailla oncques le cerveau pour en surexciter les fibres inventives. Jouissances de la conception, labeurs de la gestation, tortures de l'enfantement, leur furent également et parfaitement inconnus. La plupart se bornèrent à donner des formes nouvelles, de nouveaux développements aux histoires merveilleuses dont ils trouvaient le fond dans certaines fictions orientales ou septentrionales, dans certaines chroniques latines antérieures aux croisades. Quelques-uns même se contentèrent de mettre en prose les remaniements que leurs devanciers du quatorzième siècle avaient faits en quinze ou vingt mille vers des courts poëmes composés au treizième par les troubadours d'après les chansons de geste du douzième, qui n'étaient elles-mêmes qu'agré-

gations artificielles de vieilles cantilènes nationales ou mises en œuvre des antiques fictions et anciennes chroniques auxquelles je viens de faire allusion. Je suis donc sévère peut-être, mais non injuste assurément, lorsque j'avance que la qualité dominante des romanciers de la fin du moyen âge ne fut pas précisément l'imagination.

Mais ces conteurs naïfs qui habillent tous leurs personnages à la mode du temps où ils écrivent nous peignent du moins les mœurs de ce temps, dont les historiens ne soufflent pas mot. Relever dans le cours de leurs récits des dates, des filiations, des points géographiques, serait peut-être une entreprise aussi aventureuse que toutes celles de Tristan, de Renaud et d'Amadis : ces récits jettent certainement un grand jour sur la plupart des pratiques militaires, féodales ou religieuses, sur tout ce qui concerne les armures, les armoiries, les droits et les us de la noblesse, les rapports entre suzerains et vassaux. Chapelain l'avait admirablement compris, qui donnait à Lancelot du Lac le nom de *Grand coutumier*.

Et d'ailleurs, pour n'avoir rendu le dernier souffle que sous les coups redoublés d'adversaires comme Arioste, Rabelais et Cervantes, il

faut que les romanciers du moyen âge aient eu l'âme chevillée au corps, ou, pour parler plus noblement, qu'à défaut d'imagination et d'art, ils fussent doués de quelque autre vivifiante qualité, le naturel par exemple. Au naturel, à la bonhomie, s'attache toujours une certaine grâce. Or je ne sais rien de plus naturel, de plus bonhomme (passez-moi le mot) que le style des romanciers de la fin du moyen âge, qui, tout en ne se mettant jamais en scène eux-mêmes, semblent toujours parler de personnages qu'ils auraient connus, d'événements qui se seraient passés sous leurs yeux.

Je crois donc pouvoir conclure des observations précédentes que l'étude de celui des romans de la fin du moyen âge qui obtint la vogue la plus étendue et la plus durable donnera à mes lecteurs une idée suffisante de tous les autres et ne leur semblera dépourvue ni de charme ni d'intérêt.

La première version d'Amadis de Gaule, ou du moins celle qu'on donne généralement comme la première, est portugaise et remonte à la fin du quatorzième siècle. Cette version, aujourd'hui disparue, aurait, dit-on, pour auteur Vasco de Lobeira, officier du roi Jean Ier. La

preuve en serait dans le sonnet suivant, attribué à l'infant don Pedro, et qui démontrerait, en outre, que l'ouvrage eut dès son apparition un succès éclatant :

« Vasco de Lobeira, — je cite la traduction de M. Raynouard, — ô vous que distinguent une noble naissance et un bon caractère, vous avez raconté avec grâce l'histoire de l'amoureux Amadis et vous n'en avez rien omis.

« Le sujet nous a plu ; il est si beau que vous serez désormais célèbre et réputé bon parmi les hommes qui vous lisent et parmi ceux qui vous liront à l'avenir.

« Mais pourquoi avez-vous présenté la belle Briolanie éprise de celui dont elle n'est pas aimée? Changez cette partie de l'ouvrage, et que cette belle soit heureuse.

« Car je suis trop attendri quand je suis témoin de l'infortune de cette amante ; sa beauté touchante, sa bonté, intéressent, et je regrette que son cœur n'obtienne pas un juste retour. »

Que le premier Amadis dont il soit fait mention ait été composé ou non par Lobeira, — car, en dépit du sonnet qu'on vient de lire, les érudits ne sont pas bien d'accord sur ce point, — peu nous importe, sûr que nous sommes qu'il n'y a pour ainsi dire pas de pre-

mier Amadis. Un vieux poëte, nommé Ayala, parle en effet, vers 1367, d'un roman espagnol alors connu sous ce même titre. Et d'ailleurs, l'origine celtique de presque tous les noms de lieux et d'hommes qu'on trouve dans la plus ancienne version qui soit parvenue jusqu'à nous (*Gaula*, pays de Galles et non pas Gaule; *Norgalle*, Galles septentrionale; *Vindilisores*, Windsor; *Bristoya*, Bristol; *Lisvart*, Lych-warc'h; etc.), les imitations manifestes de Tristan et de Lancelot qu'elle contient, démontrent surabondamment que le rédacteur n'a fait que délayer un thème plus ancien, puisé lui-même à la source commune des romans de la Table ronde, c'est-à-dire dans les traditions de la vieille Armorique transportées au pays de Galles.

Don Garcia Ordonez de Montalvo avait rédigé ce texte, dont la première édition connue est un in-folio gothique à deux colonnes, imprimé en 1519 par Antonio de Salamanque.

L'Espagne était encore tout imprégnée des sentiments chevaleresques dont *Amadis de Gaula* lui offrait un si charmant tableau. Elle accueillit ce roman avec enthousiasme; et le récit de Montalvo avait déjà plusieurs éditions, plusieurs continuations même, lorsque, vers 1535, Bernardo Tasso, grand-père de la *Jérusalem délivrée*, vint

en Espagne comme ambassadeur de Ferrante Sanseverino, prince de Salerne.

« Cette histoire d'Amadis, écrivit alors Bernardo, est la plus gracieuse, la plus attrayante que je connaisse. » Et comme lui-même était poëte, il composa d'après elle deux ébauches tirées de ses principaux épisodes, *Amadigi* et *Floridante*, ébauches qu'il réunit plus tard, sous le titre d'*Amadigi di Francia*, en un seul poëme, pour lequel son fils Torquato professa toujours la plus grande estime.

Voilà donc *Amadis de Gaule*, dont le texte primitif, d'évidente origine bretonne, avait sans doute passé de France dans la péninsule ibérique avec les troubadours et la littérature provençale, dont une version espagnole, probablement fort courte, et une version portugaise, beaucoup plus développée, étaient depuis longtemps déjà populaires à Tolède et à Lisbonne, voilà donc *Amadis de Gaule* fixé à tout jamais dans la langue du Cid et traduit dans celle du Dante. Il ne manquait plus guère à la consécration de ce manuel de la chevalerie chrétienne que d'être transcrit dans le langage qu'avait parlé Duguesclin et que parlait Bayard. La captivité de François Ier à Madrid lui valut cet honneur.

François Ier professait pour la chevalerie l'enthousiasme tardif et factice qu'excite parfois chez certains esprits généreux quelque grande institution déchue. Ainsi l'empereur Julien s'était efforcé de remettre en honneur la mythologie ; ainsi les Médicis avaient tenté de restaurer le platonisme. François Ier paraissait quelquefois devant sa cour vêtu comme un preux, la barbe teinte. On se rappelle son défi à Charles-Quint. Brantôme cite de lui plus d'un mot, plus d'un trait, qui se ressentent d'une lecture assidue des romans de chevalerie : « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guïenne, disait-il un jour, qui combattrons en lice et courrons la bague contre tous allans et venans de la France, moi, Sansac, d'Essé et Chastaigneraie. » Il était tout simple que, victime de son imprudence chevaleresque, François Ier lût en prison les romans espagnols. Amadis de Gaule devait lui plaire entre tous. Il lui plut à ce point, qu'en 1540 paraissait à Paris, superbement imprimée et enrichie de magnifiques gravures, la traduction française de Nicolas de Herberay, seigneur des Essarts, à lui dédiée, commandée et patronnée par lui.

Quel était ce des Essarts ? Un gentilhomme picard. « Commissaire — fait-il mettre en tête de sa traduction — Commissaire ordinaire de

l'artillerie du Roy, et Lieutenant en icelle, es païs et gouvernement de Picardie, de monsieur de Brissac, Chevalier de l'ordre, grand maistre et Capitaine general d'icelle artillerie. » Outre *Amadis de Gaule* et trois romans espagnols qui lui font suite, *Esplandian*, *Périon et Lisvart de Grèce*, *Amadis de Grèce*, il traduisit encore, dit un critique, le premier livre de la chronique du très-vaillant et redouté don Florès de Grèce, les sept livres de Flavius Josèphe, l'*Horloge des princes*, et composa lui-même quelques opuscules parfaitement oubliés. Un autre critique ajoute qu'il mourut vers 1552. C'est, à peu de chose près, tout ce que nous savons sur l'heureux traducteur d'*Amadis de Gaule*.

Heureux traducteur, en effet ! Son ouvrage eut un succès si prodigieux qu'il provoqua lui-même des traductions, des imitations, des continuations, en italien, en allemand, en anglais, en hollandais, en hébreu même. Rien que dans notre pays, ce qu'on nommait alors *les Livres d'Amadis*, forma bientôt plus de trente volumes. Un imprimeur lyonnais ajouta même à cette collection une compilation en deux volumes dont le titre seul montre de quelle vogue elle jouissait encore en 1582 : « Tresor de tous les livres d'Amadis de Gaule, contenant les ha-

rangues, epistres, concions, lettres missives, et autres choses plus excellentes, pour instruire la jeune noblesse à l'éloquence, grace, vertu et generosité. » Les grands seigneurs se passionnèrent pour Amadis au point de porter des habits de ce nom. Amadis pénétra partout — jusque dans les couvents. Témoin cette apostrophe burlesque du révérend père Possevino : « Venerat hic liber aliena lingua in Gallias : Luthero autem jam *Satanas* utebatur tanquam mancipio in Germania, quæ pene omnis aut cciderat, aut nutabat ad casum; cumque in solidissimæ fidei regnum vellet invadere, Amadisium curavit in gallicam linguam eleganter verti. Hæc prima fuit illecebra, et tanquam sibilus, quo inescavit nobilium Aulicorum ingenia, etc. » Témoin ce passage caractéristique des Discours politiques et militaires du grave Lanoue : « De tout temps il y a eu des hommes diligents — d'escrire et mestre en lumière des choses vaines. — Les vieux romans dont nous voïons encore les fragments, à sçavoir de *Lancelot du Lac*, de *Perceforest*, de *Tristan*, *Giron le Courtois* et autres, font foi de ceste vanité antique. On s'en est repu l'espace de plus de cinq cents ans; jusques à ce que nostre langage estant devenu plus orné, et nos esprits plus frétillans,

il a fallu inventer quelque nouveauté pour les esgayer. Voila comment les livres d'Amadis sont venus en évidence parmi nous en ce dernier siècle. Mais, pour en parler au vray, l'Espagne les a engendrez, et la France les a seulement revestus de plus beaux habillements ; sous le règne du roy Henri II, ils ont eu leur principale vogue ; et croy que si quelqu'un les eust voulu alors blasmer, on luy eust craché au visage, d'autant qu'ils servoient de pédagogues, de jouet et d'entretien à beaucoup de personnes. » Témoin Brantôme qui confirme, presque dans les mêmes termes, les dires de Lanoue. Témoin l'ode suivante de Du Bellay :

« Celuy qui chanta jadis
En sa langue Castillane
Les prouësses d'Amadis,
Et les beautez d'Oriane,
Par les siècles envieux
D'ung sommeil oblivieux
Ja s'en alloit obscurci,
Quand une plume gentile
De cete fable subtile
Nous a l'obscur eclerci.....
Or entre les mieux appris
Le chœur des muses ordonne

Qu'à Herberay soit le pris
De la plus riche couronne,
Pour avoir si proprement
De son propre acoutrement
Orné l'Achille Gaulloys,
Dont la douceur allechante
Donne à celuy qui le chante,
Le nom d'Homère François.
Si j'avoy' l'archet divin
De la harpe Ronsardine,
Le bas fredon Angevin
Diroit la gloire Essardine :
Néantmoins tel que je suis,
Je la diray, si je puis,
Non icy tant seulement,
Mais en cent papiers encore,
Afin que son bruit decore
Le mien eternellement. »

Témoin cette assertion du savant Pasquier dans ses *Recherches :* « On peut cüeillir dans ce Roman toutes les belles fleurs de notre langue Françoise. Jamais Livre ne fut embrassé avec tant de faveur que cestuy l'espace de vingt ans ou environ : et neantmoins la memoire en semble estre aujourd'huy esvanouie. » Témoin le pédant Abel Mathieu lui-même dans son *Devis de la*

langue françoise : « Nicolas de Herberay jeta ès mains du peuple quelques Discours d'Amour, lesquels furent reçus avec si bon visage que lors il fut estimé de chacun comme une règle du beau parler. Et néanmoins il n'avoit pas (ainsi que je croy) beaucoup rongé le laurier, ne longtemps sué sous le harnois et travail des Lettres humaines et bonnes Disciplines. Son parler me sembloit un peu affecté : me sembloient aussi quelques liaisons douces et gracieuses et quelques autres rudes, disjointes et mal plaisantes, qui me faisoient soupçonner que le jugement de Lettres et le savoir défailloit en l'homme. Avecque ce, il prenoit plaisir à offrir au peuple mots nouveaux et estranges, desquels le son m'étoit plus ennuyeux et plus déplaisant à mes oreilles que n'eust été le son d'une cloche cassée. Aussi le peuple n'en a pas fait cas et a laissé ensevelir tels mots en oubli avec le corps de Herberay qui les avoit offers et présentés. Autre avis ne puis-je donner de tous iceux Discours ; car je ne me suis pas amusé à les lire, désirant employer le temps et mon entendement en choses meilleures et de plus grande conséquence. »

Un tel succès, constaté par tant de témoignages authentiques, ne peut, malgré la valeur intrinsèque du roman espagnol et les circon-

stances favorables au milieu desquelles se produisit la traduction française, un tel succès ne peut s'expliquer que si l'œuvre de des Essarts a elle-même un mérite personnel. Je trouve ce mérite dans le style qui, à une époque où la plupart des savants dédaignaient encore la langue maternelle, où Rabelais, Calvin, Amyot, Montaigne, n'avaient encore rien publié dans cette langue, se trouve, grâce aux efforts que fait l'écrivain pour imiter la marche noble et périodique de la phrase castillane, doué de deux qualités d'autant plus remarquables qu'elles nous manquaient alors complétement, le nombre de la période, le choix des mots, je veux dire d'une part l'harmonie, de l'autre l'abondance, l'élégance, la variété.

Des Essarts se garda bien d'ailleurs de traduire servilement Montalvo. Il retrancha certains passages qui en France auraient paru fastidieux; il colora certains autres de ce ton enjoué qui pour nous est de l'afféterie, mais que nos ancêtres traitaient alors d'érudition ou de subtilité; il en ajouta de licencieux qui ne pouvaient manquer de plaire aux compatriotes et contemporains de Rabelais. Enfin, pour flatter tout à la fois l'amour-propre national et la haine que nous portions alors aux Espagnols, il feignit de croire que Gaula veut dire France et que Montalvo n'avait fait lui-

même que traduire en espagnol un manuscrit picard : « M'estant tombé es mains le livre d'Amadis de Gaule en langue Castillane..... ay prins plaisir à le communiquer par translation (sous vostre auctorité) à ceux qui n'entendront le langage Espagnol, pour faire revivre la renommée d'Amadis (laquelle par l'injure et antiquité du temps estoit estainte en ceste nostre France) et aussi pour ce qu'il est tout certain qu'il fut premier mis en nostre langue Françoise, estant Amadis Gaulois et non Espagnol. Et qu'ainsi soit : J'en ay trouvé encores quelque reste d'un vieil livre escrit à la main en langage Picard, sur lequel j'estime que les Espagnolz ont fait leur traduction, non pas du tout suyvant le vray original, comme l'on pourra voir par cestuy : car ilz en ont obmis en aucuns endroitz et augmenté aux autres. Parquoy supliant à leur obmission, elle se trouvera en ce livre, dans lequel je n'ay voulu coucher la plus part de leur dite augmentation, qu'ilz nomment en leur langage *Consiliaria*, qui vaut autant à dire au nostre, comme avis, ou conseil, me semblant telz sermons mal propres à la matiere dont parle l'histoire. »

Ce dernier stratagème eut un plein succès. Tout le monde prit ou feignit de prendre l'asser-

tion de des Essarts au pied de la lettre. Personne ne lui demanda quand et où il avait vu le manuscrit picard d'*Amadis de Gaule*. On sentait bien que si ce manuscrit eût existé, des Essarts se serait empressé d'en fournir la preuve, mais on lui savait gré de sa petite supercherie patriotique. Je trouve la preuve de cette complicité tacite générale, non-seulement dans l'ode de Du Bellay, mais encore dans une foule de petits poëmes que les rimeurs contemporains adressèrent à des Essarts, et qui émaillent les diverses réimpressions de son livre. Je me contenterai de deux citations.

Le dizain qu'on va lire est de Michel le Clerc, seigneur des Maisons, et se trouve en tête du premier livre :

Qui voudra voir maintes lances briser,
Harnois froisser, escus tailler et fendre,
Qui voudra voir l'amant amour priser,
Et par amour les combatz entreprendre,
Vienne Amadis visiter et entendre,
Que des Essars, par diligent ouvrage,
A retourné en son premier langage :
Et soit certain qu'Espaigne en cest affaire
Cognoistra bien que France a l'avantage
Au bien parler autant comme au bien faire.

L'épître suivante est anonyme et précède le livre IV. Mais la fin nous suffira. Il est naturellement question de l'ouvrage de des Essarts, cet ouvrage :

Qui tout esprit à demy esbauché
Rendra parfaict, tant soit il peu touché
Des riches fleurs proprement assorties
Qui du translat d'Amadis sont sorties,
Et si dedans (comme il n'est rien sans si)
Il se trouvoit quelque reste d'orties
De ce terroir, elles ne sont parties,
Mais l'Espagnol en est remply ainsi.

Il va sans dire que je ne cite ces deux pièces que pour l'assentiment qu'elles donnent au subterfuge de des Essarts et pour le sentiment dont elles sont animées à l'égard des compatriotes de Montalvo.

Mais le pédant Abel Mathieu et le savant Étienne Pasquier, tout en constatant le prodigieux succès d'*Amadis de Gaule*, insinuent, le premier, que les tentatives de des Essarts pour faire passer dans la langue française certains mots « nouveaux et estranges » furent vaines; le second, que sa popularité dura « l'espace de

2.

vingt ans ou environ ». Qu'y a-t-il de vrai dans ces deux assertions?

Sans doute, quelques-uns des changements essayés par des Essarts, comme *calonier* pour *calomnier, amonester* pour *admonester*, ne réussirent pas; mais notre langue lui a de telles obligations, que l'un des deux écrivains qui nous ont fait le mieux connaître la littérature du seizième siècle, M. Philarète Chasles, ose dire : « On pourrait, sans trop de hardiesse, le nommer le Balzac de son temps. »

Sans doute, l'enthousiasme qu'*Amadis de Gaule* avait soulevé lors de son apparition en France ne fut pas de longue durée. Henri II étant mort d'un coup de lance dans un tournoi, le tournoi passa de mode, la chevalerie avec le tournoi, le roman d'aventures avec la chevalerie. Mais Amadis, Galaor, Oriane, Corisande, gardèrent longtemps leur popularité. Ces noms illustres reviennent à tout moment sous la plume des écrivains du seizième et du dix-septième siècle. Faire le beau Ténébreux, suivre sa Dariolette, aller chez Guillot le Songeur, sont presque des proverbes. Et il ne fallut rien moins qu'un changement complet dans les tendances de notre littérature, changement qui substitua malheureusement à la mise en œuvre de l'histoire natio-

nale l'imitation des antiquités grecque et latine, pour nous faire oublier avec *Amadis de Gaule* Nicolas de Herberay, seigneur des Essarts.

Et l'oubli poussait alors depuis longtemps en Espagne sur la tombe de don Garcia Ordonez de Montalvo!.....

Mais achevons l'histoire des diverses incarnations d'Amadis.

Vers la fin du dix-huitième siècle, un homme de beaucoup de monde et de beaucoup d'esprit, le marquis de Paulmy, se mit à la tête d'une entreprise littéraire dont la conception ne manquait pas d'une certaine grandeur. Il ne s'agissait de rien moins que de publier sous ce titre : *la Bibliothèque universelle des romans*, les fictions les plus célèbres, les plus populaires, les plus anciennes de tous les peuples. Par malheur, l'exécution ne répondit pas à la conception. Au lieu de traduire fidèlement les textes anciens ou étrangers dans la langue française du dix-huitième siècle, ou du moins d'en refléter la physionomie par de fidèles analyses, le marquis de Paulmy ne put s'empêcher de les embellir, et il les embellit tellement que tous ces héros légendaires anglais ou persans, chinois ou espagnols,

indiens ou turcs, se présentèrent aux lecteurs de la *Bibliothèque universelle* avec juste autant de monde et le même monde, avec juste autant d'esprit et le même esprit que leur aimable introducteur. « La *Bibliothèque des romans*, s'écrie M. Léon Gautier dans son *Histoire des épopées françaises*, c'est une *Estelle et Némorin* en cent douze volumes. C'est long ! »

Au nombre des organisateurs de cette singulière mascarade, où il s'agissait de revêtir d'un uniforme commun des personnages de toutes les époques et de toutes les provenances, était un écrivain de non moins de monde et de non moins d'esprit que le marquis de Paulmy et appartenant comme lui à la noblesse, le comte de Tressan. Permettez-moi de vous présenter cet écrivain auquel *Amadis de Gaule* doit une nouvelle résurrection.

Tressan naquit en 1705, au Mans, dans le palais de son grand-oncle, évêque de cette ville. De là il fut envoyé à la Flèche, puis à Louis-le-Grand. A treize ans, le jeune comte partageait les études et les amusements du petit Louis XV. Bien fait de sa personne, doué d'une imagination vive, d'un grand désir de plaire, d'un goût égal pour les sciences, les lettres et les arts, Tressan se lia sans peine avec la société brillante qu'on

rencontrait alors au Palais-Royal. Il connut là Fontenelle, Voltaire, Montesquieu, Massillon, Moncrif, Gentil Bernard et autres beaux esprits, comme on disait encore.

En 1723, nous le trouvons au régiment du Roi, puis à celui du Régent avec le brevet de mestre de camp.

Quelques années après, son oncle l'envoie en Italie à la suite d'un ambassadeur. Il découvre dans la bibliothèque du Vatican une collection unique de romans de chevalerie en langue romane.

La mort de sa mère et celle d'un autre oncle, archevêque de Rouen, le ramènent à Paris.

Survient la guerre entre le roi de France et l'Empereur, à propos de Stanislas. Tressan part comme aide de camp du duc de Noailles. Il assiste au siége de Kehl. Il est blessé l'année suivante au siége de Philippsbourg. On signe la paix. Le voilà brigadier et enseigne de la compagnie écossaise des gardes du corps.

La guerre se rallume en 1741. Le comte part pour la Flandre. Il obtient, en 1744, le grade de maréchal de camp, et sert en cette qualité aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes. A la campagne suivante, il fait, sous Louis XV, le

siége de Tournay, puis est blessé devant Fontenoy à la cuisse et au bras.

On l'envoie alors, comme officier général, au secours du Prétendant, et l'expédition étant contremandée, on lui donne le commandement de l'armée des côtes de la Manche.

C'est vers cette époque, en 1749, je crois, que Tressan rédige un traité de l'électricité qui devait lui ouvrir les portes de l'Académie des sciences.

En 1750, le comte est gouverneur du Toullois et de la Lorraine française. Appelé par le père de Stanislas à la cour de Lunéville comme grand maréchal, il établit une académie à Nancy.

Certains couplets imprudents refroidissent Louis XV à son égard. Frédéric, instruit de cette disgrâce, lui fait offrir une brillante position à Berlin. « Je suis François, répond Tressan, je me dois au roi mon maître et à ma patrie : vous ne m'honoreriez plus de votre estime, si je cessois de leur être fidèle. » Belle réponse, surpassée encore par cette lettre au roi Stanislas qui lui reprochait certaines opinions philosophiques : « Je conviens de mon tort, mais je supplie Sa Majesté de se rappeler qu'à la procession de la Ligue il y avoit trois mille moines et pas un philosophe ! »

Revenu à Paris, le comte se lie avec M. de Paulmy et traduit, pour la *Bibliothèque des romans*, *Roland furieux*, *Ogier le Danois*, etc. Il est alors nommé académicien aux lieu et fauteuil de Condillac, et meurt, en 1783, âgé de soixante-dix-huit ans, d'une chute de voiture faite un soir après souper.

Je ne vois, dites-vous, rien que de fort honorable dans toute l'existence que vous venez de me retracer. — J'en conviens. — Et peu d'hommes ont réuni, comme M. de Tressan, autant d'aptitudes si diverses. — Je l'avoue. — En sorte qu'au lieu de discuter le succès qu'il obtint de son vivant, vous devriez plutôt remettre en mémoire ses ouvrages, qui me semblent fort oubliés. — Je ne discuterai pas plus le succès que l'oubli. L'un fut légitime, l'autre est irrévocable. M. de Tressan écrivit uniquement pour ses contemporains : M. de Tressan ne peut avoir de lecteurs que ses contemporains ; la seconde proposition se déduit de la première comme un théorème de géométrie du théorème précédent, et M. de Tressan lui-même en conviendrait, qui était à la fois un bon mathématicien et un homme de trop d'esprit.

Oui, de trop d'esprit. Laissez-moi vous mon-

trer jusqu'à quel point le comte de Tressan poussait la paresse, l'insouciance, la frivolité, et cela dans les travaux même de l'érudition, qui exigent, comme vous savez, tant de peines, de soins et de conscience. Vous connaissez, au moins de réputation, la *Chanson de Roland?* Eh bien! voici comment M. de Tressan, chargé par M. de Paulmy de reconstituer pour la *Bibliothèque universelle* ce splendide poëme du douzième siècle, sorte d'Iliade française, comprend sa mission. « Sans nous amuser, prend-il soin d'écrire lui-même, à déterrer dans la poussière des bibliothèques quelques fragments imparfaits et barbares de cette chanson, sans recourir à la supposition d'un manuscrit dans lequel cette chanson se trouveroit transcrite dans son langage originel, imaginons plutôt quels pouvoient en être le sens et l'esprit. »

Imaginons plutôt est du dernier sans gêne. Et le comte, se méprenant sur le sens du mot *chanson*, imagine, en effet, toute une chanson militaire en un très-grand nombre de couplets.

Roland, étant petit garçon,
Faisoit souvent pleurer sa mère;
Il étoit vif et polisson.
« Tant mieux, disoit monsieur son père.

« A la force il joint la valeur,
« Mauvaise tête avec bon cœur,
« C'est pour réussir à la guerre. »

Soldats françois, chantons Roland:
De son pays il fut la gloire,
Le nom d'un guerrier si vaillant
Est le signal de la victoire.

Je vous tiens quitte du reste.

Ce que devint *Amadis de Gaule* sous la plume de cet aimable écrivain, vous pouvez maintenant vous en faire quelque idée : « Le tendre et fidèle Amadis, la sensible et fidèle Oriane (M. de Tressan possède un magasin d'épithètes inépuisable) restèrent seuls..... Le Ciel reçut leurs serments, et depuis ceux que nos premiers parents proférèrent dans le jardin d'Éden (*dindéden* n'est pas heureux), jamais deux cœurs plus unis et plus loyaux n'en élevèrent à l'Éternel..... O vous (M. de Tressan abonde en invocations de ce genre), ô vous dont les âmes pures et soumises à la foi sacrée du serment n'ont pas besoin de lois pour la garder (M. de Tressan ferait de la philosophie jusque dans un madrigal) et qui n'avez pas même l'idée du parjure, vous qui conservez la lumière et la candeur de votre cé-

leste origine, non, vous ne pourrez condamner la charmante Oriane d'avoir cru voir dans Amadis le protecteur, etc..... Que les voiles de la pudeur et que les ailes de l'hymen cachent aux regards profanes, etc..... Heureux ceux et celles qui pourront, etc..... Plus heureux mille fois ceux et celles, etc., etc..... »

Ne craignez rien. Mes citations seront peu nombreuses et courtes. Je veux seulement examiner le reproche d'immoralité que Tressan fait à des Essarts. « Plusieurs aventures de ce roman, dit le comte, sont écrites avec des expressions supportables à peine dans la langue latine; il est même étonnant que des cours aussi polies que l'étoient celles de François I[er] et de Henri II n'eussent pas déjà banni des ouvrages d'agrément des expressions grossières, des images maussades et révoltantes dont la sécheresse ou le mauvais ton n'ont dû plaire en aucun temps. »

Rien de plus injuste que ce reproche. Sans doute l'*Amadis* de Herberay n'est pas un livre à introduire dans les lycées impériaux, mais aucune maîtresse de pension n'autorisera celui du comte dans son établissement. Pour n'offrir ni expressions grossières, ni images révoltantes et maussades, des passages du genre de ceux-ci ne

sont pas moins d'une moralité que j'ose qualifier de contestable : « Pour le jeune Galaor, il éprouva souvent la reconnaissance que lui marquèrent plusieurs dames de la cour de Brisène, et toutes ces dames se disoient l'une à l'autre en souriant : « Il faut convenir qu'il est un peu vo-« lage ; mais Galaor est un héros !... » « Elle ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'elle étoit trompée ; mais Galaor étoit un trompeur si séduisant et si capable de réparer ses torts, qu'elle prit le parti de le croire fidèle ; et Galaor, toujours plein de courage, soutint avec honneur l'idée qu'il crut qu'elle avoit de sa fidélité. »

J'en passe, et des plus scabreux.

Je vous parlais tout à l'heure du sans-gêne de M. de Tressan. Vous en avez maintenant une seconde preuve. Aucun des passages que je viens de citer n'est dans l'*Amadis* de Herberay.

Le germe s'y trouve, dites-vous ? Soit. Y trouverez-vous aussi le germe du passage suivant ? « Galaor s'amusa beaucoup à causer avec ces deux aimables enfants, qui savoient les plus jolis contes et qui les tenoient de plusieurs fées douées d'autant d'imagination que de pouvoir ; malheureusement les manuscrits de ces contes se perdirent alors et furent bien des siècles avant d'avoir été retrouvés par Hamilton, le

chevalier de Boufflers et M. de Marmontel. »

Il faut croire que de toutes ces fadeurs le dix-huitième siècle était affolé, puisque l'*Amadis* de M. de Tressan eut un succès énorme. Et l'on ne peut attribuer ce succès uniquement à la donnée primitive, car un autre écrivain, M[lle] de Lubert, venait de publier un abrégé en quatre petits volumes d'*Amadis de Gaule*, lequel abrégé était tout aussi inconnu que si on ne l'eût jamais imprimé.

Heureux temps, sinon pour les lettres, du moins pour les littérateurs, où si peu de chose donnait tant de réputation !

Réputation éphémère, il est vrai. Survint la Révolution. Un nouveau personnage qui accomplissait réellement, celui-là, des exploits prodigieux, le peuple français, s'empara tout à coup de toute l'attention du monde entier. Amadis tomba pour jamais dans l'oubli. Qui de nous, sauf les auditeurs du cours si attrayant que fait M. de Loménie au collége de France, sauf les quelques personnes qui ont lu l'excellent ouvrage de M. Baret : *Amadis de Gaule et son influence sur les mœurs et la littérature au seizième et au dix-septième siècle*, qui, dans la génération actuelle, connaît, de ces aventures dont raffo-

lèrent nos ancêtres pendant plus d'un siècle, autre chose que le titre? Quant au comte de Tressan et au seigneur des Essarts, leurs noms eux-mêmes sont en quelque sorte des points d'interrogation pour les contemporains de Paul de Kock et de Ponson du Terrail.

Il y a de l'injustice dans cette indifférence. Injustice envers la plupart des metteurs en œuvre du thème romanesque : je crois en avoir donné des preuves suffisantes; injustice à l'égard de ce thème lui-même : une analyse et quelques citations achèveront de le démontrer.

Mais, d'abord, quelle version suivrai-je? Celle de Montalvo? Beaucoup ne l'entendraient pas. Celle de Tressan? Aucun ne l'écouterait. Celle de des Essarts?..... Pourquoi non? Elle rend mieux que toutes les traductions que je pourrais faire la physionomie du texte original ou soi-disant tel, et l'on ne perdra rien à troquer mon style du dix-neuvième siècle contre un des meilleurs du seizième.

Donc, je vais entreprendre de faire tenir en quelques pages quatre gros volumes d'aventures. Ce ne sera pas trop pour me suivre de toute votre attention.

Nous sommes dans la petite Bretagne, peu de

temps après la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le roi Garinter, instruit en la loi de vérité, a deux filles dont l'une vient d'épouser Languines, roi d'Écosse, et lui donnera un fils, Agraies, et une fille, Mabile, desquels l'histoire présente fera souvent mention, et dont l'autre, plus belle encore que sa sœur, combien que plusieurs princes et grands seigneurs l'aient maintes fois courtisée, a jusqu'à présent refusé toutes les offres et sollicitations matrimoniales.

Survient Périon, roi de Gaule, que Garinter festoie. Un regard échangé entre lui et la princesse suffit pour enflammer leurs deux cœurs au point que Périon répond à Dariolette, suivante, confidente et par occasion entremetteuse d'Élisène : « Je suis en trop d'extremité tourmenté de son amour, et telement que je ne me puis excuser de la mort, si de brief je ne treuve allegement ; » et qu'Élisène s'écrie, en apprenant cette réponse : « Ma grand' amye, quand viendra l'heure que je tiendray entre mes bras ce mien Seigneur que vous m'avez donné ? »

Faire attendre des amoureux aussi ardants serait vouloir leur prompte consomption. Dariolette, après avoir demandé au roi une promesse de mariage que celui-ci donne sans la moindre hésitation — il en donnerait plutôt cent qu'une, —

arrange les choses pour que cette union se consomme le soir même. Je laisse ici la parole à des Essarts, le gaulois dans les mots bravant l'honnêteté..... que nous bravons dans les actes.

« Venu le temps que chacun plus communément prend repos, Dariolette, qui pour le contentement de sa maistresse avoit fait diligence extreme, vint luy dire : Ma Dame, il est saison de parachever nostre entreprise, allons, s'il vous plaist. Quand Elisene l'entendit, croyez qu'elle ne donna ocasion d'estre reprise de paresse, ains hastivement se leva, et sans tarder, jeta seulement un manteau sur ses espaules, et se mist à chemin : puis entrerent elles deux au jardin. Le temps estoit lors gracieux et serain, la Lune belle, et luysante, qui donnoit clarté aux deux Damoyselles. Mais certes l'une avoit plus d'ocasion d'estre contente que l'autre, qui eust tresvolontiers pris ce bien, ou un semblable, pour elle mesme, si elle en eust eu moyen, et tant en donnoit de cognoissance, qu'Elisene voyoit bien qu'il n'y avoit faute que d'executer pour y satisfaire : car ceste Dariolette, sentant en son esprit l'ayse prochain que devoit recevoir celle qu'elle conduisoit, ne se pouvoit tenir de luy manier, puis les tetins, puis les cuisses, et quelque chose

d'avantage, et de trop vehemente ardeur souspiroit souvent, tout ainsi que si elle eust deu participer à ce bien futur de la Princesse Elisene, à laquelle elle disoit : Helàs ! ma Dame, qu'heureux est le Prince par lequel vous recevrez ceste nuit tant de plaisir ! Vous dites vray, respondit Elisene : mais quoy ? ne vous semble il que la fortune me soit autant favorable qu'à luy ? car si je suis belle, n'estil l'un de plus parfaitz que l'on sache, soit de personne, bonne grace ou hardiesse ? Croyez, Dariolette m'amye, que je me sens si heureuse, que je croy qu'il me seroit impossible de plus : et pour Dieu hastons nous, je vous en prie. Ceste parole disoit elle de telle affection, qu'elle trembloit comme la petite fueille sur le hault arbre. Et ainsi qu'elle achevoit ce propos, arriverent à la porte de la chambre ou estoit couché le roy Perion : lequel, tant pour l'estrangeté de ceste nouvelle flamme amoureuse, que pour l'esperance ou l'avoit mis Dariolette, n'avoit encores aucunement reposé. Toutesfois à l'heure agravé de travail, et de sommeil vaincu, commençoit (ainsi que lon ouvroit l'huys) à sommeiller : et songeoit que l'on entroit en sa chambre, par une fausse porte, sans cognoistre qui ce fust : mais il se sentoit mettre les mains dans les costez et arracher son cueur,

puis en sa présence le voyoit jeter dans la riviere, et disoit le Roy. Pourquoy faites vous telle cruauté? Ce n'est rien de cecy (respondit celuy qui le mal faisoit) car il vous en demeurera encores un autre, que je vous osteray outre mon gré. De grand'frayeur s'esveilla en sursault, et se recommandant à Dieu, fit le signe de la croix. Desja avoient les Damoyselles ouvert l'huys, et entroient dans la chambre : pourquoy il entendit le bruit et eut lors soupçon de trahison, mesmement pour le songe qu'il avoit songé : et levant la teste aperceut entre les courtines la porte ouverte, de laquelle il ne sçavoit riens, puis à la clarté de la Lune entrevit l'ombre des Damoyselles, qui estoient entrées. Et a ceste cause d'efroy saillit du lit, print son espée, et s'en alla au lieu où il les avoit entreveuës. Mais quand Dariolette le vid si effroyé, elle parla, disant : Que sera ce cy? Sire tirez vous les armes contre nous, qui sommes envers vous de si petite defense? Le Roy, qui aussi tost les cogneut, mesmes Elisene, que tant desiroit, jeta ce qu'il tenoit en terre, et d'un manteau qui assez pres de luy estoit, se couvrit soudainement. Lors de grand' affection vint vers celle que mieux que soy mesme il aymoit, laquelle il baise, embrasse, caresse, et luy fait si bon visage, que rien plus.

Ce voyant, Dariolette, jalouse et envieuse de ce bien, dist à Elisene : Or estes vous quasi contente : car (à ce que je puis juger) combien que, jusques icy, de plusieurs vous vous soyez defenduë, et luy, au semblable, à maintes ait resisté, toutesfois, pour le present, l'un ne l'autre n'avez la force, ou moyen, de vous sçavoir garentir, ne défendre. Et ce disant, regardoit de tous costez en quelle part le Roy avoit jeté son espée, de laquelle elle se saisit, pour tesmoin du serment et promesse qu'il avoit faite sur le mariage futur d'Elisene et de luy. Puis tirant l'huys apres elle rentra au jardin, et demoura le Roy seul avec s'amye : laquelle (apres plusieurs amoureux embrassemens, infinité de baisers, et execution de jouissance) il contemploit, et bien luy fut avis que toute la beauté du monde estoit en elle, se reputant au demourant plus que trop heureux, de ce qu'Amour l'avoit conduit à un tel aise, et bonne avanture. »

Périon demeure dix jours chez Garinter, et tous les soirs Élisène revient le trouver comme la première fois. Il part enfin, donnant à sa maîtresse un anneau, comme gage de leur union future.

Pas n'était besoin de cet anneau. Le roi laissait à la princesse un autre gage dont elle se fut

même bien passée; car, sans l'adresse de Dariolette, il eût rendu sa faute publique et sa mort inévitable. Neuf mois en effet après le départ de Périon, Élisène accouche secrètement d'un garçon que Dariolette, après lui avoir attaché au cou l'anneau dont je viens de parler et un parchemin où sont écrits ces mots : « Amadis, filz de Roy », met dans un coffre de bois avec l'épée de son père et expose au milieu d'un fleuve, comme jadis Moïse sur le Nil.

Arrivé en pleine mer, Amadis « par le vouloir de Dieu, lequel, quand c'est son plaisir, fait les impossibilitez faciles » rencontre un navire qui ramenait au pays Gandales, gentilhomme écossais, avec sa femme et un enfant au maillot, appelé Gandalin. Gandales recueille le petit abandonné, lui fait donner le sein en même temps qu'à son propre fils et le conduit à Antallia, où tout le monde le prend pour un frère de Gandalin.

Six ans après, le roi Languines passe à Antallia avec la reine, sa femme, et son fils Agraies. Le damoisel de la mer, — c'est le nom que Gandales donne à Amadis, — exerce sur eux une telle séduction qu'ils l'emmènent à la cour d'Écosse avec Gandalin pour terminer son éducation et l'attacher à leurs personnes.

Retournons maintenant avec des Essarts au roi Périon. Ce monarque reçoit un jour une lettre d'Élisène qui lui apprend que Garinter vient de mourir et que Languines s'empare de la petite Bretagne. Périon accourt, traite avec le roi d'Écosse, épouse la princesse et l'emmène en Gaule, où elle accouche successivement d'un fils qu'on baptise sous le nom de Galaor, et d'une fille sous celui de Mélicie.

Le songe qu'avait eu le roi à la cour de Garinter devait s'accomplir jusqu'au bout. Un jour, comme le petit Galaor, âgé de deux ans et demi, jouait au bord de la mer, un horrible géant apparaît tout à coup, se saisit de l'enfant sous les yeux mêmes d'Élisène et l'emporte sur un navire qui bientôt lève l'ancre. Ce géant, seigneur d'une île nommée Gandalan, n'était point malfaisant, comme le sont d'habitude ses pareils. Il entretenait même chez lui un ermite auquel, portant le jeune Galaor : « Pere, prenez cest enfant, dit-il, et me le nourrissez, et enseignez en tout ce qui est convenable à Chevalier, pource que je vous puis asseurer, qu'il est filz de Roy et de Royne. Ah ! dist l'Hermite, pourquoy avez vous fait telle cruauté ? Je le vous diray, respondit le Gean. Vous devez sçavoir, qu'ayant entrepris d'aller combatre le Gean Albadan,

qui occit meschamment mon pere, comme avez peu entendre, et qui encore me detient par force la roche de Galtares, laquelle de droit m'apartient, estant ja embarqué pour executer ma pensée, vint vers moy une Damoyselle qui me dist : Tu t'abuses : car ce que tu penses se doit achever par le filz du roy Perion de Gaule, qui aura beaucoup plus de force et d'adresse que tu n'as. Et je luy demanday en sa foy si elle disoit verité : Celà pourras-tu voir, dist elle, en la saison que les deux branches d'un arbre se joindront, qui à present sont separées. Puis m'enseigna ou je trouverois celuy duquel elle me parloit, lequel à present je vous baille en garde, d'autant que vous m'aymez. »

Laissons croître Galaor près de l'ermite, Amadis à la cour d'Écosse, et se lamenter en Gaule Élisène avec Périon. Il nous faut introduire sur la scène de nouveaux personnages qui joueront aussi par la suite des rôles importants.

Brisène, fille du roi de Danemarck, « la plus belle Dame qui se trouvast lors en tout le Septentrion », Lisvart, son mari, et Oriane, leur fille, âgée de dix ans, « l'une des plus belles creatures qui jamais fust veuë », tels sont ces nouveaux personnages. Lisvart, en traversant

l'Écosse pour aller prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, que le roi son frère vient de lui léguer en mourant et que des rebelles lui disputent, confie Oriane à Languines. Le Damoisel de la mer, bien qu'il n'ait encore que douze ans, devient amoureux de la petite princesse. Cet amour lui met au cœur un tel désir de se rendre célèbre, qu'il supplie le roi de le faire chevalier, malgré sa jeunesse. Languines hésite, lorsque arrive Périon, qui, attaqué par Abies, roi d'Irlande, vient demander du secours à son beau-frère. Le Damoisel de la mer se jette aux pieds du roi de Gaule pour en obtenir l'accolade. Oriane et Mabile joignent leurs sollicitations aux siennes, et Amadis, armé enfin chevalier par Périon, se met en route pour la Gaule avec Gandalin, sachant depuis peu qu'il n'est pas le fils de Gandales, mais ignorant toujours que Périon est son père.

Voilà donc le Damoisel de la mer faisant sur les grandes routes l'apprentissage de chevalier errant. Ses coups d'essai sont des coups de maître, comme bien vous pensez.

Dès les premiers jours, Amadis défait trois chevaliers félons, et ne leur accorde la vie qu'à la condition qu'ils iront se mettre en son nom à la merci du roi Languines. Notre héros rencontre

ensuite deux damoiselles dont la première, envoyée de Danemarck à Oriane, réclame sa protection, et dont l'autre, la bonne fée Urgande « la Descogneuë, » ainsi nommée parce qu'elle change à volonté de visage, lui offre la sienne en ces termes : « Seigneur, prenez ceste lance, laquelle je vous donne, pource que je vous puis asseurer, que dedans le troisiesme jour elle vous servira tant, qu'en delivrerez de mort la maison de laquelle premier vous saillistes. » Le lendemain, après avoir trouvé l'hospitalité dans un château, Amadis se remet en route. La damoiselle du Danemarck est arrêtée devant lui à l'entrée d'un pont par six hallebardiers « qui la vouloient forcer faire serment de n'avoir jamais amytié à son amy, s'il ne luy promettoit ayder au roy Abies, contre le roy Perion.... Trahistres vilains, s'écrie Amadis, qui vous a commandé mettre la main à ceste Damoyselle estant en ma conduite ? Et en disant ceste parole, s'aprocha du plus grand des six, auquel subtilement il arracha la hache, et luy en donna tel coup qu'il l'abatit à terre. Adonc tous ensemble deschargerent sur luy ; mais se destournant, en rencontra un qu'il fendit jusques aux dens, et peu apres l'un des autres se cuydant avancer n'en eut pas moins : car l'espaule droite luy fut sepa-

rée d'avecques les costes. Quand les trois qui restoient virent leurs compagnons si mal acoustrez, se mirent à fuïr, et le Damoysel à les poursuyvre de si pres, qu'en fuyant il arracha à l'un des fuyans sa hache, de laquelle luy donna tel coup, qu'il luy coupa la moytié de la jambe : et laissant aller les autres, retourna ou estoit demourée la Damoyselle, à laquelle il dist :... N'ayez paour : car en part ou les Damoyselles sont mal traitées (qui doivent par tout estre en seureté) n'y peult avoir homme qui riens vaille. »

Vous voyez que notre jeune chevalier n'y va pas de main morte. Mais ce que vous venez de lire n'est rien encore. Le pont où a eu lieu le combat mène à une forteresse dans laquelle Amadis rencontre Périon attaqué par deux chevaliers et dix hallebardiers qui veulent aussi le contraindre à promettre secours au roi Abies. « Trahistres paillardz, leur crie Amadis, qui vous meut de si laschement vous adresser au meilleur Chevalier du monde? par Dieu vous en mourrez tous pour luy. A ceste parole l'un de ces deux Chevaliers laissa le Roy, prenant avec soi cinq hallebardiers, et vint s'adresser au Damoysel, lui disant : Il convient que vous jurez vous mesmes, sinon vous n'eschaperez non plus que l'autre. Comment? dist il, jureray-je doncq' contre mon vou-

loir? Si Dieu plaist, il ne sera pas ainsi. A l'heure ceux du chasteau crioient au portier qu'il fermast la porte. Parquoy le Damoysel aperceut qu'il estoit saison de se defendre. Et sans plus marchander courut le plus roide qu'il peut contre le Chevalier, lequel il chargea de telle sorte, qu'il le renversa par dessus la crope du cheval mort en la place : car en tombant se rompit le col. Ce que voyant le Damoysel, sans s'arrester aux hallebardiers, vint à l'autre Chevalier, à qui le roy Perion se combatoit : et d'arrivée, sans que l'escu ne le haubert le peussent garentir, luy mit la lance au travers des costez, de sorte qu'il alla tenir compagnie au premier. Quand le roy Perion se vid ainsi secouru, le cueur luy creut, de sorte qu'il s'esvertua mieux que devant contre le reste de cette canaille : tellement que peu apres à grands coups d'espée les fit reculer, et ce pendant le Damoysel de la Mer (ainsi à cheval qu'il estoit) se mesla parmy eux, et les escarta, frapant l'un, tombant l'autre si rudement, que la plus grand' part demeurerent en la place. Au moyen dequoy (et par l'ayde du Roy) peu apres ilz furent tous massacrez, fors aucuns qui peurent fuïr, lesquelz gaignerent le hault de la muraille. Ce que voyant le Damoysel se mit à pied pour les suivre, dont

fut leur paour si augmentée qu'ilz se laisserent tous tomber du hault à bas, reste deux, qui de vistesse gaignerent une chambre ou ilz se cuidoient garentir : mais ilz furent suiviz de si pres par le Damoysel, qu'il entra pesle mesle avec eux, et leans trouva gisant en un lit un tant vieil Chevalier, que pour son ancien aage ne luy restoit que la parole, avec laquelle il increpoit ceux qui fuyoient, disant : Lasches pendardz, devant qui fuyez-vous si effroyez ? Devant un Chevalier (respondit l'un de ces deux) qui fait là bas diablerie : car il a tué voz deux neveux et tous noz compagnons. Et presque n'eut ce soldat achevé ceste parole, que le Damoysel entra en la chambre, et empoigna ce dernier qui parloit, luy disant : Paillard, dy moy ou est le Seigneur de ceans, sinon c'est fait de toy. Le pauvre diable se voyant en tel peril, luy monstra ce vieillard couché : mais quand le Damoysel l'aperceut si cassé d'ans, il en fut tout esbahy, et s'adressant à luy se print à le blasmer et luy dist : Comment, faux vilain, tu as la mort entre les dents, et neantmoins tu fais maintenir la meschante coustume de ceans ? Par le Dieu vivant bien te prend que l'aage t'excuse de plus porter armes : car presentement je te ferois cognoistre ta mesprison. Et ce disant faignit luy vouloir trencher la teste :

parquoi le vieillard (qui eut paour) s'escria : Helàs, Seigneur, pour Dieu mercy ! C'est pour neant, respond le Damoysel : car tu es mort si ne me jures que jour de ta vie ne consentiras que l'on face ceans ny ailleurs telles trahisons. Je le vous prometz, dit le vieillard. Or me dy maintenant, respondit le Damoysel, pourquoy tu as cy devant fait establir ceste coustume ? Pour l'amour du roy Abies d'Yrlande (dit le vieillard) qui est mon neveu, auquel pource que ne luy puis ayder de ma personne en la guerre ou il est, je desirois le secourir par les Chevaliers errans passans par cy. Faux vilain, respondit le Damoysel, qu'ont affaire les Chevaliers errans de ton desir ? et donna du pied au lit si lourdement qu'il renversa le challit, et le vieillard dessouz. Puis le commandant à tous les diables, le laissa, et retourna en la court. »

Après cette seconde aventure, Amadis se sépare du roi, qui retourne en Gaule, et de la Damoiselle du Danemarck, qui reprend le chemin de l'Écosse.

Notre héros n'a, jusqu'à présent, combattu que contre des guerriers peu redoutables. Nous allons le voir face à face avec un adversaire digne de lui, sinon par la vertu, du moins par le courage.

Cet adversaire, dont Amadis rencontre la forteresse « tresbien bastie », est un gentilhomme nommé Galpan. « Ce Galpan estoit lors le plus vaillant et adroit Chevalier qui se trouvast en toute celle contrée, et pourtant il estoit craint et redouté de tous ses voysins : car souz umbre de ceste place, et de sa prouësse, il maintenoit une si lasche et malheureuse coustume, qu'oubliant Dieu, qui entre tous l'avoit favorisé et fait cognoistre, il s'adonnoit et habandonnoit du tout au service du diable, contraignant toutes Dames ou Damoyselles, qui par devant son chasteau passoient, d'y entrer : puis en faisoit vilainement son plaisir, et de ce non content, les forçoit de jurer que tant qu'il vivroit elles n'auroient bonne volonté n'affection à autre qu'à luy, et s'elles estoient contredisantes, leur faisoit payer au trenchant de l'espée le tribut de nature. Pareillement, tous Chevaliers y passans estoient contrains combatre un seul contre deux de ses freres, et si ceux de dedans estoient vaincuz il forçoit encores le vaincueur contre luy mesmes recommencer, qui estoit, comme cy devant a esté dit, le plus adroit qui se trouvast en ce païs. Et s'il avenoit qu'ilz fussent les plus foybles, il leur ostoit tout ce qu'ilz avoient, et les laissoit aller à pied, apres les avoir fait jurer

qu'ilz se nommeroient tant qu'ilz vivroient les vaincuz de Galpan : autrement luy mesmes leur ostoit la vie. »

Une Damoiselle dont ce Galpan vient de faire vilainement son plaisir — pour employer l'expression pittoresque de des Essarts — se jette aux pieds d'Amadis, qui entreprend aussitôt de la venger, comme c'est le devoir d'un chevalier errant. Notre héros rencontre d'abord quatre hommes d'armes, dont il ne fait qu'une bouchée : « Aprocha d'eux l'espée au poing, de laquelle il donna à un (qui hauçoit une hache pour le fraper) tel coup qu'il luy coupa le bras, et de grand douleur, en criant, se laissa tomber, puis en chargea un autre qu'il fendit d'un revers par les narines jusques aux aureilles. » Leurs camarades prennent la fuite. Il y a de quoi. Survient un des frères de Galpan. « S'en vint au plus roide qu'il fut possible contre le Damoysel : toutesfois il faillit à l'ataindre, mais le Damoysel, qui couroit de droit fil, luy donna tel coup de lance en l'escu, que nulle armeure ne le peut garentir que le fer ne luy passast au travers des espaules, de sorte qu'il tomba mort en la place. » Un autre frère succède au premier. Amadis le désarçonne. Trois hallebardiers viennent à la rescousse et tuent le cheval du vainqueur. Amadis, forcé de

combattre à pied, n'en donne pas moins de sa lance « si vivement au Chevalier desarmé droit au visage, qu'il luy fit passer le fer outre le chignon du col : par ainsi mourut sur l'heure. » Et, se retournant vers l'un des hallebardiers, « luy avalla l'oreille avec la pluspart de la jouë, et de roideur l'espée coula le long de sa poitrine, tellement qu'elle fendit tout ce qu'elle rencontra. » Les deux autres hallebardiers s'enfuient. On s'enfuirait à moins. Paraît enfin Galpan lui-même, mais désarmé. « Ruffian infame, lui crie Amadis... va tost t'armer, autrement je te tueray ainsi nud que tu es : car à toy ny aux meschants qui te resemblent lon ne doit avoir esgard. » Galpan profite de cette permission généreuse, mais imprudente, « et ne tarda gueres qu'il ne vint armé, et monté dessus un cheval blanc. » Le combat de ces deux braves mérite d'être cité entièrement : « Lors laisserent courre leurs chevaux au plustost qu'ilz peurent, et mettans les lances aux arrestz, lesquelles estoient fortes et roides, faucerent leurs escuz et harnois de telle furie, qu'elles entrerent dedans leur chair : et se joignirent de corps, d'escuz et d'armetz, si lourdement, qu'ilz tomberent tous deux à terre : toutesfois il avint si bien au Damoysel de la Mer, qu'il ne perdit les resnes de son cheval, et pource il se releva plus

promptement que Galpan : lequel peu apres fit comme luy. Adonc mirent les espées aux poings, et leurs escuz au devant : puis vindrent l'un contre l'autre se donner de grands et merveilleux coups, telz que ceux qui les regardoient s'en esbahyssoient, car souvent ilz faisoient voler en la place les pieces des escuz et des harnois : et (qui plus est) leurs armetz furent en peu de temps tant effondrez, qu'ilz ne pouvoient garder que les espées ne donnassent souvent au vif, si que la place ou ilz se combatoient estoit toute vermeille de leur sang : mais de fortune Galpan fut navré en la teste, et luy couloit le sang sur les yeux, au moyen dequoy il se retira pour s'essuyer. Comment? dist le Damoysel, où veux tu aller? Galpan. Ne te souvient il que tu combas pour la teste : si mal tu la gardes, mal pour toy. Ayes un peu patience, respondit Galpan, et reprenons noz aleines, nous avons assez de temps pour achever. Celà n'est raisonnable, dist le Damoysel : car je ne combas à toy par courtoysie, ains pour faire amender à la Damoyselle le deshonneur que tu luy as fait : et ce disant luy donna autre tel coup sur la teste, qu'il luy fit ployer les deux genoux à terre. Toutesfois il se releva promptement, et se defendoit bien, non pas que le Damoysel de la Mer ne le rengeast à sa vo-

lonté : car il estoit desja tant hors d'aleine, qu'à peine pouvoit il tenir son espée, et n'entendoit à autre chose qu'à se couvrir de son escu, qui luy fut coupé jusques à la poignée, si qu'il ne luy en demeura que bien peu. Et lors voyant qu'il n'avoit en soy plus de remede, commença à fuïr devant l'espée de son ennemy ou il pouvoit. Puis à la fin (pour dernier refuge) il cuida se sauver en une tour ou estoient ses gens : mais le Damoysel le devança, et le prenant par l'armet, le tira si rudement, qu'en tombant il luy demeura es mains. Parquoy luy donna au descouvert tel coup d'espée sur le chinon du col, qu'il luy fit separer la teste d'avec le corps. Adonc dist à la Damoyselle : Dame, m'amye, vous povez choisir desmaintenant autre amy, si voulez : car celui à qui aviez promis vous quite de promesse. »

La pauvre fille, porteur d'un message amoureux pour le prince Agraies, reprend le chemin de l'Écosse, où elle trouve la Damoiselle du Danemarck et les trois chevaliers expédiés par Amadis à Languines. Tous ces personnages secondaires témoignent devant la cour des premiers exploits du héros, à la grande jubilation d'Oriane qui, réclamée par son père Lisvart, se met en route pour la Grande-Bretagne, en compagnie

de la princesse Mabile, non sans avoir toutefois redépêché préalablement vers Amadis la Damoiselle du Danemarck avec une lettre des plus tendres.

Revenons au Damoisel de la Mer. Le voici en Gaule, après avoir, dans une quatrième aventure, désarçonné sur sa route un chevalier arrogant. Agraies le rejoint avec les troupes écossaises. Daganil, cousin du roi d'Irlande, est tué dans la bataille. Abies, furieux, accepte un combat singulier avec Amadis, et, vaincu par lui, meurt après avoir restitué à Périon ceux de ses États dont il s'était emparé.

Voilà cinq combats qui, pour n'être pas tous singuliers, n'en sont pas moins tous fort extraordinaires. Il serait temps de reprendre haleine. L'auteur l'a compris et passe de lui-même à des tableaux plus riants.

C'est d'abord l'arrivée de la Damoiselle du Danemarck avec l'épître d'Oriane. Cette page vaut un bout de citation, quand ce ne serait que pour montrer le peu d'exagération qu'il y a dans les passages de Don Quichotte qui paraissent en contenir le plus. N'est-elle pas comique par elle-même, la faiblesse que montre alors ce pourfendeur à outrance? « Quand il entendit nommer celle de la memoire de laquelle il vivoit seule-

ment, il fut si perplex, que sans entendre les propos que la Damoyselle luy tint, il print la lettre, et aussi tost la laissa choir à terre, et luy mesmes y cuida choir et esvanouïr. » C'est ensuite la reconnaissance d'Amadis par Élisène et Périon au moyen de l'épée, de l'anneau et du parchemin. Je vous laisse à juger si chacun félicite et festoye le nouveau prince. Agraies quitte son cousin pour aller vers la belle Olinde, fille du roi de Norwége, qui vient de lui envoyer l'amoureux message dont j'ai parlé plus haut, et qu'il a connue lors d'un voyage avec son oncle Galvanes, frère de Languines, surnommé Galvanes sans terre : « pource que de tout son apanage ne luy estoit demeuré qu'un pauvre chasteau : car le surplus il avoit despendu à suivre les armes et entretenir Gentilz-hommes. » Amadis prend avec Agraies rendez-vous « a la cour du Roy Lisvart, ou l'on m'a dit que chevalerie est maintenuë, en la plus grande liberté et honneur qu'en nule autre maison d'Empereur, ny de Roy, » et envoie la Damoiselle du Danemarck vers Oriane, avec ces paroles : « Vous luy direz que bien tost je seray vers elle pour luy obeïr, et porteray pareilles armes que celles que me vistes au combat du roy d'Yrlande, à ce que plus aisément vous et elle me puissiez cognoistre,

si je n'ay moyen de parler à vous, » paroles qu'il prononce en versant de telles larmes « que l'eau file à file luy couloit sur la face. »

Amadis reste peu de temps près d'Élisène et de Périon. Sous prétexte d'aller à la recherche de Galaor, il prend le, chemin de la Grande-Bretagne. Trois nouvelles aventures lui arrivent en route, que je passe sous silence pour abréger. Il a rencontré sans le reconnaître Galaor, qui, témoin de l'un des trois exploits, fins inévitables de ces trois aventures, s'est fait armer chevalier par lui et court aussitôt provoquer le géant de la roche Galtares. Je cite ce combat pour montrer que Galaor est le digne frère d'Amadis :

Le géant sort de son château « monté sur un cheval de proportionnee grandeur à la sienne : car il sembloit un Elephant, et luy dessus faisoit mieux souvenir d'un colosse, ou d'une montaigne se mouvant, que d'un Chevalier. Or s'estoit il armé d'unes lames de fer si longues, qu'elles le couvroient depuis la gorge jusques sur la selle du destrier. En sa teste portoit un fort armet clair et luysant, et en sa main une pesante masse d'acier, qui estoit le baston avec lequel plus communément il combatoit. Grandement furent espoventez les Escuyers et Damoyselles de le

voir, et Galaor mesmes ne fut si asseuré, qu'il ne s'en estonnast : toutesfois il se resolut, de sorte que tant plus il s'aprochoit et moins estimoit ceste grande masse. Quand le Gean le vid si audacieusement marcher vers luy, il luy dist : Je m'esbahy, demy homme, comme tu oses si hardiment atendre ta mort : celuy qui t'y a envoyé devoit empreunter ton courage, ou toy sa corpulence : mais il m'a voulu abiller ce desjeuner avant le repas entier. Galaor, qui ne fut content de tel mespris, luy respondit : Penses-tu, grand animal, que ton abayement puisse faire, ou toy mieux, ou moy moins valoir ? J'ay fiance en celuy qui abaissa l'orgueil du grand Philistin, qu'il te rendra plus vil que ce sable. Trop marry se trouva le Gean de ces paroles : parquoy, sans autre chose dire, haussa la masse pour l'acabler, et sembloit à son desmarcher que ce fust une tour qui se renversast. Lors Galaor, leger et adroit, baissa la lance, et au plus roide courir de son cheval l'ataignit en l'estomac si vivement, qu'il fit perdre à ce grand Polyphemus un des estriers, et la lance vola en esclatz. Au passer, le cuida le Gean ataindre de sa masse : mais il coula outre trop soudainement, et cheut le coup en vain, et la masse qui estoit lourde et comparable à une grande poutre, tirée de la fou-

droyante force du bras, s'avalla de telle roideur que le Gean mesmes ne la sceut retenir qu'il n'en donnast par les flancs de son cheval si merveilleux coup, qu'il l'assomma, et tomba mort dessouz luy, dont le Gean demeura long temps sans se pouvoir relever. Ce pendant Galaor retourna à luy, et tant luy fit passer le cheval sur le ventre, qu'il ne se pouvoit bonnement resourdre : car aussi tost qu'il y essayoit, Galaor le pressoit de si pres, qu'il luy faisoit donner du nez à terre : mais à la fin, le cheval mesmes de Galaor bruncha pour l'espesseur du corps, au moyen dequoy il tomba bas, comme le Gean. Toutesfois, voyant le danger où il estoit, par sa dextérité promptement se releva, et s'aprochant de son ennemy, mit la main à l'espée... avecques laquelle, ainsi que le Gean levoit sa masse, il luy donna tel coup dessus le manche, qu'il le mist en pieces, et ne luy en demeura que bien peu au poing, dont il frapa Galaor de telle roideur, qu'il fut contraint mettre une main à terre, pour se soustenir. Ce nonobstant il ne le peult estonner, ains vint au Gean, qui tenoit encores haucé ce reste de masse, pour luy en donner de rechef, dont il se sceut bien garantir : car en se destournant, il luy jetta un revers de si grand'force, qu'il luy coupa le bras joignant

de l'espaule, et de force passa l'espée outre, rencontrant la jambe du Gean, laquelle il fendit quasi à moytié : parquoy il sentit si grand'douleur, qu'il s'escria à haute voix : Ah moy malheureux! je suis deffait par un seul homme, et de rage qu'il avoit se cuyda avancer pour saisir Galaor : mais pour la grand'playe qu'il avoit en la jambe, ne peut marcher plus avant, et fut contraint se seoir à terre. Ce pendant Galaor s'aprocha (ainsi que le Gean avançoit le bras pour le prendre) et au descouvert luy donna tel coup, qu'il luy emporta la plus part de la main droite. Par ce moyen, fut le Gean desnué de ses forces : car il s'estoit tant travaillé, qu'il cheut en la place, sans avoir plus le pouvoir de se relever. Adoncques Galaor aysément lui trencha la teste, laquelle il fit emporter par ses escuyers. »

La belle Aldène, princesse de je ne sais où, — le texte ici manque de clarté, — est la récompense de ce premier exploit de Galaor; mais n'allez pas croire à un mariage ou même à quoi que ce soit d'approchant. Si Galaor rappelle son frère en face des braves, au pied des belles il forme avec lui le plus parfait contraste. En amour, l'un représente le type le plus accompli de la constance, l'autre de l'infidélité. Amadis

est un des ancêtres de Werther, Galaor un des prédécesseurs de Don Juan.

J'en trouve une première preuve quelques pages plus loin. Galaor délivre une damoiselle qu'un chevalier félon avait enfermée dans son château. « Puis se mirent en chemin, devisans ensemble de divers propos. Or estoit la Damoyselle sage, bien aprise et de bonne grace : au moyen dequoy elle sceut si pertinemment respondre et entretenir Galaor qu'il en devint tresamoureux : et de fait, ne pouvant plus suporter ce nouveau feu d'amytié, voulut sentir d'elle si elle le voudroit aymer, lui disant : Damoyselle, ma mye, vous sçavez que je vous ay delivrée de prison : mais en vous donnant liberté, je me suis captivé et mis en grande langueur, si ne me secourez. En bonne foy, respondit elle, mon Seigneur, la chose seroit bien difficile que je ne feroys pour vous obeïr, estant tant obligée à vous : car faisant autrement, je meriterois estre mise au reng des plus ingrates Damoyselles du monde, veu la misere de laquelle m'avez n'agueres delivrée : et pourtant soyez seur que je suis autant vostre, que vous le sçauriez souhaiter. En ces propos se mirent si avant, que l'execution de ceste nouvelle amour s'en ensuyvit, goustans ensemble du fruit

qui cause tant de contentement à ceux à qui si bonne avanture avient, tellement qu'en telle aise passerent ceste nuit aux pavillons d'aucuns veneurs, qu'ilz trouverent de fortune dans la forest. »

L'auteur laisse Galaor « en telle aise » pour suivre son beau-frère Agraies sur la route de Norwége. Un vaisseau jette l'ancre au bord de la mer sous les yeux du jeune prince. Ce vaisseau porte précisément Olinde, que son père envoie « pour estre nourrie avec la royne Brisene », et qui, craignant une tempête, fait tendre ses pavillons sur la côte. Agraies pénètre en secret sous la tente de sa maîtresse. « Adoncq' furent embrassemens et baisers par miliers, adonc caresses et tous bons traitemens que deux amans (en liberté) se peuvent faire, furent en saison, et tant que l'execution de l'amour s'en ensuyvit la nuit mesmes, dont il avint que la gentile Damoyselle en perdit le nom de pucelle, avec tel contentement que celles qui le semblable ont essayé (et non autres) peuvent estimer : et tant eurent ce plaisir agreable, qu'ilz sejournerent six jours ensemble, faisans grand devoir de contenter l'un l'autre par affection reciproque, et toutesfois si secretement, que de tous ceux de la troupe (fors par deux Damoyselles) ne furent aperceuz. » Olinde

se rembarque, et l'heureux Agraies ayant dès les premiers pas atteint le but de son voyage, retourne auprès de Languines, puis va chez Lisvart avec l'oncle Galvanes. Je vous tiens quitte des exploits que ces deux chevaliers accomplissent en chemin, ayant déjà fort à faire d'enregistrer ceux de Galaor et d'Amadis.

J'ai laissé ce dernier cheminant et ferraillant avec son écuyer Gandalin entre la Gaule et la Grande-Bretagne. Le voici incognito à Vindilisores, où Lisvart tient sa cour. Personne autre qu'Oriane ne l'a reconnu. Permettez-moi de vous citer tout entière la première entrevue secrète de ces deux amants, parce qu'elle fait le plus délicieux contraste avec les amours grossières d'Agraies et de Galaor, et que le style, sauf quelques taches de préciosité, en est véritablement remarquable, surtout si l'on songe que, comme je l'ai dit plus haut, des Essarts écrivait avant Calvin, Amyot, Rabelais et Montaigne.

« Venuë l'heure de dormir, chacun se retira comme ilz avoient de coustume : et peu apres voyant Amadis temps commode à son entreprise, se leva, et trouva Gandalin qui avoit mis ja son cas en ordre, parquoy il s'arma et monterent à cheval, prenant leur chemin vers la ville, et arrivez pres le jardin, qu'Oriane le soir de devant avoit

monstré à Gandalin, descendirent, et atacherent leurs chevaux joignant une touffe d'arbres, puis entrerent dedans le jardin par un trou que les torrents avoient n'agueres fait à la muraille, et s'aprocherent de la fenestre, qu'Oriane avoit monstrée le jour precedant à Gandalin : lors frapa Amadis tout bellement contre. Pas ne dormoit à l'heure celle qui atendoit leur venuë : ains ayant ouy le bruit esveilla Mabile et luy dist : Ma cousine, je croy que vostre cousin frape à ceste fenestre. Mon cousin? respondit Mabile, il peult bien estre : mais vous avez plus de part en luy que tout son lignage ensemble. Lors se leva Mabile, et print un flambeau qui estoit caché derriere une tapisserie, et esclaira à Oriane qui se leva, et ensemble vindrent ouvrir la fenestre, ou elles trouverent Amadis non moins atendu qu'atendant. S'ilz furent bien aises il ne s'en faut enquerir : car tous les contentemens du monde ne sont qu'ennuy en comparaison de celuy qu'ilz receurent de s'entrevoir. Et sans point de doute, ilz en avoient tous deux raison : car outre la nourriture qu'ilz avoient prise ensemble des leur jeune aage, et leur premiere amytié, continuée par la souvenance et bonne opinion qu'ilz avoient toujours euë l'un de l'autre, leur beauté estoit si grande, que quand

ilz ne se fussent jamais entreveuz que lors, si avoient ilz cause de s'entr'aymer. Oriane qui l'atendoit s'estoit coiffée à son avantage si proprement, que jamais n'avoit esté mieux pour la nuit : car par dessouz un blanc et delié couvrechef mis bien arriere, paroissoient les plus blonds et les plus crespes cheveux que jamais fit Nature. Sur ses espaules avoit jeté un manteau de toile d'or figurée, et rehaucé de menuës fleurettes, découpé et enrichy de la meilleure grace du monde : et bien que de soy elle eust le plus beau et le plus cler taint qu'il estoit possible, l'ayse et l'emotion, en quoy elle estoit, luy avoient d'avantage aporté une couleur si vive et si belle, qu'il sembloit que Nature se fust delectée à la faire premiere en toute perfection. Je vous laisse doncq' penser quel jugement en fit Amadis, lequel (quand bien elle eust eu moins de beauté) l'aymoit tant, qu'il eust trouvé en elle tout ce qui y estoit : l'y trouvant doncques et l'aymant, ne sçavoit s'il se trouvoit luy mesme. Et devint si esperdu, que son grand ayse cuyda (pour ocuper trop de place en son cueur) en chasser l'asme dehors. Dequoy elle s'apercevant, s'aprocha, et parla la premiere, disant : Mon Seigneur, si je vous ay donné la privauté (contre mon devoir et ma coustume) de me laisser voir

en tel lieu, et à telle heure qu'il est, vous en donnerez, s'il vous plaist la coulpe à la seureté que m'a promise de vous nostre premiere nourriture, et à la bonne opinion que depuis en ont augmenté voz grandes vertuz, qui ne vous ont aquis en moy moindre faveur qu'en tous autres lieux grande renommée. Amadis, pour ne demeurer muet, ayma mieux ouvrir la bouche et laisser sortir paroles à l'avanture, que, se taisant, sembler, ou peu estimer ce grand heur, ou moins aymer qu'elle, qui avoit eu la force de commencer, et dist ainsi : Ma Dame, je ne me sens si favorisé de fortune que je n'estime l'honneur d'avoir esté des premiers en vostre service le plus grand bien qu'elle m'ayt jamais fait : ny ne me sens tant tenu à ma vertu, que je ne reste trop obligé à ceux qui font bon raport de moy : mais quand bien l'un ne l'autre ne seroit point, si ay-je amytié envers vous si grande, et une servitude si affectionnée, qu'elle seule ne pouvoit riens moins meriter que vostre fiance et privauté : laquelle, quand bien il vous auroit pleu me donner encores plus grande, elle auroit bien peu acroistre mon obligation : mais non point l'affection, qui est telle, que pour bien que me sçachiez faire elle ne sçauroit augmenter, ny pour peine diminuër. Et ne sçay s'il seroit bien

seant à un homme confesser les extremitez en quoy je me suis, infinies fois, veu par ceste passion. Le moindre ennuy que j'en aye receu a esté la perte du repos : et avoir banny le sommeil de mes yeux, si ce n'a esté pour encores plus me travailler, me representant en songe ce que mon esprit voit et desire incessamment. Quantesfois m'est il avenu, pensant en vous, me ravir tellement qu'a ceux qui me voyoient, je semblois non seulement privé du sens commun : mais de la vie mesmes. Quelle femme, quel enfant bien batu, versa jamais tant de larmes, que moy Chevalier au mylieu des plus fortes entreprises en ay respanduës pour vous ? Non pour ne me sentir trop heureux sujet en amour : mais pour m'en sentir avoir trop peu de merite, et encores moins d'esperance. Et bien que ceste faveur que vous me faites de me daigner ouïr, soit plus grande que je n'eusse osé esperer, si est elle si surmontée de ma passion, que je ne puis en exprimer la moindre partie de ce que je sens, et demeure ma langue presque inutile, et non sçachant son office. Mais à tout le moins ceste impuissance de parler m'aydera à vous tesmoigner ce que toutes les paroles du monde ne sçauroient assez au vray vous exprimer. Car tout ainsi que toutes autres beautez et perfections

devant la vostre deviennent riens, ainsi devant mon affection, toutes les autres puissances de mon ame disparoissent et deviennent nulles. Vueillez donc ma Dame par vostre courtoisie supléer mon insuffisance, et deliberez de (avec pitié) me rendre la vie et moy mesme, et conservez ce qui ne peult estre, s'il n'est vostre. Ces paroles proferoit Amadis si interrompuës de sanglotz, et de frequentes larmes, qu'il declaroit assez qu'il n'y avoit point de fainte, et qu'il sçavoit plus souffrir que dire. Dont Oriane ayant compassion luy dist : Je ne fais doute, mon amy, que vous ne m'aymez, tant pour les peines qu'avez prises pour moi que pour ce que vous me dites, et quand je n'en aurois nul enseignement de parole ne d'effait, si suis-je contente de le croire, pource que mon cueur n'a autre desir, et en celà me sens grandement satisfaite : mais le tourment en quoy je vous voy, et l'impatience que vous vous donnez trouble mon aise : car vous ayant asseuré par assez d'espreuves, et mesmes par ceste cy, que je vous ayme, il me semble que vous n'avez plus d'ocasion de si fort vous affliger, et que deviez temperer voz peines, lesquelles (pour l'union de noz espritz) je sens non moins que vous mesmes. Si doncques vous ne les apaisez pour l'amour de vous, je

vous prie le faire pour l'amour de moy, mesmement qu'ayant (s'il vous plaist) à nous entretenir souvent et en publicq, celà ne pourroit servir sinon à descouvrir ce que nous voudrions estre incogneu, dont trop de mal nous pourroit avenir, et, pour le moins, empescher ce que nous desirons le plus. Ma Dame, dist Amadis, j'ay tant de bien et de felicité de vous voir et ouïr, que ne me trouvant forces pour soustenir le fais de si grand contentement, je suis contraint de tomber dessouz, experimentant non moindre la peine du non accoustumé plaisir que celle de la continuëlle tristesse, et m'esbahy comme j'ay peu ne mourir point icy. Si doncques je vous ay offensé de ceste transportation, pardonnez la à vous-mesme, qui m'avez aporté cest heureux malheur, et donné ceste nuysante medecine, et soufrez qu'usant d'elle plus avant, et de l'asseurance de vostre bonne grace, je m'acoustume peu à peu à la suporter, et à sçavoir vivre content, et excusez en ce grand heur mon aprentissage, qui n'en sçait encores prudemment user. Amour est maladie, et soit il favorable, ou contraire, il ne peult estre sans passion, qui rend à chacun l'effait que vous reprenez en moy. Bien dites vous, amy (respondit Oriane), que vous estes encores aprentif, et bien le monstre

vostre propos, qui ne voulez amour pouvoir estre sans passion : j'espere voir le temps, que vous ayant de luy encores plus grande et plus parfaite partie que vous n'avez, serez en plus grande tranquilité d'esprit, que peult estre vous n'estimez que l'on puisse avoir en ce monde : et ce ne vous aviendra par l'amiration de ce que pour ceste heure vous aymez le plus, et qui est le moins, mais pas la fruition de ce ou gist la felicité, la cognoissance dequoy unit et eslieve les espritz jusques au ciel. Et bien que j'aye encores si peu d'aage et d'experience que je ne me puisse exempter du mal dont vous plaignez, si ne suis-je despourveuë du desir de nous voir ensemble dehors, et vivre quelquefois heureux et contens. Ah, ma Dame, dist Amadis, l'esperance de celle heureuse journée me fera passer cette penible vie en patience, suportant pour l'honneur de vous les peines interieures le plus couvertement que je pourray, et entreprenant celles de dehors le plus courageusement qu'il me sera possible : mais je vous suplie me faire ceste grace de me dire quand elle sera. Bien cogneut Oriane qu'elle n'avoit pas esté du tout entenduë, et en souzriant luy dist : Elle est desja commencée, mais votre œil esblouy ne la voit point. Lors commença Amadis à devenir pensif tenant

l'œil arresté sur elle : et elle, pour l'en divertir, mit la main hors du treillis, et empoigna la sienne, et Amadis se mit à la baiser mille fois, sans sonner l'un ne l'autre un seul mot. Ce que voyant, Mabile s'aprocha et leur dist : Seigneurs, vous vous oubliez. Amadis levant lors le visage, la salüa de bon cueur, et elle luy : et apres quelques propos communs de sa bien venuë, et du long desir qu'elles en avoient eu, Mabile luy demanda combien il deliberoit demeurer en celle cour. Autant qu'il plaira à ma Dame Oriane, respondit Amadis. Ce sera doncques tousjours, dist Oriane, et de ma part je vous en suplie si le Roy vous en requiert. Ma Dame, dist il, s'il me fait cest honneur, je luy obeiray et à vous : mais ce sera apres longue dissimulation. Ce sera bien fait, dist Mabile, et ce pendant je vous prie nous voir souvent. Et voulant continuër plus longuement leurs devis, Gandalin, qui faisoit le guet, vid que l'aube du jour aparoissoit : parquoy dist à Amadis : Mon Seigneur je sçay que je vous seray importun, mais il fault que vous en acusiez le jour. Amadis n'en tenoit conte et prolongeoit son propos : mais Oriane voyant que Gandalin disoit vray, et craignant qu'ilz ne fussent aperceuz, dist à Amadis : Mon Seigneur, allez vous en, s'il vous plaist, car il en

est temps, et ne m'oubliez vostre promesse. Lors il print de rechef sa main, et la baisa. Puis monta à cheval et revint au boys. »

L'incognito d'Amadis ne dure pas longtemps. Ses exploits le font reconnaître. Le bruit de ceux de Galaor lui arrive. Il part à la recherche de son frère. Des aventures qui arrêtent notre héros sur les grands chemins, je ne citerai que celle du château enchanté, parce que le merveilleux apporte en cet endroit du livre un élément d'intérêt nouveau.

Un nain mène devant certain château Amadis qui lui a promis *un don*. « Et quand il fut entré dedans il regarda d'un costé et d'autre et ne vid personne, parquoy dist au Nain : Ce lieu me semble habandonné. Par Dieu, mon Seigneur, respondit il, aussi fait il bien à moy. Pourquoy doncques, dist Amadis, m'y as-tu amené? Ou est le don que tu veux que je te donne? Certes, Seigneur, respondit le Nain, j'ay veu ceans le plus brave Chevalier, et plus roide aux armes que je pense de ma vie avoir veu, qui occist joignant ce portal deux Chevaliers, l'un desquelz estoit mon maistre, lequel il fit mourir trop cruëllement, sans jamais en avoir mercy, et à ceste cause, je vous voulois demander la teste de ce trahistre, laquelle j'ay plusieurs fois failly

à avoir : car tous ceux que j'y ay amenez y ont perdu la leur, ou esté mis en grande captivité. » Arcalaüs, l'enchanteur, est le nom du châtelain. « Lors Amadis passa plus outre et jetta sa veuë de tous costez pour voir s'il apercevroit aucun : mais ce fut en vain ; parquoy s'apuyant sur son cheval, demeura coy jusques sur les vespres qu'il dist au Nain : Que veux-tu que je face meshuy ceans ? Seigneur, respondit il, la nuit aproche, il me semble pour le meilleur que nous devons desloger d'icy. Par Dieu, dist Amadis, je n'en partiray jusques à ce que le Chevalier vienne, ou quelque autre, qui m'en die nouvelles. Certes, respondit le Nain, si je puis je n'y demeureray pas : car je crains trop qu'Arcalaüs me cogneust, et qu'il sçache que je travaille pour le faire mourir. Toutesfois, dist Amadis, tu me tiendras compagnie : aussi je ne me veux excuser du don que je t'ay promis. Et ainsi qu'ilz devisoient Amadis avisa une court plus arriere, dans laquelle il entra et n'y trouva personne : mais il aperceut un lieu fort obscur, et uns degrez qui alloient souz terre. A l'heure Gandalin tenoit le Nain qui s'en vouloit fuyr, et prenoit Amadis si grand plaisir à le voir en telle tremeur, qu'en se gaudissant luy dist : Nain, asseure toy, et devalons ces degrez pour sçavoir qu'il y a la bas.

Mon Seigneur, respondit il, pour Dieu mercy, il n'y a chose pour qui j'entrasse en lieu tant espouventable. Helàs, je vous suplie laissez moi aller: car je meurs tant j'ai de paour! Si ne partiras-tu de ceans, respondit Amadis, que tu n'ayes le don que je t'ay promis, ou que tu ne cognoisses le devoir que j'en feray. Ha, respondit le Nain, je vous quite, et m'en tiens pour bien content. Et moy non, dist Amadis, pour ce qu'apres tu pourrois dire que je t'aye failly de promesse. Seigneur, respondit il, sur ma foy je vous en quite et me tiens plus que satisfait, et s'il vous plaist, j'atendray vostre retour sur le chemin par où nous vinsmes. Or y va doncques en bonne heure, dist Amadis, et je demeureray en ce lieu pour ceste nuit jusques au matin atendant si le Chevalier viendra. Par ce moyen eschapa pour ce coup le pauvre Nain. Adonc Amadis devala les degrez, et estant au plus bas il se trouva en un lieu plein, si obscur toutesfois, qu'il ne sçavoit quelle part il estoit, ce nonobstant il ne s'arresta, ains tastonnant çà et là des mains rencontra une muraille, contre laquelle (en cheminant) il s'apuya, et marchant plus outre entrevid une barre de fer, à laquelle pendoit une clef qu'il print, et en ouvrit un cadenas, qui fermoit une porte coulisse. Lors ouyt une

voix trop lamentable, qui disoit : Làs, Seigneur Dieu ! jusques à quand serons nous en ceste misere? Helàs, Mort, que ne tardes-tu à secourir ceux qui t'apellent pour leur dernier refuge ! Adonc Amadis s'arresta coy et escouta un long temps : mais pour l'heure la voix se teut, au moyen dequoy il continüa son chemin et entra dans une voulte tenant l'escu et l'espée nuë au poing, et passant plus avant se trouva dedans un grand palais, à l'entrée duquel estoit une lampe ardante, et six homes armez dormans. » Amadis éveille ces six hommes, en déconfit trois ou quatre et se fait ouvrir par les survivants la porte d'un cachot où était une damoiselle « atachée d'une grosse chesne par le col, qui avoit tous ses vestemens rompuz, et si pourriz, que sa chair nuë paroissoit en plusieurs endroitz. » Notre héros jette sur la prisonnière un manteau d'écarlate et remonte avec elle dans la cour, où il délivre Gandalin et le nain, que d'autres gardes avaient pendus par les pieds à un arbre au-dessus d'un feu « plein de puantes et mauvaises odeurs ». Mais voilà que toutes les portes du château sont fermées. Il fait nuit. Amadis aperçoit à la clarté de la lune un cheval dans une cour voisine, enfonce la porte de cette cour, enfourche ce cheval et se résout à attendre ainsi,

l'épée au poing, le double lever du soleil et d'Arcalaüs. On bavarde. Il va sans dire que Grindaloya, la damoiselle captive, raconte son histoire. Enfin le jour paraît. « Lors Amadis avisa un Chevalier estant apuyé sur une fenestre qui luy demanda : Est ce vous qui avez occis mon Geolier et mes gens? Comment? lui respondit Amadis, estes vous celuy qui si meschamment faites mourir Chevaliers et forcez Dames et Damoyselles? Par Dieu, vous estes bien l'un des plus lasches paillardz dont j'ouysse oncques parler. Encores ne sçavez vous ce qui en est, dist Arcalaüs : mais de bref vous en aurez l'experience, et vous osteray desormais l'envie d'amender chose que je face, soit à droit ou à tort. Et ce disant, se retira de la fenestre, et de là ne tarda gueres à venir en la court, bien armé de toutes pieces, et monté sur un grand cheval bay. » Amadis contraint « le lasche paillard » à la fuite ; mais en le poursuivant à travers son château, il arrive sur le seuil d'une chambre enchantée et perd connaissance. « Dame, dit Arcalaüs à Grindaloya, cherchez quelque autre qui vous delivre de prison, car de celuy qui vous en tira me suis tresbien depesché. » Et se tournant vers sa femme : « M'amye, incontinent que ce chetif sera mort, renvoyez la Damoyselle en la

prison ou elle estoit n'agueres : car je m'en voys en la cour du roi Lisvart, declarer comme je me suis combatu contre Amadis... et si obtiendray la plus grand'gloire du monde, ayant vaincu celuy qui vaincoit tous autres. » Puis fait enfermer Gandalin et le nain, et part, revêtu des armes d'Amadis. Mais sans la bonne fée a compté le maudit enchanteur. Urgande accourt, et après quelques cérémonies bizarres : « Seigneur Amadis, dit-elle, levez vous, vous avez trop longuement dormy à malayse. » Puis elle disparaît avec sa damoiselle suivante. Notre héros se lève incontinent, revêt l'armure de l'enchanteur, délivre de nouveau son écuyer, son nain et Grindaloya, et va droit aux prisons, « qui estoient fort obscures et pleines de tristes captifz. Et pour vous declarer quelles elles estoient, entendez que c'estoit une voulte ayant bien cent toises de long, et un pied et demy de large seulement, sans air ou clarté aucune : et (qui pis est) si pleine de prisonniers, qu'ilz n'eussent peu estre autrement que debout. » Je vous laisse à deviner la joie de tous ces pauvres gens, dont cent quinze est le nombre, parmi lesquels trente chevaliers. « Seigneur, disent ils à leur libérateur, l'obligation grande que nous avons en vous nous oblige tant à estre vostres que nous som-

mes entierement deliberez d'obeïr à ce qu'il vous plaira nous ordonner. Mes amys, respondit Amadis, face un chacun ce qu'il avisera pour le mieux Seigneur, dirent ilz, encores que ne nous cognoissez, ne sçavez de quel païs nous sommes, nous vous cognoissons tous pour vous servir quand il vous plaira et qu'entendrons qu'aurez besoin, sans que vous nous mandez. » Tout ce monde, enchanté d'être désenchanté, se sépare. On fait grâce du feu au château, par égard pour la femme d'Arcalaüs, « qui, d'autant que son mary estoit enclin à vice et cruauté, estoit vertueuse, et pitoyable, et avoit grand ennuy en son ame des maux execrables qu'il faisoit, si que continuëllement en ses prieres suplioit à Dieu de l'amender » ; et Amadis court de nouveau les aventures avec son écuyer et le brave nain, — brave n'étant pas pris dans le sens de courageux, — lequel demeure à son service.

C'est au moment où ils vont s'entretuer que les deux fils du roi Périon se reconnaissent. Les voilà en route pour rejoindre le père d'Oriane. Un hasard les sépare encore. Chacun d'eux accomplit de son côté de nouveaux prodiges, Galaor surtout, avec lequel se perdent habituellement les damoiselles qu'il vient de sauver. « Et pource que la chaleur du jour estoit vehemente, Galaor

osta son armet pour se refraischir, et... de tel œil le regarda la fille d'Antebon, qu'amour à l'instant mesme la navra si au vif que postposant honneur et crainte le vint baiser et acoler, luy disant : Mon Seigneur et amy, j'ay bien cause de vous aymer plus qu'autre personne vivante... Et ainsi qu'ilz devisoient entrerent eux deux seulz en une chambre basse : ce pendant les deux autres Damoyselles s'amusoient à chercher vivres par le chasteau : au moyen dequoy Galaor voyant lieu et saison commode à prier d'amour celle qui lui monstroit tant bon visage (laquelle estoit jeune, belle et de bien bonne grace, nommée Branduete, et luy convoiteux et actif à choses semblables) luy dist : Ma grande amye, si Palingues — le ravisseur de Branduete — vous aymoit comme j'ay entendu, il en avoit bien raison... car moy-mesmes qui ay si nouvelle acointance à vous, me sens tant vostre, que je me reputerois heureux, si vous me vouliez le bien que je desire, m'acceptant pour vostre amy et serviteur. Lors la jeune Damoyselle, qui de luy n'estoit moins aymante qu'aymée, luy respondit : Mon Seigneur, je vous ay ja dit que je vous ayme plus qu'autre personne vivante : doncques (puis qu'ainsi est) vous povez tenir asseuré que je suis celle qui desire vous obeir et complaire

en toutes choses. Or la tenoit Galaor durant ce propos embrassée, et la baisoit et caressoit tellement, que l'execution de la jouïssance s'en ensuyvit, avec tel contentement, que la Damoyselle, qui avoit resisté si long temps à Palingues, gardant sa virginité, la perdit entre les bras de son amy Galaor. »

Un autre hasard rassemble de nouveau les deux frères, et ils arrivent enfin à Vindilisores, où Lisvart leur fait le plus chaleureux accueil.

Mabile, qui vient de ménager à son frère Agraies une entrevue avec Olinde, en ménage une de même à son cousin Amadis avec Oriane. « Lors commença Amadis à deviser à sa Dame, et pensant lui declarer la grande affection que souz bonne esperance il nourrissoit, l'amour forte et extreme luy osta entierement la facilité du parler : toutesfois les yeux usans de leur office supléerent le default de la langue, rendant bon tesmoignage à celle qu'ilz regardoient, combien le cueur triste et langoureux estoit transi par trop d'aise et de plaisir. Ce que cognoissant Oriane luy print secretement la main souz son manteau : puis luy serrant estroitement les doigtz, luy dist en souspirant : Mon amy, quelle douleur, quelle angoisse me donna l'autre jour ce trahistre qui aporta ceans nouvelles de votre mort !

— C'est d'Arcalaüs que parle Oriane. — Croyez qu'oncques pauvrette ne fut en tel peril que moy, et non sans cause, car jamais femme ne fit telle perte que j'eusse faite en vous perdant. Et tout ainsi que je suis mieux aymée que nulle autre vivante, ma fortune m'a tant favorisée que ce soit de celuy qui vault mieu que nul qui vive. Lors Amadis baissa la veuë de honte qu'il eut de s'ouyr si fort louër par celle à qui il estimoit toutes louanges estre deuës, et sentit son esprit tant alteré, que, s'esforçant de respondre, la parole luy demouroit en la bouche. Dont Oriane s'apercevant continüa son propos, luy disant : Mon amy, comment seroit il possible que je ne vous aymasse plus que chose du monde, quand ceux mesmes qui ne vous virent oncques vous ayment et estiment? et moy estant celle que vous aymez et estimez si fort, n'ai-je pas bien ocasion de vous aymer plus que moy-mesmes? Sur ma foy, ma Dame, respondit Amadis, vostre doux et gracieux parler est suffisant pour me faire mourir de mille morts, et revivre autant de foys : mais quoy? je vous suplie pour ceste heure avoir seulement pitié de mon extremité, qui me rend encores pire que mort, pour vous aymer trop ardemment : car si je fusse finy, comme Arcalaüs raporta, telle fin m'eust esté

commencement de repos et grand soulagement, si elle m'eust apellé premier que vous cognoistre. Et combien que l'heure de votre cognoissance soit ma felicité entière : toutesfois je me sens en telle passion, qu'il seroit impossible que mon cueur ne fust consumé par ennuy, sans le plaisir qu'il reçoit en vous faisant service, et le bien aussi que vous luy faites par le seul souvenir que vous avez de moy. Mais la necessité le contraint vous suplier avoir de luy plus de mercy qu'il ne merite, et le traiter par recompense non meritée : ains selon le besoing qu'il en a pour tousjours luy augmenter la force de vous obeïr, atendu que s'il n'est de bref secouru, sa cruelle fin ne peult tarder. Disant ces paroles les grosses larmes tomboient de ses yeux, qui luy couloient le long de la face, sans qu'il les peust contenir, et de fait il se trouva si transy, que si amour ne l'eust consolé par l'esperance dont il paist et entretient ceux qu'il tormente, l'ame à l'heure mesme se fust departie, pour donner plus de lieu au plaisir qu'il avoit par la faveur que luy faisoit sa Dame, luy serrant ainsi les doigtz à chacun mot qu'il proferoit, qui portoit certain tesmoignage du desir qu'elle avoit de luy faire meilleur traitement, si le lieu et le temps quelquefois le permettoit. Et pour luy en donner

encores plus parfaite asseurance, elle respondit: Làs, mon amy, pour Dieu, ne me tenez jamais propos de vostre mort! car le penser seulement m'est insuportable, comme celle qui sçait certainement que vous mourant elle ne pourroit vivre une seulle heure apres : mesmes que si je treuve plaisir en ce monde, c'est par vous qui y vivez, vous asseurant, mon amy, que je suis toute certaine de ce que vous m'avez maintenant dit, pource que par moy-mesmes j'en ay fait la preuve, endurant tout tel tourment que vous faites : et si le vostre semble plus extreme, ce n'est pour autre raison, qu'estant mon vouloir tout tel que le vostre, et me defaillant semblable pouvoir que vous avez, pour mettre en effait ce que noz deux cueurs desirent tant, l'amour et la douleur se manifestent en vous plus extremes qu'en moy. Mais je vous prometz ma foy, mon amy, si Fortune ou nostre moyen ne nous monstre de bref chemin pour satisfaire à nostre repos, que moy-mesme le trouveray quoy qu'il en puisse avenir, fust haine de pere, de mere, et de tous mes parents et amys : car il me seroit impossible de plus retarder nostre grand plaisir, et ainsi endurer et desirer, ayans dequoy nous exempter et estaindre ce grand feu, qui s'allume et croist d'heure à autre en noz cueurs. Làs

combien ce propos pleut à Amadis! certes ceste esperance grande le faisoit encores plus soufrir. et tellement qu il ne pouvoit autre chose faire, que regarder la Princesse d'un œil si piteux, qu'elle mesme enduroit outre sa passion partie de celle d'Amadis : et le voyant transporté, mit le pied sur le sien, luy disant : Dea mon amy, je ne sçay pourquoy vous vous desconfortez ainsi? je vous prie ne vous ennuyer : car je vous tiendray ce que je vous ay presentement promis. »

On voit que l'amour dont Oriane et Amadis brûlent l'un pour l'autre, bien que respectueux de la part de celui-ci et contenu de la part de celle-là, n'en est pas moins ardent. Et l'on devine sans labeur que notre héros et notre héroïne ne laisseront pas échapper la première occasion qui s'offrira « d'esteindre ce grand feu... quoy qu'il en puisse avenir. »

Cette occasion se présente.

De Vindilisores, Lisvart commande « qu'au cinqiesme jour ensuyvant, tous les Seigneurs de son Royaume se trouvassent à Londres, pour aviser sur l'estat de la chevalerie, qu'il avoit deliberé maintenir et acroistre au plus grand honneur qu'il luy seroit possible. » Bien des aventures, dont quelques-unes fort étranges, sont les seuls fruits de cette bizarre convocation.

Galaor, devenu par surprise avec Amadis le prisonnier d'une dame aussi belle et aussi amoureuse que déloyale, Madasime, solde sa rançon et celle de son frère en nature. Lisvart ayant promis solennellement à certaines conditions un don à un chevalier inconnu, est contraint frauduleusement de remettre entre les mains de ce personnage mystérieux sa propre fille Oriane. Un autre chevalier venu également incognito l'enlève lui-même par trahison quelques heures après. Ces trois piéges sont inventions d'Arcalaüs pour faire épouser de force Oriane et usurper le trône de la Grande-Bretagne par Barsinan, prince de Sansvègue. Mais Galaor reprend Lisvart aux hommes d'Arcalaüs, Amadis, Oriane à Arcalaüs lui-même, puis tous deux ensemble Londres à Barsinan, lequel est brûlé vif avec un cousin de l'enchanteur. C'est entre la délivrance de la princesse et celle de la capitale que l'*occasion* s'offre et n'est pas le moins du monde repoussée.

« Arriverent — Amadis, Oriane, Gandalin et la damoiselle du Danemarck, qui a suivi la princesse jusque chez Arcalaüs—en un lieu assez pres de la ville, où il y avoit un boys fort espes d'arbres. A l'endroit duquel grand sommeil print à Oriane, comme à celle qui n'avoit oncques

dormy la nuict precedante, et dist à Amadis : Je vous asseure, mon amy, que l'envie de dormir me prend si fort, que je ne me puis plus tenir. Ma Dame, respondit il, descendons en ceste valée, ou vous reposerez. Et laissants le grand chemin, trouverent un petit ruisseau bruyant doucement, joignant l'herbe et les arbrisseaux tout à l'entour, qui donnoient grand umbrage au lieu. Là descendirent et dist Amadis à la Princesse : Ma Dame, s'il vous plaist, nous passerons icy la chaleur, et dormirez tandis que la fraischeur viendra, et ce pendant j'envoiray Gandalin en la ville pour nous aporter vivres. Vous dites bien, respondit Oriane : mais qui luy en baillera ? Il en empruntera, dist Amadis, sur ce cheval qu'il menera, et retournera à pied. En bonne foy, respondit elle, nous luy ferons mieux. Il vendra cest anneau, lequel jamais ne nous servira si bien, qu'il fera maintenant. Et le tirant de son doigt, le bailla à Gandalin, qui s'en partit, et passant pres d'Amadis, luy dist : Qui a temps à propos et le pert, tard le recouvre. Amadis entendit assez pourquoy il le disoit, combien qu'il n'en fit semblant : mais se print à desarmer, tandis Oriane faisoit estendre le manteau de la Damoyselle de Dannemarc sur l'herbe, et se coucha dessus : puis se retira la

Damoyselle un peu apres dans le taillis, et s'endormit, comme celle qui en avoit grande envie. Ainsi demeura Amadis seul avec sa Dame, tant plein de grand aise... qu'il ne pouvoit oster l'œil de dessus elle en se désarmant, qui le faisoit faillir, et tant plus il avoit de haste, et moins il s'avançoit. Mais en fin estant en pourpoint, et à son aise, si ses mains avoient esté lentes en leur office de le désarmer, tout le reste de ses membres ne l'estoit point : car il n'y avoit celuy qui ne fust en son devoir, le cueur estoit ravy en pensée, l'œil en contemplation de l'infinie beauté, la bouche au baiser, et les braz à l'embracer, et de tous n'en y avoit un seul mal content, sinon les yeux qui eussent voulu estre en aussi grand nombre qu'il y a d'Estoiles au ciel, pour mieux la regarder : car ilz ne pensoient sufire à assez clerement voir chose si divine. Ilz estoient en peine aussi de ce qu'ilz ne voyoient point leur lumiere, car la Princesse les tenoit cloz, tant pour ne sembler avoir sans raison parlé de dormir, que pour la discrete honte que son grand plaisir luy aportoit, ne luy permettant oser voir hardiment ce qu'elle aimoyt le plus en ce monde. Et pour ceste mesme ocasion, tenoit les braz negligemment estenduz comme endormie, et avoit pour le chauld laissé sa gorge descouverte, et monstroit

deux petites boules d'Albastre vif, le plus blanc et le plus doucement respirant que Nature fit jamais. Lors oublia Amadis son acoustumée discretion, et à la charge d'estre importun, il lascha la bride à ses desirs si avantageusement, que quelque priere et foyble resistance que fist Oriane, elle ne se sceut exempter de sçavoir par espreuve, le bien et le mal joint ensemble qui rend les filles femmes. Grande fut l'astuce et bonne grace qu'eust la Princesse de sçavoir si bien temperer son grand plaisir receu avecques une delicate et feminine plainte de l'audace d'Amadis, et au visage monstroit ensemble un si gracieux courroux et un si content desplaisir, qu'en lieu de consumer le temps en excuses, Amadis print encores la hardiesse de la rebaiser et de luy donner nouvelle cause de le tenser. Ce que (voyant que c'estoit peine perdue, et qu'il estoit obstiné) elle ne fit point ; mais convertit tout son propos à se r'apaiser, et par leur avis donner ordre à pouvoir le temps avenir continuer leur jouïssance si sagement, que nulle partie du plaisir fust troublée par ennuy et empeschement. Dequoy ilz deviserent grand'piece, entremeslants leurs paroles d'infiniz baisers, et des plus delicates caresses dequoy amour se peult aviser. »

Arrivé à ce point du roman, tout lecteur

fera comme moi cette réflexion : Pourquoi Amadis ne demande-t-il pas à Lisvart la main d'Oriane? Lisvart qui le sait fils et héritier d'un roi puissant, Lisvart qui lui doit cette même fille et son propre royaume, ne peut qu'agréer sa recherche. Et je crois bien que l'unique explication que tout lecteur se donnera à part soi de cette singularité est la seule où je m'arrête moi-même, à savoir qu'un tel arrangement arrangerait trop vite les choses et feroit manquer Amadis au premier devoir du chevalier errant, qui est... d'errer.

Amadis, en effet, s'arrachant aux délices de Londres, part avec Galaor et Agraies pour le royaume de Sobradise, qu'il reconquiert sur l'usurpateur Abiséos et restitue à sa légitime souveraine, la belle Briolanie. Cette princesse devient amoureuse de son bienfaiteur. On se rappelle le sonnet que l'infant don Pedro écrivit à Vasco de Lobeira, l'auteur de l'Amadis portugais, pour l'engager à faire fléchir en faveur de Briolanie la fidélité rigoureuse vouée à Oriane par le fils de Périon. Le texte français, suivant en cet endroit le texte espagnol, ouvre cette parenthèse : « Toutesfois le Seigneur Infant de Portugal, ayant pitié de ceste belle Briolanie, a voulu desguiser l'histoire, descrivant

tout autrement les amours d'elle et d'Amadis .. »
Don Pedro avait-il publié lui-même un remaniement du récit de Lobeira ? Montalvo commet-il une erreur bibliographique en attribuant à Don Pedro l'Amadis de Lobeira remanié par l'auteur selon le vœu de Don Pedro sur la première édition, ou même sur le manuscrit ? Je n'aurai pas le ridicule de porter mon lumignon au milieu de ténèbres si profondes, et je reprends une citation dont l'utilité me semble incontestable, parce qu'elle démontre, à mon avis, l'existence, sinon d'une version espagnole antérieure à la version portugaise, tout au moins d'un thème populaire plus ancien que celle-ci. « A quoy, il ne se doit donner foy : car il dit qu'estant Briolanie restituée en son Royaume, faisant guerir Amadis et Agraies qui estoient navrez, elle tousjours tant amoureuse d'Amadis, voyant que par nulle maniere ne le pouvoit faire condescendre à la traiter comme amye, retira à part » une « Damoyselle, à laquelle Amadis » avoit « promis un don... et luy descouvrant le secret de son cueur, avec une grande abondance de larmes et affectionnez souspirs, luy demanda conseil et remede à ses amoureuses passions. La Damoyselle compassionnée du mal de sa maistresse, luy promist d'y pourvoir. Et pour ce faire, dist à Amadis que

le don qu'elle vouloit avoir de luy estoit qu'il entrast en une tour, de laquelle il ne partiroit jusques à ce qu'il eust engendré à Briolanie filz et fille. Parquoy Amadis, pour ne faillir de promesse, obeit à la Damoyselle, sans toutesfois vouloir par nule maniere toucher à Briolanie. Au moyen dequoy il se melancolia tant, qu'il n'en perdit non seulement le boire et le menger : mais tomba en si grand danger de sa personne, qu'il cuida mourir. Ce qu'entendu en la cour du roy Lisvart, et l'extremité ou il estoit, Oriane (pour ne le perdre) luy manda qu'il fist ce que la Damoyselle vouloit. Et qu'à ceste cause Amadis, considerant ne pouvoir autrement sortir, ne sa parolle estre vraye, engendra filz et fille à Briolanie, lesquelz elle eut d'une ventrée. Mais ceste histoire est fainte et mensongere. »

Ainsi donc, voilà un fait établi. Amadis demeure fidèle à Oriane et ne dépasse pas dans ses relations avec l'infortunée Briolanie les bornes de la pure amitié. Il faut en prendre notre parti. L'infant de Portugal lui-même a lutté en vain contre cet ordre de choses. Ce n'est pas nous qui pourrons rien y changer. Je me console donc, comme le fera tout à l'heure Brio'anie elle-même, et je passe au récit d'aventures bien autrement merveilleuses que toutes les précédentes,

non sans avoir toutefois introduit sur la scène un personnage nouveau, Florestan, fils aîné du roi Périon.

Cette dénomination de fils aîné vous jette en quelque étonnement ? Oui, fils aîné, et, de plus, fils dont le père ignore l'existence. Voici l'explication de ce double mystère. L'histoire laisse peut-être à désirer sous le rapport de la décence, mais elle peint au vif ce temps barbare où c'étaient le plus ordinairement les femmes qui faisaient aux hommes les premières avances, et cela avec une effronterie .... dont voici un échantillon :

« Au temps que le roy Perion cherchoit les avantures estranges....... logea en la maison du Comte de Salandrie, ou il fut tresbien receu, tant pour la bonne reputation de luy qu'aussi pource que le Comte mesmes avoit esté autresfois Chevalier errant... Et apres plusieurs festimens faitz par le Comte, chacun se retira : et le roy Perion fut conduit en une chambre en laquelle il trouva tout ce qui luy fut necessaire pour passer la nuit, et se coucha peu apres dans un lit de parement ou il s'endormit aussi tost, comme celuy qui estoit las d'un long chemin qu'il avoit fait. Mais estant au plus fort de son somme, il se sentit embracé et baisé d'une personne , sans sçavoir qui. Lors

en sursault s'esveilla et cuyda se lever, toutesfois il fut detenu si ferme, qu'il ne peut quasi se mouvoir, et luy dist celle qui le tenoit : Comment, Sire, ne prendrez vous pas plus de plaisir avec moy, me tenant vostre, qu'à estre seul? Lors le Roy ouvrit les yeux, et à cause de la lumière qui ardoit en la chambre, cogneut que c'estoit l'une des plus belles Damoyselles qu'il eust onques veuë, parquoy il luy respondit : Je vous prie ma grand' amye, me dire, doncques qui vous estes. Toute telle que je suis, dist la Damoyselle, je vous ayme trop affectueusement, et comme celle qui se donne du tout à vous. En bonne foy, respondit le Roy : je sçauray premier qui vous estes, s'il vous plaist. Ha dist elle, que vous me faschez de ceste importunité : toutesfois Dieu sçait qu'il n'est en mon pouvoir d'user de plus de continence que je fais. Si convient il respondit le Roy, que je vous cognoisse si vous voules estre m'amye. Et bien, dit elle, puis que c'est force, je suis fille seule du Comte qui vous a tant bien receu. Par Dieu, ma Dame, respondit le Roy, vous me pardonnerez. Car j'aymerois mieux mourir, que de faire ce tort à personnage à qui je suis tant tenu. Comment? dist la Damoyselle, vous me refusez doncq' ? Vrayement vous estes bien le Prince du monde

le plus mal aprins, chassant de vous ce que devriez tout le temps de vostre vie travailler pour avoir. Et croy que vostre entendement esblouy ne merite que vostre corps ayt le bien que je luy desire. Vous direz ce qu'il vous plaira, respond le Roy Perion : mais je feray ce qui sera convenant à vostre honneur et au mien, non pas chose tant à vostre desavantage que pourchassez. Ouy ? dist elle : et je feray que mon pere aura plus de desplaisir de vous, que si vous me satisfaisiez comme je vous prie. Lors se leva et print l'espée du Roy qui pendoit joignant son escu, et estoit celle que depuis lon mist avec Amadis dans le cofret, quand il fut jeté en la mer, laquelle elle desguesna : puis joignit la pointe nuë aupres de son cueur, disant : Or sçay-je bien que mon pere mourra par la mort que vous me moyennez ? Et ce disant, faignit d'estendre le bras pour se tuer. Ce que voyant le Roy fut trop esmerveillé, et se levant promptement saisit l'espée, puis luy dist : Ma Damoyselle, je vous prie ne vous fascher : car je feray tout ce que vous voudrez. Adonc la baisa et embraça doucement, puis la jeta dessus son lit, et fit tant qu'il satisfit à l'afection de la Damoyselle, et avec tant de plaisir, que la nuit mesmes elle devint grosse d'enfant, sans

que le Roy la vit onques puis : car le lendemain du grand matin il print congé d'elle et du Comte, et se retira en Gaule. »

Amadis et Galaor se sont reconnus au moment où ils s'allaient entrecouper la gorge : c'est de même dans un combat singulier contre Galaor que le fils aîné du roi Périon se nomme à son jeune frère. Et tous deux, quittant la belle Corisande, « amye » de Florestan, rejoignent Amadis et Agraies à la cour de Sobradise, après avoir délivré en route trois damoiselles, dont l'une est rendue à un chevalier qu'elle aime et qui la paye de retour, dont l'autre console Florestan, et dont la troisième est consolée par Galaor.

Je puis passer maintenant aux nouvelles et merveilleuses aventures dont je vous ai promis plus haut l'analyse.

Les citations précédentes sont extraites de l'édition in-12, imprimée à Paris, en 1550, « pour Jan Longis Libraire, tenant sa boutique au Palays en la galerie par ou l'on va à la Chancelerie. » Cette édition n'est postérieure à la première que de dix années seulement. Le texte en a été revu avec plus de soin. Les mêmes gravures s'y retrouvent, débordant un peu la justification, bien qu'on les ait privées des riches encadrements que permettait le format

primitif. J'ai donné plus haut un spécimen de ces gravures. Il y en a autant que de chapitres. Le premier volume se termine par le dizain suivant, qui indique nettement le but que se sont proposé les nouveaux éditeurs :

Or avez-vous, Dames de cueur humain,
Vostre Amadis en si petit volume,
Que le pourrez porter dedans la main
Plus aysement beaucoup que de coustume.
Recevez doncq' de ceste docte plume
Les traitz dorez et propos gracieux,
Si que voz cueurs, par danger soucieux,
Puissent trouver remede à leur malayse
Dans ce sujet d'amour delicieux,
Qui tout ennuy, dueil et courroux apaise.

Les citations qui vont suivre seront prises dans l'édition de 1577 « à Lyon, par François Didier, à l'enseigne du Fenix », de beaucoup plus petite encore, et à cause de cette petitesse même la plus populaire de toutes. *Amadis* est d'ailleurs, dans cette nouvelle édition, « reveu, outre les precedentes impressions, et corrigé en une infinité de passages qui estoyent corrompuz. » Il est intéressant de voir quel changement subissait l'orthographe à cette époque en vingt-sept an-

nées. *Gean* a pris un *t* final; *Damoyselle* s'écrit maintenant *Damoiselle; cueur* est devenu *cœur;* etc. On redouble volontiers la consonne : *effort, supplie, apporté, approche,* au lieu de *efort, suplie, aporté, aproche.* On abuse moins du *z* à la fin des mots. Mais l'incertitude est aussi grande, plus grande peut-être, et l'on trouve parfois dans la même phrase, *subjet* et *subject; amy* et *ami ; lit* et *lict; dens* et *dents; voisin* et *voysin; donc, donques* et *doncques.*

« Il y eut un Roy en Grece, marié avec la sœur de l'Empereur de Constantinople, de laquelle il eut deux fils excellens en toute perfection de corps et d'esprit. Specialement l'un, nommé Apolidon ; lequel fut si bien nay et nourri, qu'il ne trouvoit son egal, en quelque acte vertueux, ou il s'apropriast. Cest Apolidon estudia en toutes sciences : ausquelles il profita tellement, que outre qu'il fut l'un des meilleurs Chevaliers du monde, il reluisoit par son sçavoir entre les hommes de son temps, comme fait la Lune entre les estoilles; mesmement en l'art de Nigromance, par lequel il fit maintes choses qui paroissoyent exceder le pouvoir des hommes. » Le roi est très-vieux et sur le point de mourir. Il règle d'avance sa succession entre ses deux fils. L'aîné, Apollidon, aura son royaume;

le plus jeune, « tous ses tresors et biens meubles ; entre lesquels y avoit maints excellens livres d'inestimable valeur. » Ce dernier, qui n'est probablement pas un enragé bibliophile, manifeste tout haut son mécontentement. Sire, dit alors Apollidon au bonhomme, « ces jours passez j'ay entendu de plusieurs, que mon frere n'est content du partage qu'il vous a pleu nous ordonner : et pource que je sçai l'ennuy que ce vous est, voyant l'amitié entiere de luy et de moy en bransle d'estre rompuë, je vous supplie humblement reprendre tout ce qu'il vous a pleu me donner, et l'en pourvoir; car je me tiendray heureux de faire chose qui donne repos à vostre esprit, et tres bien appanné d'avoir ce que vous luy avez laissé. Lors le Roy voyant la bonté de son fils Apolidon et l'obeïssance qu'il luy rendoit, se trouva tant aise et surprins de si grande joye, que l'esprit de luy (cognoissant qu'il ne pourroit laisser son corps en plus de contentement) s'en volla au ciel : laissant ses deux enfans en l'amitié qu'il desiroit. »

Amis sont les deux frères, mais non inséparables, car aussitôt après la mort du vieux roi, Apollidon part avec quelques siens chevaliers pour Rome, où règne l'empereur Suidan, dont je n'ai jamais ouï parler que dans Amadis. Ce

Suidan accueille magnifiquement Apollidon, qui — pour être vertueux l'on n'en est pas moins homme — reconnaît son hospitalité en lui enlevant sa sœur Grimanèse « la plus belle Dame de la terre. » Les deux amants jettent l'ancre sur les côtes de l'Ile ferme. Un monstre, roi de cette île, veut s'approprier la princesse. Le prince tue le monstre, hérite de sa seigneurie et y fait bâtir « un des plus beaux palais qu'on eust sçeu trouver en toutes les autres Isles de l'Ocean : lequel il embellit de tant de doreures et richesses, que le plus grand de la terre eust trouvé difficile d'en pouvoir faire un second. »

Quinze ans se passent. L'empereur de Constantinople, oncle d'Apollidon, va « de vie à trespas, sans aucun heritier procreé de son corps. » Les princes du pays somment Apollidon d'accepter l'Empire, ce qu'il fait volontiers, « suyvant le naturel des hommes, desquels le desir n'est jamais content. » Mais Grimanèse, « ayant regret de laisser l'Isle tant delectable, » supplie son ami de faire en sorte, « avant leur partement... par son art et grand sçavoir... que de là en avant, nul n'en fust Seigneur, s'il n'estoit autant bon Chevalier et loyal en amour » que lui-même. « Vrayement, ma dame, » répond Apollidon, « pour l'amour de vous je feray encores mieux :

car nul n'entrera en ce palais, s'il n'est tel que vous l'avez devisé : et si vous dis davantage, que dame ou Damoiselle n'y mettra le pied, si elle n'est aussi belle que vous, et accomplie aux perfections que vous avez. »

« Lors — il faut lire attentivement ce passage, pour bien comprendre la suite du roman — fit faire à l'entree d'un verger (planté de maintes sortes d'arbres) une voute, au dessus de laquelle il mit une statuë d'homme de Bronze, tenant une trompe, comme s'il en eust voulu sonner : et sur la porte de son palais assit les images de luy et de Grimanese, si bien taillees, qu'elles paroissoyent vives : vis à vis desquelles il planta une haute pierre de jaspe, et à demy traict d'arc pres, tirant au jardin, un Perron de fer de la hauteur de cinq coudees. Ces choses ainsi ordonnees, il demanda à Grimanese si elle sçavoit pourquoy il avoit ce fait. Non sur ma foy, respondit elle. Je le vous diray presentement (dist Apolidon); asseurés vous, ma dame, qu'homme ne femme, qui aye faussé ses premieres amours, ne passera sous cete voute : car s'ils s'y aventurent, l'image que vous voyez sonnera un son si espouvantable, et jettera par ce cor telle flamme et puanteur, qu'il leur sera impossible de passer outre ; et seront rejettez si

lourdement qu'ils demeureront esvanouis et repoussés au dehors de la voute. Mais s'il avient qu'un loyal amant ou amante essaye l'aventure, l'image sonnera un chant tant melodieux qu'il donnera grand plaisir aux escoutans : et y pourront passer ces loyales personnes sans aucun empeschement. D'avantage, ils verront nos pourtraits, et leurs noms escrits en ce jaspe, et ne sçauront qui les y a gravez... » Que deviendra, dit alors Grimanèse à Apollidon, « cete riche chambre, en laquelle vous et moy avons eu tant de contentemens? Vous le sçaurez maintenant, dist-il. Lors fit apporter deux autres Perrons : l'un de marbre, qu'il mit à cinq pas pres de la chambre, et l'autre de cuyvre à cinq autres pas plus avant. Puis, dist à Grimanese, Ma dame, je vous avise que d'icy en avant, homme ne femme n'entrera en cete chambre, que premier n'y soit entré celuy qui me surpassera en proüesse et chevalerie, ou celle qui vous excedera en beauté... Puis escrivit au Perron de cuyvre tels mots, Selon la bonté du Chevalier qui essayera l'aventure, il passera le Perron : les uns plus outre, les autres moins. Sur celui de marbre, Nul ne s'avanture passer cete pierre, pour entrer en la chambre, s'il ne passe en chevalerie Apolidon. Et sur l'entrée de la chambre,

Celui qui entrera ceans excedera en armes Apolidon, et sera apres luy Seigneur de ce pays... Et venu le temps, dist Apolidon, que cette isle aura recouvré le Seigneur qui luy est promis, ces enchantemens ne nuiront plus aux hommes, et en seront exempts: non pas les femmes, jusques à ce que la belle dame y soit entree, par laquelle toutes les autres seront affranchies. Puis establit un gouverneur pour recevoir le revenu de la contree, attendant celuy qui la meriteroit, comme il avoit dit : et quelques jours apres s'embarqua pour Constantinople. »

Cent ans se sont écoulés depuis le départ d'Apollidon.

Amadis, impatient de revoir Oriane, quitte avec ses compagnons d'armes la belle et infortunée Briolanie. Les voyageurs rencontrent en route le gouverneur de l'Isle ferme, qui leur persuade d'en venir éprouver les enchantements. Je conduis nos héros jusqu'au seuil du palais d'Apollidon, près de l'arc des loyaux amants, et je rends la parole à des Essarts.

« Agraies mit prontement le pied à terre, et aprochant du pas defendu, dist assez haut, Amour, si onques je vous fuz loyal, ayez souvenance de moy. Ce disant, passa outre et entra au dessouz de l'arc. Lors l'image de Bronze

commença à sonner un son tant melodieux, que ceux qui l'ouyrent en furent tous esjouiz : et Agraies ne s'arresta, et vint jusques au Palais, où estoient les Images d'Apolidon et de Grimanese, qui lui semblerent proprement vives. Et aprocha pres la pierre de jaspe... où estoit escrit, C'est le nom d'Agraies fils de Languines Roy d'Escosse... Quand Amadis vid que son cousin estoit entré sans empeschement quelconque, il dist à ses freres, Ne voulez-vous pas essayer l'avanture comme luy? Non, respondirent ils... Lors entra hardiment souz l'arc : et ainsi qu'il passoit, l'image de Bronze sonna de sa trompe un autre son encores plus harmonieux qu'onques elle n'avoit fait. Et d'avantage, au lieu de feu et flamme puante, qu'elle lançoit contre les desloyaux : fleurs et fueilles odoriferantes sortirent si abondamment de sa trompe, que la place en fut toute couverte, et l'air souef. Mais, pour tout cela, Amadis ne s'arresta, ains passa outre tout joignant les Images d'Apolidon et de Grimanese : lesquelles luy semblerent si bien faites, qu'il n'y restoit que la parole... Ce pendant Galaor et Florestan, ennuyez de si longuement les attendre » — Agraies et Amadis, — « prierent Ysanie (gouverneur de l'isle) leur montrer la chambre defenduë : ce qu'il fit... Lors se recommandant

à Dieu, » — Florestan — « embrassa son escu, et tenant l'espee au poing, marcha droict au lieu defendu. Mais il n'alla gueres avant, qu'il se sentit battre et si souvent outrager de coups de lances, et d'espees, qu'il luy fut bien avis qu'il estoit hors de puissance des hommes de les souffrir longuement : ce neantmoins baissant la teste (malgré toute resistance) marcha plus outre, frapant à tort et à travers, sans sçavoir sur qui. Combien qu'il luy sembloit, que ceux qu'il attaignoit fussent si bien armez, que son espee ne les pouvoit endommager : et passa le Perron de cuyvre, jusques pres celuy de marbre, contre lequel il tomba, ne se pouvant plus tenir sur bout : car il se trouva tant las, et cassé des outrages qu'il avoit souffers, qu'il pensoit estre mort. Et en même instant fut enlevé hors du lieu si rudement, qu'il perdit toute cognoissance : dont Galaor receut tant de deplaisir, qu'il se jugea digne de blasme s'il ne le vengeoit. Et pour ce faire print ses armes, et courut droit à la chambre defenduë : mais il ne se peut tant diligenter qu'il ne fust encores plus soudainement battu, et tant rebattu, qu'à grand peine vint-il au Perron de marbre, contre lequel il s'arresta, pensant prendre aleine. Toutesfois le chamaillis des coups orbes, et pesans, ne cessa de l'outrager : qui

luy enflamma la colere de telle sorte, qu'il s'avança un peu plus outre, pensant encores y resister. Lors luy fut avis que ses ennemis se renforcerent, et que pour un qui souloit le fraper, il estoit pressé de deux : dont il perdit entierement ses forces, et tomba sur le champ trop plus affoibly, que n'avoit esté Florestan. Durant telles escarmouches, Amadis et Agraies visitans le plaisant lieu où ils estoyent entrez, apperceurent une nouvelle escriture au pilier de jaspe, qui contenoit, Cestuy est Amadis de Gaule, le loyal amant, fils du Roy Perion. En mesme instant Galaor fut lancé hors des Perrons, dequoy le Nain se print à crier, Jesus, Mon seigneur Galaor est mort. Cete voix fut entenduë d'Amadis et d'Agraies, lesquels sortirent incontinent... Ce neantmoins, Agraies pensant que puis que fortune l'avoit favorisé souz l'arc des loyaux amans, qu'elle ne feroit moins pour luy contre le peril de la chambre, (sans s'amuser à ses cousins) embrassa son escu, et tenant l'espee au poing, baissa la teste courant droit au Perron de cuyvre. Toutesfois il n'eut gueres marché avant, qu'il se sentit chargé de tant de coups, qu'à grand peine peut-il resister. Mais il avoit le cœur tant bon, que malgré tous empeschemens, il passa jusques pres le Perron de marbre : et là fut con-

traint s'apuyer, sans avoir pouvoir de plus se tenir sur pieds, tant estourdy, qu'il perdit cognoissance : et fut rejetté hors, aussi rudement qu'avoyent esté ses cousins. Ce que voyant Amadis trop desplaisant, commença à maudire l'heure de leur fole entreprinse : et s'adressant à Galaor qui desja estoit sorty de pasmoison, luy dist, Par Dieu, mon frere, à ce que je voy, ce me sera force d'aller apres vous, et y deusse-je mourir... Lors tenant l'espee nuë, tresbien se couvrit de son escu, et en faisant le signe de la croix, s'escria, O ma chere dame Oriane, de vous seule m'est venu tout l'effort et hardiesse que j'eu onques ! Je vous supplie, ayez maintenant memoire de celuy qui requiert tant vostre aide et bonne souvenance. Adonc courut si legerement vers la chambre, que malgré tous empeschemens, il vint sans prendre aleine jusques au Perron, combien qu'il sentist tant de coups tomber sur luy, qu'il pensoit combatre plus de mil Chevaliers ensemble : toutesfois l'effort qu'il print souz le souvenir d'Oriane, l'avantagea tant, qu'il fit plus qu'onques Chevalier n'avoit fait. Lors furent entenduës une infinité de voix, disans, Si ce Chevalier faut à cete avanture, il n'y a aujourd'hui homme vivant pour y parvenir. Neantmoins pour toutes ces choses il ne laissa

à poursuyvre sa pointe : car tant plus il s'avançoit, et plus s'augmentoit en luy le desir d'aprocher : de sorte que non obstant l'effort de diables, ou de gens incogneuz, qui lui donnerent mains coups lourds et pesans, il gangna l'entree de la chambre : de laquelle il aperçeut sortir une main et un bras couvert de samin verd, qui le tira au dedans. Et à mesme heure fut ouye une autre voix, qui disoit, Bien soit venu le gentil Chevalier, qui passe en armes celuy qui establit tant de merveilles ceans, lequel ne fut de son temps second à nul : mais cestuy le precede, et partant la seigneurie de cete Isle luy est justement aquise, l'ayant devant tout autre meritee. »

Voilà notre héros seigneur et maître de l'Isle ferme. On pourrait croire que ses épreuves vont cesser, que l'heure du repos et de la joie va sonner pour lui. Eh bien, c'est tout le contraire qui arrive. Ce temps est pour Amadis celui de la plus grande infortune, et tous ses maux lui viendront précisément d'où il a mis toutes ses espérances.

Oriane apprend que Briolanie retient Amadis à la cour de Sobradise. Transportée de jalousie par un rapport mensonger, elle charge l'écuyer Durin, frère de la damoiselle de Danemarck, de porter à son amant une lettre furibonde où elle le

bannit à jamais de sa présence. Le désespoir d'Amadis en recevant cette épître vaut bien un bout de citation. Je laisse le lecteur rapprocher lui-même dans sa mémoire de la page suivante certaine autre de Don Quichotte. Il verra combien peu Cervantes exagère ses modèles et quel bon goût ce grand artiste porte jusque dans la caricature.

« Lors print la lettre, et sans faire semblant quelconque, tourna le dos à Durin, à ce qu'il ne cogneust en luy aucune mutation de couleur : car de grand aise le cœur luy commença à esjouïr, de sorte qu'il ne sçavoit bonnement quelle contenance tenir. Mais ceste nouvelle alteration fut soudain convertie en plus de desespoir, pource que lisant les rigoureux propos d'icelle, et le bannissement que l'on luy signifioit, la tristesse le surprint si grande, qu'il n'eut de là en avant puissance de la dissimuler, et se print si fort à pleurer, et souspirer, qu'il sembloit fondre en larmes. Dont Durin se repentit fort d'avoir apporté si malheureuses lettres, encores qu'il ignorast le contenu d'icelles : mais il n'y pouvoit plus donner ordre, et si n'osoit approcher pres d'Amadis : lequel se trouvoit si confus, qu'il se prosterna sur l'herbe, et en tombant, les lettres qu'il tenoit lui cheurent des mains. Toutesfois il

les releva prontement, et derechef se remit à les lire : car le commencement l'avoit tant troublé, qu'il n'avoit encores veu la fin. Lors jetta l'œil sur la souzscription, qui contenoit ces mots : Celle qui n'aura regret à mourir, sinon pour autant que vous en estes homicide. Adonc jetta un souspir comme si l'ame luy fust partie du corps, et cheut à la renverse : dont Durin se trouva fort esbahy, et courut pour luy donner secours, mais il le vid sans mouvoir non plus que une personne morte. Parquoy craignant si grand inconvenient, cuida appeller Galaor, ou quelque autre : toutesfois il pensa qu'il en pourroit venir scandale : au moyen dequoy il differa, et s'aprochant d'Amadis le releva. »

La suite est vraiment touchante. Amadis monte à cheval et s'éloigne avec Ysanie et Gandalin. Arrivé devant un ermitage, le malheureux met pied à terre, fait une oraison, et après avoir étreint son fidèle écuyer dans ses bras, lui tient ce discours : « Amy Gandalin, toy et moy avons esté eslevez d'un mesme laict, et nourriz tousjours ensemble, tellement qu'onques je n'euz travail ou ennuy, que tu n'y ayes eu bonne part. Ton pere me tira de la mer estant encores si peu de chose, comme creature nee seulement de la nuict mesmes : puis avec ta mere, me

fit traiter autant doucement que si j'eusse esté leur enfant bien aimé. Or ai-je souvent experimenté ta loyauté, cognoissant tresbien les services que tu m'as faits, lesquels j'esperoy, avec le temps et l'aide de Dieu, recompenser : mais ceste trop grande infortune m'est survenuë : laquelle je treuve plus aspre et cruelle que la propre mort, veu mesmement que je suis contraint de t'abandonner : n'ayant autre bien pour te faire que l'Isle que j'ay nouvellement conquise, laquelle je te donne, et commande à Ysanie et à mes subjets (sur la foy et hommage qu'ils m'ont juree) de te recevoir comme leur Seigneur aussi tost qu'ils seront acertenez de ma mort. Toutesfois je veux que tes pere et mere en jouyssent leur vie durant, et toy puis apres : et ce pour recognoissance du bien que j'ay receu d'eux, auquel je pensois plus satisfaire selon leur merite et mon desir. »

Gandalin se récrie. Amadis l'empêche de le suivre, lui donne ses armes, le prie de se faire armer chevalier par Galaor, et après l'avoir embrassé ainsi que l'honnête gouverneur auquel il recommande son nain : « Or mes amis, leur dit-il, puis que je n'espere jamais vous voir, je vous prie, priez Dieu pour moy, et sur vos vies que nul de vous ne me suive. »

On pense bien que le fidèle écuyer n'a garde d'obéir à cet ordre. Gandalin prend congé d'Ysanie et, avec Durin qu'il rencontre, suit les traces d'Amadis. « Lors vint si pres de luy qu'il l'avisa dormant le long d'un ruisseau. » Le pauvre amoureux se réveille. Je vous fais grâce de ses lamentations : « Helas, fortune trop legere... Ah, amye Oriane... O Roy Perion, mon Seigneur et pere... O mon second pere Galvanes... Ah ! bonne cousine Mabile .. » etc... etc... Il y en a plus de quatre pages. Tout à coup, à deux pas d'Amadis, une autre voix se fait entendre, qui entonne cette chanson :

Amour amour je vous suis redevable
Trop plus que nul gentilhomme vivant,
Veu que tousjours vous me rendez aymable
Envers la dame, où je suis poursuyvant :
Tesmoing en est la Royne Sadamire,
Que j'ay aymee en amitié profonde:
Et maintenant, que d'elle me retire,
J'ayme la fille au meilleur Roy du monde.
C'est Oriane, où grand beauté se renge,
Qui n'a son per, comme estant la plus belle :
Heureux me sens de chanter sa louange,
Mais plus heureux d'estre tant aymé d'elle.

Amadis, pensez-vous, va bondir de colère et

pourfendre l'inconnu. Pas le moins du monde. Il faut que Gandalin, sortant de sa cachette, fasse remarquer à son maître que cette chanson est une insulte pour lui. « Je l'ay — répond Amadis à Gandalin après lui avoir reproché sa désobéissance—je l'ay entendu aussi bien que toy : à cete cause, je suis content aller chercher ailleurs repos, et m'esloigner de ce lieu, où tout malheur me suit. Quoy ? respondit Gandalin ; est ce tout ce que vous avez deliberé de faire ? Que veux tu plus, dist-il ? Que vous le combatiez, respondit Gandalin, luy faisant cognoistre son outrecuidance. Je croy, dit-il, que tu penses dire autre chose, veu que tu sçais bien que je n'ay esprit, cœur, ou force quelconque, ayant tout perdu, perdant celle qui me donnoit la vie, de sorte que maintenant, je vaux encores moins qu'un homme mort : et n'y a aujourd'huy chevalier en la grande Bretagne si recreu, qu'aisément ne me desfeist, si je me combatoy à luy, tant je suis malheureux, et desesperé. »

Les instances de Gandalin, la présence de Durin, triomphent de l'abattement d'Amadis. Il monte à cheval, prend ses armes, échange avec l'inconnu les malhonnêtetés d'usage aux temps héroïques entre deux guerriers qui vont se prendre corps à corps, et remporte une nouvelle victoire.

Patin, ou le Patin, frère et unique héritier de Sidon, empereur de Rome, — encore un monarque dont l'histoire n'a pas recueilli les faits et gestes — est le nom du vaincu. Ce Patin, amoureux de Sadamire, reine de Sardaigne, a fait le voyage de Rome à Londres, pour soutenir contre tous les chevaliers de la Grande-Bretagne que son amie dépasse en beauté Oriane elle-même ; mais, aussi volage que présomptueux, il s'est, oubliant l'une, épris de l'autre, et a demandé celle-ci en mariage à Lisvart. Accueilli poliment, mais sans enthousiasme, par le roi, reçu froidement, mais sans morgue, par la princesse, notre jeune fat se persuade que tous deux raffolent de lui et croit qu'il est de son devoir de courir un peu les aventures pour faire connaître tout à la fois au monde entier son bonheur et sa vaillance. Mal lui en prend au début, comme vous voyez, puisqu'il est rossé d'importance par Amadis et raillé cruellement par Durin.

Pendant que le Patin se remet de sa déconfiture, que Galaor, Florestan et Agraies cherchent vainement de tous côtés leurs frère et cousin, que Gandalin et Durin, abandonnés par celui-ci dans un bois pendant leur sommeil, portent à Oriane des nouvelles qui vont la déses-

pérer, notre héros arrive au bord de la mer, en un lieu appelé la Roche Pauvre à cause de sa stérilité. Là demeure un saint ermite qui confesse le malheureux amant, l'accepte pour compagnon de solitude, et lui donne le nom de Beau Ténébreux. Un jour, le Beau Ténébreux, moins abruti que de coutume, compose et chante cette chanson :

Puis qu'à grand tort la victoire
Meritee on me denie,
Alors que fine la gloire,
Gloire est de finir la vie.
Et aussi par mesme mort
Meurent mes plus grands malheurs :
Mon espoir et mon confort,
Amour mesme et ses chaleurs.
Mais tousjours auray memoire
De perpetuel esmoy :
Car pour fin mettre à ma gloire,
On meurtrist ma gloire et moy.

Cette chanson n'est pas un chef-d'œuvre, dites-vous? Sans doute ; mais elle va rendre quelque espérance à l'inconsolable Oriane. En effet, Corisande, qui s'est embarquée pour Londres à la recherche du frère aîné d'Amadis,

aborde un jour près de la Roche Pauvre, où elle écoute chanter le jeune ermite. Arrivée à la cour du roi Lisvart, l'amie de Florestan dépeint à Oriane le singulier personnage qu'elle vient de voir, lui répète les couplets mystérieux qu'elle vient d'entendre, et lui fait part des doutes qu'elle a conçus, après un entretien de quelques minutes, sur la prétendue basse origine du Beau Ténébreux. Et il n'en faut pas davantage à notre héroïne pour reconnaître sous ce masque l'objet de ses remords et de son amour.

Cependant, une tempête jette sur la Roche Pauvre la damoiselle du Danemarck et Durin, qui, envoyés par Oriane à la découverte d'Amadis, l'ont vainement cherché en Écosse. Un autre hasard met les naufragés en présence du Beau Ténébreux, qu'ils reconnaissent, consolent et ramènent à Londres.

Notre héros ne pouvait choisir temps plus à propos pour son retour. Cildadan, gendre et héritier d'Abies, roi d'Irlande, naguère défait par lui, vient de se révolter contre Lisvart. Convention a été passée entre le suzerain et son vassal qu'ils mettraient chacun en bataille cent de leurs chevaliers, et que, vaincu, celui-ci payerait à celui-là double tribut, vainqueur, serait affranchi désormais de toute redevance envers lui. Quel-

ques jours après, un chevalier apportait au roi ce singulier cartel : « Roy Lisvart, je te deffie, et tous tes alliez, de par les puissans Princes Famongomad Geant du lac bruslant, Cartadaque son neveu Geant de la montagne defenduë, Mandafabul son beau frere Geant de la tour vermeille, don Quedragant frere du feu Roy Abies d'Irlande, et d'Arcalaüs l'enchanteur : lesquels te mandent tous par moy qu'ils ont juré la mort de toy, et des tiens. Et pour ce faire, ils se trouveront en l'aide du Roy Cildadan, pour estre du nombre de cent Chevaliers, qui te ruyneront asseurément. Toutesfois si tu veux bailler ton heritiere Oriane à la belle Madasime, fille du tresredouté Famongomad, pour la servir de Damoiselle, ils te laisseront vivre en paix, et seront tes amis : car ils la marieront avec le Prince Basigant, lequel merite bien estre Seigneur de tes païs, et de ta fille aussi. Pourtant Roy Lisvart, eslis de ces deux conditions la meilleure : la paix, comme je te devise, ou la plus cruelle guerre qu'il te sçauroit venir, ayant affaire à Princes tant puissans et redoutez. » En conséquence, Lisvart a retenu à Londres pour cette affaire Galaor, Florestan et Agraies, qui s'y étaient donné rendez-vous.

Amadis, sur lequel personne ne compte et

dont tout le monde ignore l'arrivée, fait à lui seul presque toute la besogne des cent chevaliers. Il rencontre d'abord par hasard Quedragant, le défie, le défait et lui fait jurer qu'il ira se rendre au roi Lisvart, lui pardonnera la mort de son frère, retirera pour sa part le défi qu'on vient de lire, et ne portera oncques les armes contre nul de ses serviteurs. Vient ensuite le tour de Famongomad, puis celui de Basigant. Tous deux ont la tête tranchée. Et notre héros se rend à Mirefleur, villa près de Londres, où Oriane l'attend avec impatience pour le dédommager de ses souffrances passées.

La scène se passe dans un jardin qu'Amadis escalade avec l'aide de Durin et de Gandalin. Oriane et Mabile sont d'avance au rendez-vous. « Ainsi qu'il vouloit mettre le genou à terre, pour faire la reverence à la Princesse, le courut embrasser, et le baisant se cuyda pasmer entre ses bras. Mais qui sçauroit penser le bien qu'ils se donnoyent l'un à l'autre? Amadis trembloit comme la fueille, sans qu'il eust pouvoir de dire un seul mot, et ne faisoit que souspirer, tenant sa bouche serree contre celle de son Oriane : laquelle, quasi transie, le regardoit d'un œil qui les faisoit tous deux vivre et mourir ensemble. Ainsi se tindrent plus d'un grand quart d'heure, et

jusques à ce que Mabile, souzriant, dist à Oriane, Ma Dame, aumoins avant que mon cousin trespasse, que nous le voyons s'il vous plaist. » On entre alors en conversation. Oriane demande pardon à Amadis du mal qu'elle lui a causé. « Laissons tels propos pour meshuy, dist Mabile, vous avez eu tous deux tort, pensez de l'amender : et pour eviter le serain (qui vous pourroit faire mal) retirons nous à couvert. Vous n'estes pas hors de propos, respondit Oriane. Lors fut conduit Amadis en sa chambre, et aussi tost Mabile et la Damoiselle de Danemarc (sçachans qu'elles leur faisoyent plaisir de les laisser seuls) sortirent, faignans entendre à autres affaires. Adonc la princesse pria Amadis de se seoir dans une chaire couverte de veloux, qui estoit à un coing, et demeura debout appuyee sur luy, pour plus à son aise le baiser et accoller : au moyen dequoy luy survaincu d'extreme passion amoureuse... » Mais faisons, il n'en est que temps, faisons comme la damoiselle du Danemarck et Mabile : « faignons entendre à autres affaires. » Cette étude aurait été incomplète sans quelques morceaux de ce genre : un de plus, et l'on m'accuserait de mettre à plaisir en lumière les nudités de mon modèle.

Je saute, pour en arriver à la bataille des cent,

un certain nombre de pages dont plusieurs mériteraient cependant de nous arrêter quelques minutes, si nous en avions le loisir, et je transcris d'abord, comme échantillon du style oratoire de des Essarts, les harangues que les deux chefs font à leurs soldats avant cette bataille.

« Mes compagnons et grands amis — la parole est au roi Lisvart — je croy qu'il n'y a celuy de vous tous qui n'entende assez comme nous avons entreprins ceste bataille à bon droit, mesme pour defendre l'honneur, et reputation du royaume de la grande Bretagne : lequel le Roy Cildadan, et ceux d'Irlande, veulent abastardir, en nous deniant le tribut que de tout temps ils ont payé à nos predecesseurs, pour recognoissance des biens qu'ils avoyent receus d'eux, par le passé. Or sçay-je assez, qu'il n'y a celuy de vous tous, qui n'ait le cœur entier et magnanime : parquoy il n'est besoin de vous animer d'avantage contre ceux, à qui vous avez affaire : ayant vostre honneur devant les yeux, que vous estimez plus que cent vies, s'il estoit possible les avoir l'une apres l'autre. Pourtant donques, mes amis, marchons hardiment, sans avoir esgards à quelques Geans cruels et pleins de sang, qui sont de leur troupe : car l'homme n'est estimé d'avantage, pour avoir les membres gros

et lourds, mais pour le bon cœur qu'il a. Vous voyez souvent le levrier venir au dessus du beuf, et l'esprevier, ou esmerillon, battre le milan. Noz ennemis se fient en la force de ces monstres, sans avoir esgard au tort qu'ils ont, et nous esperons en Dieu : lequel comme droiturier nous donnera l'effort de les vaincre, par la dexterité de noz personnes et le devoir que nous ferons. Marchons donc mes amis, hardiment, estimant chascun de soy estre suffisant pour combatre, et deffaire le plus brave de leur troupe, vous asseurant que si nous gangnons cejourd'huy l'honneur de la bataille, que outre ce que nostre renommee et gloire environnera la terre universelle, jamais ennemi de la grande Bretagne, ne levera la teste pour nous regarder de mauvais œil. »

Écoutons maintenant le roi Cildadan : « Gentils Chevaliers d'Irlande, si vous entendez pourquoy vous allez combatre, il n'y aura celuy de vous qui ne blasme son predecesseur, d'avoir tant tardé le commencement d'une si glorieuse entreprinse. Les Roys de la grande Bretagne, usurpateurs et tyrans (non seulement contre leurs sujects, mais sur leurs voysins) ont autresfois prins sans aucun droit sur noz ancestres, un tribut tel que vous sçavez assez, que l'on a souvent

payé : et à ceste cause, nous avons fait ceste assemblee, et sommes venuz en ce lieu pour defendre nostre liberté, qui ne peut estre payee par nul thresor. C'est vostre fait, c'est vostre droict, non pas de vous seulement mais de voz enfans, qui jusques à present ont esté tenuz et reputez tributaires, par ceux que vous voyez deliberez de vous faire serfs et esclaves. Voulez vous donques tousjours vivre en ceste sorte? Voulez vous continuer le joug à voz successeurs? Estes vous de moindre cœur, ne de moindre estoffe que voz voisins?... Poussons, poussons, gentils Chevaliers, je voy desja le Roy Lisvart et sa troupe en doute pour nous tourner le dos. Ils sont, se disoyent-ils, coustumiers de vaincre : mais nous les aprendrons à eux accoustumer d'estre vaincuz. »

En tête des cent chevaliers bretons figurent le Beau Ténébreux, dont ses frères eux-mêmes ignorent le véritable nom, Galaor, Agraies, Florestan, Gandalac, le géant qui jadis enleva Galaor, Bramandil et Ganus, ses deux fils, Nicoran du Pont timide, Dragonis, Palomir, Vivorant, Giontes, neveu de Lisvart, le très-renommé Brunéo de Bonne-Mer, son frère Bransil, Guilan le Pensif, don Grumédan, chevalier d'honneur de la reine et porte-enseigne du roi. On dirait

une des énumérations de Victor Hugo dans la *Légende des siècles*. Parmi les chevaliers irlandais sont : Mandafabul, de la Tour vermeille; Cartadaque, de la Tour défendue; Gandacuriel et Albadanor. Beaux noms portés par de beaux hommes, je veux dire par de grands hommes, ou plutôt des hommes grands : Albadanor, Gandacuriel, Cartadaque et Mandafabul sont des géants.

Quant au combat lui-même, il est décrit trop longuement pour vous être cité tout entier. Puis, que vous apprendrait-il de neuf, après tant d'autres que vous avez lus déjà ou parcourus? Tous ces combats se ressemblent, que les combattants soient un contre un, ou cent contre cent. Et l'issue n'est jamais douteuse. Toujours l'un des fils du roi Périon, deux des fils du roi Périon, ou les trois ensemble, — c'est le cas présent, — déconfit ou déconfissent un, plusieurs, ou même — c'est le présent cas — une multitude d'adversaires.

Laissez-moi désormais résumer en quelques mots et parfois ne pas résumer du tout les chapitres qui ne me sembleront offrir aucun élément d'intérêt nouveau.

Donc Lisvart est vainqueur. Il a tué de sa main Gandacuriel. L'âme de Cartadaque, si des

Cartadaque ont une âme, s'est séparée de sa gigantesque enveloppe sous les coups de Galaor. Mandafabul gît près de Cartadaque, fendu en je ne sais combien par le Beau Ténébreux, qui a laissé pour mort non loin de là le roi d'Irlande et tué tout à fait son oncle Sarmadan. Le cri : Gaule ! Gaule ! poussé tout à coup par Amadis, dont il trahissait l'incognito, fut le signal de la victoire. Et voilà les Irlandais contraints de reconnaître à l'avenir la suzeraineté de Lisvart, voire même de lui payer double impôt.

Pourquoi Amadis ne demande-t-il pas à Lisvart la main d'Oriane? dites-vous encore. Plus que jamais Lisvart n'a rien à lui refuser. Vous oubliez que, chez les souverains, courte est la mémoire des services rendus. L'épisode suivant est destiné sans doute à mettre cette vérité en lumière.

Deux traîtres, Brocadan et Gandandel, persuadent au roi qu'Amadis médite d'usurper, avec l'aide de ses frères et compagnons, le trône de la Grande-Bretagne. Et le roi accueille dès lors Amadis avec une froideur dont tout le monde s'étonne et se révolte.

Notre héros, dans un combat singulier contre le géant Ardan Canile, venait de gagner pour Lisvart l'île de Mongaze. Galvanes Sans terre

s'éprend tout à coup de la belle Madasime, qu'Ardan avait donnée en otage au roi avant ce combat. On sait que Galvanes est oncle d'Agraies et ami d'Amadis. « Sire — dit un jour celui-ci à Lisvart — encores que je ne vous aye jusques icy fait tant de service, comme je desire, si ai-je prins la hardiesse (me confiant en vostre grande liberalité) de vous demander un don. » Le roi fronce dédaigneusement le sourcil et veut savoir d'abord quel est ce don. « Sire, reprend Amadis, le don que moy et mes compagnons presens, vous supplions nous octroyer, est, qu'il vous plaise donner au seigneur Galvanes, l'Isle de Mongaze, de laquelle il vous fera la foy et hommage, en espousant Madasime, ce faisant, Sire, vous enrichirez un pauvre prince, usant de misericorde à une des plus belles gentilles femmes du monde. » Lisvart répond : « Celuy est mal advisé qui demande ce qu'il ne sçauroit avoir... » et prétend avoir promis l'île de Mongaze à Léonor, sœur cadette d'Oriane. « Sire, s'écrie Agraies, vous nous faites bien cognoistre, de combien les services que nous vous avons faits, vous sont peu aggreables, et moins proffitables pour nous : et pourtant (si mes compagnons me veulent croire) nous adviserons doresenavant à ce que nous aurons à faire. » Galvanes prend à

son tour la parole : « Par Dieu, mon neveu, vous dites verité, et sont les services tresmal employez que l'on fait à ceux, qui n'ont vouloir de les recognoistre : et pourtant, tout homme de bon cœur doit tousjours regarder pour qui il s'employera. » Amadis intervient : « Mes seigneurs, ne vous plaignez du Roy pour ne vous donner ce qu'il a promis à autre, et le prions seulement qu'il soit content que le seigneur Galvanes espouse Madasime : et attendant qu'il luy fasse du bien, je luy donneray l'Isle Ferme. » Intervention inutile. Leçon de générosité perdue. « Madasime, poursuit le roi, est ma prisonniere, et si elle ne me rend la terre qu'elle m'a promise, je luy feray trencher la teste, devant qu'il soit le mois passé. » Cette dure réponse ébranle la patience du héros. « Sur mon ame, Sire — dit-il — quand il vous eust pleu nous respondre plus gracieusement, vous ne nous eussiez fait le tort que vous faites, au moins si vous avez desir de nous bien cognoistre. » Réplique ferme, mais respectueuse encore, et qui devrait faire rentrer le roi en lui-même au lieu d'attirer à son auteur cette rebuffade : « Si je ne vous cognois assez, le monde est grand pour trouver autre, qui mieux vous fasse. » L'hésitation n'est plus permise à Amadis : « Sire — dit-il — j'ay jusques icy pensé qu'il

n'y avoit Roy ne prince au monde mieux se cognoissant és choses de vertu et d'honneur que vous : toutesfois nous appercevons maintenant du contraire, par l'experience que vous nous en donnez, par ainsi puis que vous avez changé de nouveau conseil, nous irons chercher nouvelle façon de vivre. » A quoi le roi se contente de répondre : « Faites vostre volonté : car ceste est la mienne. »

Le roman vient de faire place au drame. Le drame va faire place à l'épopée. Le passage suivant — je veux que vous en jugiez par vous-même — ne me semble pas indigne d'être comparé à certains autres du Ramayana, de l'Iliade, du Romancero du Cid ou de la Chanson de Roland.

« Sire — dit le lendemain Amadis au roi, après avoir pris secrétement congé d'Oriane — si en aucune chose je vous ay fait faute, Dieu et vous en soyez tesmoins, vous asseurant qu'encores que les services que je vous ay faicts ayent esté petis, la volonté que j'ay euë de recognoistre les biens et honneur qu'il vous a pleu me faire, estoit grande en toute extremité. Vous me distes hier que je m'en allasse par le monde, chercher qui mieux me cogneust que vous, me donnant assez à entendre le peu d'envie qui vous reste que je demeure plus en

vostre cour. Puis qu'il vous plaist me l'avoir ainsi commandé, c'est raison que je vous obeisse, non que vueille sortir d'avec vous comme de mon souverain : car je ne fuz oncques vostre vassal, ny d'autre prince, sinon de Dieu seul : mais je prens congé de vous, comme de celuy qui m'a fait beaucoup de bien et d'honneur, et auquel je portois amour et desir de service. A peine eut-il dit ceste parole, qu'aussi tost prindrent semblablement congé Galvanes, Agraies, Dragonis, Palomir, Bruneo de Bonne Mer, Bransil son frere, Angriote d'Estravaux, Grindonan son frere, Pinores son cousin, et don Quedragant. Lequel s'avança devant tous, disant au Roy, Sire, je ne demouray oncques en vostre cour qu'à la priere d'Amadis, voulant et desirant estre son amy tout outre : et puis que par son occasion je fuz vostre, par mesme raison je m'en deporte desormais, veu que mes petis services auroyent bien peu d'esperance, estant les siens grands si mal recogneuz, sans avoir memoire de l'obligation que vous avez à luy, vous ayant delivré des mains de Mandafabul, et de la victoire aussi que vous avez obtenuë sur le Roy Cildadan, par le sang de luy et de ses autres parens. Je vous ramantevroy bien le bon tour qu'il vous fit, quand il delivra vous et vostre fille Oriane (comme j'ay

ouy maintesfois dire) des mains d'Arcalaus, et depuis n'aguères ma dame Leonor, que Famongomad, et Basigant son fils (Geans les plus cruels du monde) tenoyent prisonniere pour la faire mourir : par ainsi l'ingratitude de laquelle vous usez maintenant envers luy est si grande, qu'elle vous ote toute cognoissance de verité. Et pourtant il ne doit moins estimer ce congé tost donné, que la retribution de ses services tard accordee. Quant à moy, je suis deliberé de le suivre, et sortir de vostre cour quant et luy... Puis se retira, et se presenta Landin, disant au Roy, Sire, je n'ay trouvé en vostre cour, qui donnast aide et confort à mes querelles, sinon mon seigneur Amadis, lequel je voy maintenant sortir de vostre service, pour le tort que vous luy avez fait : au moyen dequoy, ne voulant l'abandonner, ne mon oncle Dom Quedragant aussi, je prens congé de vous... A l'heure estoyent en un coing de la salle, parlans ensemble, dom Brian de Moniaste Chevalier tres renommé, fils du Roy Ladasan d'Espagne, et de l'une des sœurs de Perion de Gaule, Urlandin, fils du Comte d'Orlande, Grandores et Madansil du pont d'argent, Listoran de la tour blanche, Ledadin de Friarque, Tranzilles l'orgueilleux, et dom Ganarte du val craintif. Tous lesquels vindrent dire au Roy, Sire, l'occasion

de nostre venuë par deçà, fut pour voir Amadis et ses freres, et estre leurs amis s'il estoit possible : et tout ainsi qu'ils furent cause du service que vous avez receu de nous, ils seront aussi motifz que nous en deporterons, et prenons congé de vous pour luy tenir compagnie. Quand le Roy se vid abandonné si soudainement de si grand nombre de bons chevaliers, il fut fort desplaisant, et de despit ne voulut permettre à Amadis d'aller prendre congé de la Royne, laquelle avoit tousjours contrarié au conseil de Gandandel, et son compagnon. Et à ceste cause Amadis pria au vieillard dom Grumedan, faire ses excuses envers elle, puis faisant une grande reverence au Roy, se retira en son logis avec ses compagnons, ou ils trouverent le disner prest, et estans les tables levees, chacun s'en alla armer, et se vindrent renger en un lieu, duquel Oriane les pouvoit choisir, et se trouverent en si grand nombre, qu'ils estoyent cinq cens chevaliers et plus, dont la plus part estoyent fils de Roys, de Ducz ou de Comtes : puis en bon ordre vindrent passer tout au plus pres du logis de la Royne. Lors Mabile, qui estoit à une des fenestres, appella Oriane, qui estoit sur un lict tant melancolique que rien plus, luy disant, Ma Dame, je vous prie oubliez vostre ennuy, et venez voir

combien de Chevaliers vous avez à vostre commandement. Tandis que mon cousin a esté au service du Roy vostre pere, il estoit tenu de luy comme simple Chevalier errant, mais aussi tost qu'il en est sorty, il se monstre prince et puissant seigneur, ainsi que vous le pouvez voir maintenant, et si vous avez puissance sur luy, par plus forte raison, vous l'avez aussi sur toute ceste trouppe, de laquelle il est chef et principal conducteur... Ainsi passerent Amadis et les siens au travers de la ville, et les accompagnoyent le Roy Arban de Norgales, Grumedan Chevalier d'honneur de la Royne, Brandoyvas, Quevorant, Geontes neveu du Roy, et Lastoran le bon jousteur. Tous lesquelz estoyent trop desplaisants du departement de tant bons Chevaliers, spécialement pour Amadis, lequel particulierement les prioit, qu'en ce que son honneur seroit blessé, ils se monstrassent pour luy tels qu'il les estimoit. Et combien que le Roy (sans occasion) l'eust prins à haine, qu'eux pourtant ne laissassent à estre ses amys, sans en perdre le service d'un si bon prince : et ils luy respondirent, que faisant service au Roy, avec la loyauté qu'ils estoyent obligez, ils demoureroyent prestz à luy faire plaisir en tous endroicts où il les voudroit employer, dont il les remercia grandement. Puis leur dist, Si vous

trouvez le Roy à propos, vous le pourrez advertir, que ce qu'Urgande me declara en sa presence est maintenant accomply : car elle me dist, que la recompençe que j'aurois de gangner seigneurie à autruy, ce seroit haine, courroux et eslongnement du lieu où plus je avois desir de demourer. J'ay conquis, comme chascun sçait, au trenchant de mon espee, et au prix de mon sang l'Isle de Mongaze, en augmentant les limites du Royaume de la grand Bretagne, et toutesfois sans raison aucune le Roy m'a prins à hayne, mais Dieu est juste pour rendre à chascun ce qu'il luy appartient..... Ce disant s'embrasserent l'un l'autre, se commandans à Dieu, puis s'approcha Guilan le pensif, lequel ayant la larme à l'œil, dist à Amadis, Monseigneur, vous sçavez mon affaire, et comme je ne puis de moymesmes rien faire, estant du tout souzmis à la volonté d'autruy, par laquelle j'endure angoisses et douleurs estranges, qui est la cause que je ne vous puis suyvre, dont j'ay honte et vergongne, tant ay desir de recognoistre le bien et l'honneur que m'avez fait estant en vostre compagnie, vous suppliant bien humblement me tenir à present pour excusé. Or, sçavoit Amadis la sujection en laquelle amour le maintenoit, et cognoissoit bien par soy-mesmes la peine où il pouvoit

estre : au moyen dequoy il luy respondit, Seigneur Guilan, ja à Dieu ne plaise, que pour mon occasion vous faciez faute à la Dame que vous aymez si parfaictement, ains vous conseille luy estre obeissant, et la servir, ainsi que jusques icy vous avez fait, et le Roy semblablement, estant seur que vostre honneur sauve, vous me serez en tous endroits amy et loyal compagnon. Puis le vint embrasser, et prenans congé, Guilan et ses compagnons retournerent en la ville, et Amadis et les siens suyvirent le chemin de l'Isle Ferme. »

C'est grâce sans doute à quelques épisodes de ce genre qu'*Amadis* dut l'honneur d'être comparé par les contemporains de des Essarts à l'*Iliade*. Car l'opinion que j'émettais plus haut n'est pas nouvelle. Ces braves contemporains l'ont émise sans la moindre vergogne, et même avec une exagération que je n'approuve pas le moins du monde, comme bien vous penserez après avoir lu ce douzain :

Celuy qui fit son nom et bruit espandre
Par tout le monde, apres avoir desfait
Le Roy de Perse, et qu'on luy fit entendre
Qu'en tous ses biens et tresors en effet
Il n'avoit point plus riche butin fait
Que d'un escrain : lors fit commandement

Que l'on y mist les œuvres du parfait
Poëte Grec : Mais je crois fermement
Que s'il vivoit et goustoit bien comment
Cest Amadis les Essars a traduit,
Il penseroit comme plus dignement
Garder pourroit œuvre de si grand fruit.

Voilà donc Amadis établi de nouveau à l'Ile Ferme. Douze de ses compagnons d'armes vont au secours de Madasime que Lisvart est sur le point de faire mourir parce que Mongaze n'a pas encore été remise entre les mains de ses lieutenants. L'affaire s'arrange, grâce à la mort d'une vieille géante qui détenait injustement ce fief, objet de tant de convoitises, source de tant de maux; et deux autres compagnons d'Amadis, Angriote et Sarquile, après avoir vainement défié à Londres Brocadan et Gandandel, tuent en combat singulier, sous les yeux mêmes du roi et de son propre consentement, les trois fils de ces lâches calomniateurs, Tarin, Corian et Adamas.

Cependant Amadis s'ennuie à mourir dans son île. Oriane vient de lui écrire qu'elle est « grosse d'enfant » et ne sait comme elle pourra faire pour ne pas être découverte et perdue. Cendil de Ganote vient de lui porter ce

cartel : « Seigneur, je suis envoyé icy vers vous, de la part du trespuissant Roy Lisvart mon souverain Seigneur, au nom duquel je vous deffie, et tous vos parents, amis ou alliez, et de par luy vous declare, que s'il vous trouve jamais en la grand Bretagne, ou en l'Isle de Mongaze, qu'il vous fera pendre et traiter comme ses mortels ennemis : pourtant gardés vous d'oresenavant si pouvés : car il a entreprins de vous courir sus, et ruyner entierement s'il en a le moyen. » Le découragement s'empare de lui. Il s'embarque avec Brunéo pour la Gaule. Une tempête le jette sur les côtes de l'île Triste. Galaor et Cildadan, laissés pour morts sur le champ de bataille au combat des cent, et enlevés par un enchanteur, sont, après maintes aventures plus ou moins merveilleuses, plus ou moins drolatiques, tombés, dans cette même île, entre les mains du cruel Madraque. Amadis et Brunéo défont le géant, délivrent plusieurs captifs qu'ils dépêchent à la reine Briolanie, et reprennent la mer avec Galaor et Cildadan.

Un des types les plus singuliers d'*Amadis de Gaule* est Andadoue, sœur de Madraque, « la plus grande Geante qui fut sur la terre, laide et descrepite outre nature : car elle avoit les cheveux tous blancs de grand vieillesse, et si heris-

sonnez qu'ils sembloyent d'une droite hure : mais ses ans vieux ne lui avoyent en rien amoindri les forces de son corps, ains couroit aussi legerement qu'un Cerf, et n'y avoit cheval tant brave, ou folastre fust il, qu'elle ne dontast à son plaisir, n'Ours, Chevreux ou Sangliers, qu'elle ne tuast de dard ou de sagette : à quoy elle prenoit tout son deduit, puis se vestoit de leurs peaux, et repairoit ordinairement és plus fors halliers, où elle espioit les passans qu'elle mettoit cruellement à mort, specialement ceux qui estoyent Chrestiens, ausquels elle avoit haine singuliere. » Cette abominable créature ne veut point laisser partir nos quatre chevaliers sans qu'ils emportent quelque gage de leur rencontre avec elle : « Ainsi qu'ils costoyoyent l'Isle, la Geante qui lors estoit cachee entre les arbres, au sommet d'un haut rocher, les espia, et les voyant naviger au dessouz d'elle, brandit de toute sa puissance un dard dans la navire, lequel de malheur attaignit la cuisse de Bruneo, par si grande force, que passant outre, vint se rompre contre le tillac. »

Grand est le service rendu involontairement à Brunéo par Andadoue. On aborde en Gaule. Inutile de vous peindre la joie d'Élisène, de Péron et de Mélicie en retrouvant Galaor. Le

jeune prince leur présente Brunéo. « Voicy — dit la reine au blessé — ma fille qui entend tres bien l'art de Chirurgie, laquelle vous visitera souvent. » Or Brunéo aimait depuis longtemps Mélicie : « Ma Dame, lui dit-il, ja à Dieu ne plaise que je vous desobeysse en tout ce que vous m'ordonnerez : car je suis seur que faisant autrement, ce seroit la fin de ma vie. »

Mais laissons de côté cette intrigue amoureuse qui n'en est encore qu'à son exposition, pour en suivre une autre qui se dénoue.

« Or s'approchoit le temps que la Princesse Oriane devoit faire son enfant, et bien à point luy vint le partement du Roy son pere — Lisvart vient de partir pour l'île de Mongaze que lui disputent Galvanes et quelques-uns des chevaliers de l'Ile Ferme — car un jour ou deux apres qu'il se fut embarqué, elle commença à sentir le mal d'enfant, en sorte qu'environ la minuit, les angoisses et travail la contraignirent tant, qu'elle pensoit mourir. Parquoy elle fit lever Mabile et la Damoiselle de Danemarc, lesquelles long temps au paravant avoyent pourveu à tout ce qui estoit necessaire, pour la secourir. Lors vindrent à elle : mais elle estoit desja si matee de l'extreme douleur qu'elle enduroit sans oser se plaindre ne crier,

qu'elle n'en pouvoit quasi plus. quand le Seigneur Dieu la regarda en pitié, la faisant delivrer long temps avant le point du jour d'un beau fils, que la Damoiselle de Dannemarc receut pendant que Mabile entendoit à la mere. Et ainsi qu'elle l'envelopoit en ses langes elle apperceut qu'il avoit sept caracteres sous chacun de ses tetins, les uns rouges comme sang et les autres blancs comme neige, dont elle fut bien esbahie, et appella Mabile pour les luy monstrer : neantmoins elles ne les peurent lire ne entendre : car c'estoyent toutes lettres Grecques, et mots Latins : au moyen dequoy pour l'heure n'en voulurent rien dire à la mere : mais emmailloterent l'enfant et le mirent aupres d'elle. »

Je vous fais grâce des cris que pousse Oriane quand la damoiselle du Danemarck et son frère Durin lui arrachent l'enfant, mais je désire que vous lisiez d'un bout à l'autre la charmante description et la singulière aventure que contiennent les pages suivantes.

« Descendit la Damoiselle... et trouvans là les chevaux que Durin avoit amenez, monterent dessus, prenans le chemin de la forest pour n'estre rencontrez de nul. Lors tant cheminerent qu'environ l'aube du jour, ils arriverent joignant une belle fontaine, qui sortoit d'un haut rocher,

au dessouz de laquelle estoit une vallee si obscure, tant pour la profondeur d'icelle que pour la quantité des buissons, qu'il estoit impossible de voir le jour au travers. Là repairoient ordinairement Loups, et telles bestes cruelles. Or y avoit il au dessus (de toute ancienneté) un petit hermitage, où se tenoit un sainct homme nommé Nascian : lequel menoit vie tant agreable à Dieu qu'il estoit souvent substanté de viande celeste, quand la terrestre luy defailloit. Et n'avoit pour toute compagnie qu'un jeune enfant son neveu, qui alloit par les bordes pourchasser dequoy vivre, et luy-mesmes en personne y menoit quelquefois son asne, sans que nulle beste sauvage luy courust sus, combien qu'il les rencontrast ordinairement sur son chemin, ains s'humilioyent toutes devant luy en luy faisant chere. Et tant estoit aspre et solitaire le lieu ou il demeuroit qu'une Lyonne y faisoit tous les ans ses faons, lesquels communément Nascian visitoit autant privément que si c'eust esté petits chiens domestiques. Car aussi tost que la Lyonne le voioit en sa fosse elle s'en alloit pourchasser sa proye, et sembloit qu'elle luy laissast ses Lyonneaux en garde! Par quoy il ne falloit gueres à les aller voir deux ou trois fois le jour, tant avoit grand plaisir à les regarder courir

et esbattre l'un avec l'autre... » La damoiselle et son frère veulent se reposer un moment près de la fontaine. Durin saute à bas de son cheval, prend le nouveau-né, le pose sur un tronc d'arbre et s'approche de la damoiselle pour l'aider à mettre pied à terre. A ce moment, la lionne pousse un rugissement formidable. Les deux chevaux prennent la fuite. Durin court après eux. La lionne bondit près de l'arbre et emporte l'enfant dans sa gueule sans lui faire aucun mal. Quand Durin et sa sœur reviennent avec leurs montures, ils cherchent en vain le fils d'Oriane, se lamentent quelques instants et conviennent enfin de cacher ce malheur à la princesse.

« ... Deja estoit si haute heure que Nascian, ayant chanté la messe se pourmenoit (suivant sa coustume) devant la caverne des Lyonneaux, et avisa la Lyonne, qui leur portoit ceste proye. Parquoy il se mit au devant, s'esbahissant où elle l'avoit conquise, et s'aprochant d'elle, luy dist en la menaçant, Beste cruelle, qui t'a donné la hardiesse faire mal à la creature que Dieu a mis au monde pour le servir, et honorer, non pour estre viande à toy ne à tes faons? La Lyonne eut peur, et (comme s'elle eust entendu le commandement de Nascian) se coucha incontinent contre terrre, et en remuant la queuë et

les oreilles lascha l'enfant, et se mit à le lecher. Lors le preud'homme le print entre ses bras et en le benissant disoit, Helas petit enfant, la mere qui t'a si malheureusement delaissé est certes bien de Dieu maudite, et tant en avoit de compassion pour l'ouyr plaindre et crier, que les grosses larmes luy tomboyent des yeux, jusque sur sa barbe chenuë. Mais il ne sçavoit dequoy le secourir, à la fin s'avisa de contraindre la Lyonne d'entrer en sa fosse, et là le faire teter entre ses petis. Ce qu'il fit, luy disant, Je te commande en la vertu de Dieu à qui toutes choses doyvent obeissance, que tu nourrisses d'oresenavant sa creature, et en sois aussi curieuse que de nul des tiens. La beste ne le refusa : ains le souffrit teter à son aise, puis le reprint l'Hermite, et doucement l'emporta en son Hermitage, et aussi tost envoya à sa sœur la prier venir vers luy, pour aviser que l'on feroit de l'enfant qu'il avoit ainsi trouvé : diligent fut son neveu qui eut ceste charge : mais de fortune il ne trouva pas sa mere : car le jour precedant elle et son mary estoyent allez à l'ebat en un village si lointain, qu'ils furent huit jours entiers avant, que de retourner. Et ce pendant Nascian se trouva bien empesché : car il avoit tresmal acoustumé l'office de nourriçe. Ce nonobstant

attendant leur retour, trouva moyen de le faire nourrir, tant par la Lyonne, que d'une Brebiette, laquelle avoit nouvellement agnelé. »

Le chapitre suivant nous montre « comme le Roy Lisvart eut bataille contre les Chevaliers de l'Isle Ferme, lesquels il desfit, et la grande libéralité dont il usa depuis envers Galvanes, en luy restituant toutes les terres, et pays de Madasime. » Ne vous hâtez point d'admirer cette trop grande libéralité. Le roi Lisvart vient d'apprendre « que sept Roys circonvoisins de son Royaume faisoyent gros appareil pour invader ses païs » et que l'enchanteur Arcalaüs « avoit tout ce pourchassé, tant que luy seul les avoit persuadez à ce faire, leur remonstrant l'empeschement qu'avoit le Roy Lisvart au siege du lac Ardant, et le peu de Chevaliers qui estoyent demourez en la grand' Bretagne. »

Amadis s'ennuyait à l'Ile ferme. Il s'ennuie en Gaule. Galaor et Cildadan l'ont quitté pour rejoindre Lisvart que tous deux veulent servir, malgré son différend avec Amadis, l'un par goût et habitude, l'autre parce qu'il en a contracté l'engagement avant le combat des cent, au cas où ce combat tournerait à son désavantage. La compagnie de Brunéo lui est « incompatible, estant traittez diversement en leurs affections :

pource que Bruneo avoit quasi ce qu'il eust sçeu desirer, voyant la Princesse Melicie, laquelle il aimoit tant qu'elle luy faisoit oublier toute chose. Et au contraire Amadis se trouvant eslongné d'Oriane, ne pouvoit avoir plaisir qui ne lui tournast en tristesse. » Cette compagnie vient même à lui manquer, Brunéo partant à la recherche d'aventures qui puissent faciliter son mariage avec Mélicie. Une lettre de sa bien-aimée lui apprend la naissance de son fils. Et Florestan, qui vient de Mongaze, où il a combattu contre Lisvart en face de Galaor — singularité si bien sans doute dans les mœurs du temps que l'auteur n'en fait pas même la remarque — Florestan lui raconte les projets d'Arcalaüs, projets qui doivent consommer infailliblement la ruine du père d'Oriane.

C'en est trop. Tant de sujets d'inquiétude et de tristesse ne permettent point à Amadis de rester en place plus longtemps. Il persuade à son père et à son frère de le suivre, et tous trois, revêtus d'armures toutes pareilles que leur donne la fée Urgande, partent pour la Grande-Bretagne, où ils assistent au combat de Lisvart contre les sept rois circonvoisins, donnent, en se jetant tout à coup au plus fort de la mêlée, la victoire à celui-là, et disparaissent sans s'être fait con-

naître autrement que par leurs prodigieux faits d'armes et les serpents dont leurs armures sont ornées.

Périon, Amadis et Florestan tombent en route dans une embûche. Une damoiselle, soi-disant muette, qu'ils rencontrent, les invite par signes à venir se reposer dans son domaine. Je laisse la parole à des Essarts :

« Ne cheminerent longuement qu'ils arriverent en un tresplaisant chasteau, où ils trouverent gens, qui les receurent gracieusement, et les conduirent en une bien belle chambre, en laquelle ils se desarmerent, et ainsi qu'ils se mettoyent à table pour souper vindrent trois damoiselles tenans chacune d'elles un instrument de Musique, avec lequel elles commencerent à sonner tresmelodieusement, et leur donnerent tel passetemps, jusques à ce qu'il fust heure d'aller reposer. Lors elles se retirerent : et demeurerent les trois Chevaliers seuls, qui se coucherent tost apres en un mesme lict, ou ils ne furent longuement qu'ils se prindrent à dormir, comme ceux qui en avoyent grand besoing. Or entendez qu'il estoit assis sur une vis tournant ny plus ny moins que celle d'un pressouër, et aysément le pouvoit on abaisser (sans faire bruit) en une fosse profonde de plus de vingt coudees, et là se trou-

verent les Chevaliers le lendemain à leur resveil dont ils furent fort esbahis, cognoissans bien qu'ils estoyent trahis. Car ils ne voyoyent clarté quelconque, et si ne pouvoyent penser comme ils estoyent la transportez. A la fin se leverent pour trouver l'huys ou fenestre, par laquelle ils y estoyent entrez : mais ce fut en vain : car il n'y avoit apparence d'ouverture quelconque, et ainsi qu'ils estoyent en ces termes, entendirent marcher quelques gens au dessus de la voute, et sept ou huit heures apres, aperceurent ouvrir une fenestre assez haute, et un Chevalier de moyen âge, lequel mettant la teste au dedans demanda assez malgracieusement, qui sont ces nouveaux hostes, venus loger ceans de leur gré, pour avoir tant bon traittement ? Par Dieu rustres puis que je vous tiens, je me sçauray bien venger des torts que vous m'avez faits, au moins si vostre mort est suffisante pour ce faire : tant y a que je vous cognoy pour ceux qui ont esté cause de la desfaite des gens du Roy Aravigne, soustenans le parti de ce meschant Lisvart, et vous souvienne que vous avez affaire à Arcalaüs, qui vous ayme comme il vous fera sentir. Or me regardez maintenant, et si ne me vistes onques, cognoissez moi pour une autre fois si vous eschappez. Que pleust à Dieu sçavoir certainement

si ce larron Amadis de Gaule est en vostre compagnie, par l'ame de moi je ne dormiroy premier qu'il n'eust le nez et les poings coupez, et que ne le fisse mourir de la plus cruelle passion dont je me pourroy aviser.... Faites tous bonne chere : car devant qu'il soit nuict je vous feray trancher les testes, et les envoyeray au Roy Aravigne, en satisfaction du desplaisir qu'il a receu par vostre moyen. » Amadis et Florestan se lamentent. « Prenons nostre fortune en gré », leur dit Périon. « Ainsi passerent tout le jour sans boire ne manger, jusques sur le soir bien tard, qu'Arcalaüs retourna à la fenestre, comme il avoit fait le matin... et leur dist, Chevaliers, qui dormez tant à vostre aise, je croy que devriez avoir quelque bon apetit, et que volontiers vous mangeriez, si vous aviez de quoy. Ouy bien, respondit Florestan, s'il vous plaisoit nous en donner. Par mon ame, dit Arcalaüs, je n'en ay nulle volonté. » Dinarde, nièce de l'enchanteur, intervient : « Mon oncle, puisque vous voulez envoyer leurs testes au Roy Aravigne, ne les faites cependant mourir de faim, à ce que vivans quelque temps en misere, ils endurent une vie pire que la mort. » Arcalaüs approuve cette manière de voir. « Ils auront vivres — dit-il — pourvu qu'ils me dient qui les travaille plus, ou la soif

ou la faim. Qu'en est il, Chevaliers, par la foy que devez à Dieu ? Puis que tant nous conjurez, respondit le Roy, je croy que le manger nous est necessaire : mais la soif nous donne plus de martyre. Tant mieux, dist Arcalaüs, j'ay une piece de lard bien sallee, qui vous estanchera ceste grande alteration. Lors commanda que l'on l'allast querir : puis la leur jetta par la fenestre leur disant, Tenez mes amis, faites bonne chere, et ne dites pas que je ne vous traite gracieusement. » Arcalaüs se retire sur cette bonne parole. Mais une damoiselle pitoyable donne aux pauvres captifs un peu d'eau et de vin, et Gandalin et le nain, jetés quelque temps après eux dans un autre cachot de la même tour où gémissent déjà plusieurs prisonniers, apprennent ce qui leur est arrivé. « N'y auroit il ordre de les secourir ?—dit Gandalin—si une fois ils estoyent delivrez je pense que nous ferions peu de sejour ceans. Je vous diray, respondit le plus ancien de tous, le bout de la viz qui soustient leur lit passe outre le planché de ceste chambre, et voy le là, si nous pouvions à force de bras et de mains le tordre, et remonter en la chambre, ils auroyent facilement moyen de sortir : car l'huys ne ferme jamais. Et d'avantage, il n'y a garde ceans, qui ne soit maintenant endormie. Essayons y donc,

dist Gandalin, et que chacun se mette en devoir. » Le moyen réussit. On devine la suite. Les chevaliers aux serpents, fort émerveillés de se retrouver seuls dans la chambre où on leur avait donné tout à la fois un festin et un concert, saisissent leurs armes, surprennent les gardes, qu'ils taillent en pièces, délivrent tous les prisonniers, y compris ceux qui les ont délivrés eux-mêmes à leur insu, et mettent le feu au donjon inaccessible où s'est réfugié l'enchanteur. Le tout se termine par une plaisanterie du nain : « Arcalaüs, Arcalaüs — criait-il en sortant — pense maintenant le bien que tu me fis, quand tu me lias par la jambe, au chasteau de Valderin, où je fu si bien parfumé. »

Arcalaüs en réchappe encore, grâce à sa nièce Dinarde, qui vient lui ouvrir la porte après le départ des chevaliers aux serpents. Le traître, parti ensuite avec elle pour un autre de ses châteaux, échappe même, par un affreux mensonge, à Galaor, qu'il rencontre en route, accompagné de Norandel, fils naturel du roi Lisvart, comme l'est Florestan du roi Périon. Mais Dinarde et une sienne damoiselle restent aux mains des deux jeunes gens. « Quand ils les virent si belles, je ne sçay lequel des deux fut plus prest de faire amye, tant y a que Galaor se saisit de

Dinarde, et Norandel de la seconde. Puis renvoyerent l'Escuyer donner ordre à leur souper, et ce pendant ils s'escarterent dedans le bois. Vous pouvez penser qu'estans en lieu si propre... » Jetons au plus vite le voile de la pudeur sur les égarements des deux chevaliers. Ne leur tenons pas toutefois rigueur plus longtemps que Dinarde et que sa compagne. Les deux couples se sont réunis à la fontaine, et « croyez — dit le texte — que durant leur manger, ils ne tinrent propos de chose ennuyeuse ou deplaisante : au moyen dequoy les Damoiselles (qui au commencement s'estoyent monstrees estranges et farouches) furent dés l'heure si aprivoisees, qu'aussi tost qu'ils eurent achevé de souper, se promenans dedans le bois, recommencerent les baisers et gracieux embrassements desquels elles avoyent au commencement esté entretenues de Galaor et Norandel, et demeurerent en cest aise, jusques sur le point du jour. »

Mais le temps presse et je m'attarde à suivre des personnages secondaires. Ne quittons plus notre héros.

Cette détermination va nous faire voir du pays. Amadis en effet promène sa tristesse pendant quatre ans de par le monde, sans chercher même

à entrevoir Oriane. Voici en quelques mots son itinéraire et un aperçu de ses exploits.

De Gaule, où il a revu Galaor, notre héros part incognito pour la Bohême sous le nom de Chevalier de la verte épée. Là règne Taffinor, alors en guerre avec Patin, devenu empereur de Rome. Amadis rend à ce roi de tels services et se fait tant aimer de lui qu'il a toutes les peines du monde à en obtenir son congé.

De Bohême, le Chevalier de la verte épée gagne la Romanie, où la reine Grasinde, qui est jeune, belle et veuve, en devient amoureuse. Grasinde a le sort de Briolanie, et le héros part pour la Grèce, après avoir promis à la pauvre reine de revenir dans un an.

Une tempête le jette en route sur les côtes de l'Isle du Diable, « laquelle pour estre habitee d'un estrange monstre, estoit si despeuplee que creature vivante n'y repairoit. » Voici la charmante description que fait de ce monstre maître Elizabet, chirurgien de Grasinde, donné par elle à Amadis pour le soigner pendant son voyage : « Il est si plein de poil par le visage, pieds et mains, qu'il semble d'un Ours, et a le reste de son corps couvert d'escailles si fortes et si dures qu'il n'y a trait d'arc qui le puisse offençer, et si a ailes tant grandes, qu'elles lui passent le dessus

du doz, dont il se couvre comme d'un escu, tellement que nul ferrement ne le peut endommager, par dessouz lesquelles lui sortent pieds, bras et mains, avecques ongles tranchans, comme ceux d'un fort Lyon, et à voir ses yeux, il semble proprement de deux charbons ardans, et tant sont estincelans et rouges que la nuict l'on les prendroit pour deux luisantes estoiles, et (qui plus est) il a les dens si grandes et aguës qu'il en tranche et rompt les plus forts harnois, et mieux acerez. Au moyen dequoy il a fait tant de maux qu'il en a rendu ceste Isle inhabitable, mesmement qu'il saute et court aussi prontement que sçauroit faire le plus leger Cerf du monde, et si une fois il s'irrite (comme il luy avient souvent) en combatant contre Ours, Lyons ou Porcs sangliers, il escume et sort de ses narines une telle et si grande fumee qu'il semble proprement estre flamme de feu embrasee, si puante qu'il n'y a creature vivante qui n'en soit infectée. Et à ceste occasion il est fuy de tous, et s'il hurle, il fait un cry si espouvantable et grincement de dents tant estrange, avec un tel bruit de ses ailes, que c'est chose trop redoutable aux plus hardiz. Ceux de ceste mer l'appellent communement Endriague, lequel est tenu et reputé par eux plus pour diable que pour beste produite

par nature. » Maître Elizabet ajoute que l'Endriague est le produit incestueux d'un géant avec sa propre fille; qu'il a, le jour même de sa naissance, il y a quarante années, tué successivement trois nourrices en suçant d'un seul coup tout le sang de leurs veines, de sorte que ses parents ont dû le faire nourrir dans une chambre bien close avec le lait des troupeaux, et, un an après, défiguré, démembré et dispersé son père et sa mère. Il va sans dire que le récit du chirurgien donne à notre héros le plus grand désir de combattre ce monstre. Amadis part à sa rencontre avec Gandalin. Voilà un combat d'un nouveau genre et qui mérite de vous être cité.

« Comme ils estoyent en ces termes, ils virent sortir l'Endriague d'un creux rocher, jettant par les yeux et de la gueulle une flamme et fumee si puante, que tout l'air d'alentour en estoit infait, et aussi tost qu'il les descouvrit, il vint vers eux, chiflant et hurlant d'une façon tres-admirable : toutesfois le Chevalier ne s'estonna, mais marcha droit à luy, et tandis Gandalin s'en fuit cacher, pensant que son maistre ne rechaperoit jamais devant ceste beste tant furieuse et horrible, de laquelle le Chevalier ne peut onques faire aprocher son cheval. Au moyen dequoy il mit prontement pied à terre, et prenant sa lance à

deux mains, s'adressa à l'Endriague, auquel de bonne Fortune il jetta un coup à l'œil gauche, et le luy creva. Lors l'Endriague fit un haut cry, et en se levant sur les pates de derriere, saisit la lance si rudement qu'en la cuidant mettre en sa gueulle pour mieux la briser, il se donna du fer dans l'ouye, si avant qu'il se perça la langue, et luy demeura le tronçon entre ses dens. Ce nonobstant il fit un grand saut pour surprendre le Chevalier, mais il se retira à costé, et mettant la main à l'espee, luy donna de toute sa force sur l'espaule droite : toutesfois il luy sembla fraper un roc, et l'eust l'Endriague à l'instant prins aux dens : mais à l'occasion du fer, et de la partie du fust qui luy estoit demeuré en la gorge, il ne peut tenir serré. Et ce qui luy nuisoit encores d'avantage, estoit le sang qui luy entroit dedans le gosier, en si grande abondance qu'il perdoit allene. Neantmoins il arracha l'escu du col au Chevalier si rudement, qu'il luy fit donner des mains contre terre, et ainsi qu'il s'amusoit à le despecer et briser en pieces, le Chevalier se releva, et prenant son espee à deux mains, luy en donna sur le haut de la teste : mais elle y entra comme sur une enclume. Lors pensa bien en soy-mesmes, que si Dieu ne luy aydoit, qu'il travailleroit en vain : car il ne voyoit endroit, où il

le peust endommager qu'à l'autre œil qui luy restoit sain, et à ceste cause se tira à costé, luy jettant un coup d'estoc droit au mufle, et l'adressa si bien qu'il entra dedans l'une des narines (qu'il avoit grandes et ouvertes) si avant qu'il luy perça le cerveau ; ce nonobstant l'Endriague le saisit au travers du corps, et avec ses ongles trenchans luy froissa le haubert et la chair jusques aux os, et ne faut douter qu'il l'eust mis à mort, si le sang qui luy entroit continuellement dans l'estomac ne l'eust estouffé. Au moyen de quoy il tomba à la renverse, laschant sa prinse. Et ainsi qu'il rendoit l'esprit, le diable luy sortit du corps faisant un si haut son de tonnerre, que toute l'Isle en retentit. »

Le Chevalier de la verte épée, guéri par maître Elizabet des blessures qu'il vient de recevoir, va droit à Constantinople, où l'Empereur, auquel appartient l'Ile du Diable, qu'on appellera désormais Sainte-Marie, lui témoigne sa gratitude en l'accueillant comme un frère. L'impératrice Menoreste et sa charmante fille Léonorine usent en vain de mille stratagèmes pour le retenir. Un an s'est écoulé depuis son départ des Marches de Romanie. Fidèle à sa parole, le héros n'écoute aucune promesse, aucune sollicitation, et retourne auprès de la reine Grasinde.

qu'un dévouement fraternel qui flatte du moins son amour-propre, le mène incognito en Grande-Bretagne, où une grande douleur l'attendait. « Sire Chevalier— lui répond en effet Dragonis qu'il rencontre et auquel il demande des nouvelles du roi Lisvart — il est maintenant en une sienne ville nommee Tagades... et là a fait assembler grand nombre de Chevaliers pour avoir conseil d'eux, sur ce que l'Empereur de Rome demande ma Dame Oriane sa fille en mariage : toutesfois nul d'eux n'y veut consentir, et desja sont arrivez plusieurs Romains pour l'emmener quant et eux, entre lesquels est le Prince Saluste Quide, Duc de Calabre, et autres des plus grans Seigneurs de tout l'Empire pour l'accompagner avec bon nombre de Dames et Damoiselles, tellement qu'on la nomme en plusieurs lieux Imperatrix de Rome : mais elle pleure incessamment : car c'est malgré elle que tel mariage se fait. » Ces derniers mots redonnent néanmoins quelque espérance au Chevalier grec, qui, roulant dès lors en lui-même les projets les plus audacieux, se rembarque pour l'Ile Ferme, dont Grasinde veut visiter les merveilles.

Je vous laisse à juger de la joie qu'éprouvent les amis du héros en apprenant son retour et de

la surprise de la reine en entendant appeler le Chevalier grec par son véritable nom. Le lendemain, Amadis réunit tous les habitants de l'Ile Ferme et leur adresse ce discours : « A ce que je voy les choses sont bien changees en la grand Bretagne, depuis que nous en sommes hors, et a bien le Roy autre fantasie qu'il n'a eu par le passé : car je l'ay veu plus pront à donner secours aux Dames qu'à ses affaires propres, et m'esbahy maintenant qui le meut de se vouloir ainsi desfaire de ma Dame Oriane, veu qu'onques enfant ne fut plus obeïssant à pere qu'elle s'est tousjours monstree, et neantmoins, à ce que nous recitent Angriote et Bruneo, malgré elle, et tous les Chevaliers de la grand Bretagne, il la relegue et confine avec la personne du monde qu'elle hayt le plus, dont j'ay telle pitié, que si me voulez croire et aider, nous luy donnerons secours et la mettrons en liberté. Toutesfois je ne veux rien entreprendre sans vous tous : mais il vous doit souvenir du serment que nous fit faire la Royne Brisene à la derniere cour qui fut tenuë en la ville de Londres. Nous jurasmes tous ne souffrir jamais estre fait tort à Dame, ou Damoiselle, qui nous en requist. Maintenant donc endurerons-nous si mal traiter et captiver celle, de laquelle nous avons autresfois receu

tant d'honneur et de faveur? Seront les Damoiselles de sa compagnie enlevees par force et bannies pour jamais de leur propre païs? Sur mon Dieu, si nous le soufrons, nous serons dignes d'en recevoir blasme, sans avoir moyen, ou excuse, pour nous en sauver, et tomberons en reputation de Chevaliers recreuz et malheureux.» Agraies, frère de Mabile et amant d'Olinde, — ces deux jeunes filles doivent, par ordre du roi, suivre Oriane à Rome, — Agraies donne le signal des applaudissements. « Sur mon Dieu — s'écrie la reine Grasinde, présente à cette réunion — vostre entreprise est haute, et digne de tresgrande louange, veu que outre le bien que vous faites à celle que vous allez secourir, vous acheminez les autres bons Chevaliers (soyent de ce païs ou estrangers) à ce que doresenavant (vous imitans) ils ne permettront que l'on face tort à Damoiselle quelconque. Et pourtant vous les rendez tant voz redevables, qu'elles, et celles qui sont, et qui viendront d'icy à cent ans et plus, vous en doyvent sçavoir gré. » Et tous, pleins d'enthousiasme, prennent aussitôt la mer sur les navires de l'Ile Ferme, anéantissent l'escadre du prince Salluste Quide, et ramènent en triomphe au palais d'Apollidon, Oriane avec toutes les dames ou damoiselles qui devaient l'accompagner jusqu'à Rome.

La suite, je devrais dire la fin d'Amadis de Gaule, est d'une grande beauté. Des Essarts, comme Montalvo, y prend le ton de l'épopée antique. Il ne manque à leur récit, désormais grave et imposant, que les splendeurs de la versification pour être digne de prendre place parmi les œuvres immortelles dont je parlais plus haut. Comme dans les deux premières, le *Ramayana* et l'*Iliade*, c'est une femme qu'on se dispute, et c'est l'Orient d'une part et l'Occident de l'autre qui se mordent aux entrailles pour la possession de cette femme.

Les Chevaliers de l'Ile Ferme, en effet, ne doutent pas que l'enlèvement d'Oriane ne pousse à bout la haine que leur porte déjà le roi Lisvart, et, tout en lui adressant par Brian de Moniaste et Quedragant d'Irlande des paroles de paix, n'en préparent pas moins la guerre. Amadis expédie Tantiles sur la route de Sobradise pour demander du secours à la reine Briolanie, Ysanie vers Tafinor, roi de Bohême, avec même mission, et Gandalin en Gaule, près du roi son père, qu'il prie en outre d'amener sa sœur Mélicie aux dames de l'Ile Ferme, « avec lesquelles elle pourra voir et apprendre beaucoup. » La reine Grasinde envoie Elizabet lever des troupes en Romanie et solliciter l'alliance de l'Empereur de Constanti-

nople. Agraies dépêche Gandales vers l'Ecosse avec charge expresse de faire entendre au roi Languines le besoin qu'il a de son aide paternelle. Quedragant fait partir Landin pour l'Irlande, où il suppliera la reine sa nièce de lui envoyer à l'insu de Cildadan, auxiliaire contraint de Lisvart, bon nombre de preux chevaliers. Et Brunéo de bonne mer sollicite par son écuyer Lasinde des subsides en hommes et en argent du marquis son père et de son frère Bransil.

Un mot sur Oriane avant de nous transporter auprès du roi son père. Vous pourriez croire que notre héroïne, libre désormais de toute contrainte, va se gaudir avec notre héros, sans souci du qu'en dira-t-on. Vous vous tromperiez singulièrement. Si le mérite incomparable d'Amadis a pu séduire Oriane au point de lui faire oublier en secret son devoir, l'honneur, à défaut de la vertu, n'en est pas moins demeuré pour elle chose plus précieuse que la vie, plus précieuse même que toutes les voluptés de l'amour partagé, de l'amour satisfait. Écoutez le discours qu'elle adresse à ses libérateurs : « Je vous suplie... estre contens que durant mon sejour par deça, moy et mes femmes soyons separees de toute autre compagnie, et nous promettez que nul de vous quel qu'il soit, ne nous verra sans

nostre congé et permission : car vous sçavez qu'estant la destrousse que vous avez faite de nous sur les gens de l'Empereur divulguee, il sera malaisé que mains qui n'entendront la fin de vostre intention, et nostre innocence, n'en parlent à nostre desavantage : mais quand ils entendront la religion, en laquelle nous desirons vivre jusques à ce que le Roy mon pere m'ait r'apelee en sa bonne grace, je croy qu'aisément ils convertiront ce mal parler en excuses pour nous toutes, qui ensemblement vous faisons ceste requeste tant raisonnable, de laquelle ne serons, s'il vous plaist, refusees, estant la premiere que nous vous avons demandee. » Il va sans dire qu'Amadis accepte au nom de tous cette condition; « esperant neantmoins — dit le malicieux des Essarts, que je soupçonne fort d'avoir prêté là au héros une pensée que celui-ci n'avait pas — esperant neantmoins, si le jour luy desnioit tel bien, que la nuit l'en recompenseroit quelquefois, encores que ce ne fust si souvent comme il le desiroit. »

Cependant, Lisvart vient d'apprendre la défaite des Romains et l'enlèvement de sa fille. Il entre dans une telle fureur que trois jours d'une chasse vertigineuse peuvent à peine le calmer. La reine, qu'une lettre d'Oriane met au courant

de la situation, essaye d'intervenir entre les chevaliers de l'Ile Ferme et son mari. Noble est la réponse du roi, et dans un beau langage qui rend bien l'ampleur de la phrase castillane : « Ma Dame, les ambassadeurs seront icy de bref à ce qu'elle vous mande, ayez patience jusques à ce que je les aye ouy parler : car ils pourront user de telle satisfaction envers moy que l'injure que j'ay receuë par eux sera oubliee, et aussi ils me pourront dire telle chose, que je consentirois plus tost à la ruine de moy et de mes estats qu'à la paix, aymant trop mieux mourir en honneur pauvre et desherité, que vivre Roy puissant malheureux et pusillanime, sous couleur des larmes de vous et de vostre fille. »

Arrivent Quedragant d'Irlande et Brian de Moniaste. Quedragant met un genou en terre devant le roi. « Sire — lui dit-il — c'est une vertu tres-louable et digne de recommandation entre les Roys et Princes, d'entendre par grand patience ce que les Ambassadeurs des estrangers ont charge de leur declairer, ostans d'entour d'eux toute passion, à ce que si l'Ambassade qui leur est faite les contente, ils en reçoivent plus de joye, et soyent les Ambassadeurs mieux recueilliz et favorisez, et au contraire s'ils leur dient chose qui leur desplaise, que ce nonobstant

ils sachent dissimuler leur colere, et leur donner response gracieuse, pour le respect de l'estat auquel ils sont appellez. Sire, je vous suplie me pardonnner si j'ay usé de telle remonstrance envers vous, vous jurant sur mon Dieu que je ne l'ay fait pour doute que nous ayons eu de l'asseurance qu'il vous a pleu nous donner : mais pour louer grandement la vertu de si bon Prince, qui tant librement nous a octroyé l'entree de ses pays. Or Sire, l'occasion de nostre venuë, vers votre majesté, est par le commandement du meilleur Chevalier que l'on cognoisse, Amadis de Gaule, et generalement de la part de tous ceux qui sont avec luy en l'Isle Ferme, lesquels vous mandent par nous, que traversans pays et contrees estranges, cherchant aventures ainsi que les autres Chevaliers errans sont coustumiers de faire, specialement pour secourir les foibles que l'on veut outrager sans raison, ils ont esté avertis par plusieurs que vous, Sire, suyvant plustost une volonté legere et desordonnee, que la justice et equité, avez voulu (sans croire le conseil de nul des vostres) desheriter au plus grand tort du monde ma Dame vostre fille, la donnant pour femme outre son gré à l'Empereur Patin, et de fait ne prenant compassion d'elle ny de ses larmes et pleurs, et moins regardant la fin

de cette entreprinse et mescontentement de vos sujets, l'avez par violence livree à ceux qui la vous ont demandee, et pource que telles voyes de fait et injustes, ne sont desplaisantes à Dieu seul, ains à tous ceux qui en oyent parler, il a permis que nous y missions remede, et que les Romains qui la conduisoyent avec les Dames et Damoiselles vinssent en nos mains, lesquels se mettant en defense contre nous ont esté deffaits, les uns occis, et les autres prisonniers, et quant à elles je vous avise, Sire, qu'elles sont de present en l'Isle Ferme avec bonne et grosse troupe de Chevaliers, deliberez de leur porter tout l'honneur qu'il leur sera possible : car leur intention ne fut onques ne pour vous fascher, ny elles aussi : mais pour maintenir l'equité, et les garder de force et violence, ainsi que vous mesmes leur fistes jurer quelque fois à Vindilisore, et pourtant ils vous suplient, que preferant vertu et raison à toute passion, il vous plaise reprendre ma Dame Oriane vostre fille, et la traiter d'oresenavant non comme estrangere : mais ainsi que pere doit son enfant, sans l'eslongner ainsi de vous, ne des pays, desquels si Dieu plaist, elle sera Dame et Royne apres vous, et si vous sentez injurié, ne voulant obtemperer à leur requeste, ils vous prient que pour eux

vous ne luy desniez vostre bonne grace : mais qu'en regnant en vostre court, comme elle souloit estre, vous essayez puis apres si bon vous semble, à prendre telle vengeance d'eux que vous pourrez, vous asseurant, Sire, qu'ils sont deliberez si vous les assaillez d'eux bien defendre, pourtant avisez, s'il vous plaist, à nous faire responce : car vous avez en vos mains ou la paix ou la guerre. » Courte est cette réponse, dont voici la fin : « Ce n'est à vous à qui je dois rendre conte de ce que je fais, mais à Dieu seul qui m'a (apres luy) constitué souverain en ce pays, pour le gouvernement d'iceluy et du peuple qui y habite : parquoy je ne suis deliberé d'entrer en nul traité de paix avec eux, jusques à ce qu'ils m'ayent fait reparation de l'injure que j'ai receuë, lors j'aviseray à ce qu'ils me prient et non plustost. » Et, congédiant les ambassadeurs, le roi se prépare à la guerre.

Petit est le nombre de ses alliés si on le compare au nombre des alliés de son adversaire. Le plus considérable est Patin, Empereur de Rome, auquel Lisvart dépêche Guilan le pensif. Brandoyvas se rend d'abord par son ordre à Mongaze, pour demander du secours au mari de Madasime, Galvanes, puis en Irlande, où il adjure Cildadan d'amener quant et lui le contingent que ce mal-

heureux souverain est tenu de fournir en pareil cas. Enfin Filipinel est expédié de même vers Gasquilan, roi de Suesse, ennemi acharné d'Amadis.

Voici quel est, de part et d'autre, le résultat de toutes ces démarches.

Briolanie accourt à l'Ile Ferme, pendant que Tantiles lève par son ordre dans ses États douze cents hommes de guerre. L'Empereur de Constantinople met à la disposition d'Elizabet le marquis de Saluder et son propre neveu Gastilles avec huit mille hommes. Libée, neveu d'Elizabet, lève deux mille hommes sur les terres de la reine Grasinde. Le roi Périon, accompagné de Gandalin et de Mélicie, amène trois mille hommes. Lasinde obtient du marquis de Bonne mer son fils Bransil et six cents chevaliers. Tafinor, roi de Bohême, donne à Ysanie Grasandor son fils à la tête de vingt chevaliers et le comte Galtines avec quinze cents hommes. Languines, roi d'Ecosse, envoie quinze cents hommes à son fils Agraies. Enfin Ladasin, roi d'Espagne, fournit deux mille hommes; la reine d'Irlande, un nombre qui n'est pas déterminé; et Balays de Carsante, l'un des captifs tirés par Amadis des griffes d'Arcalaüs, arrive lui-même en compagnie d'une vingtaine de chevaliers.

Ce qui porte l'effectif de l'armée d'Amadis à plus de vingt mille hommes.

Lisvart n'en peut réunir que dix-sept mille : dix mille Romains, deux cents Irlandais, huit cents hommes du pays de Suesse et six mille levés dans ses propres États. Galvanes s'est excusé, ne voulant pas combattre son neveu et ses amis.

Lisvart commande d'une part avec Patin, Périon de l'autre avec Amadis.

Amadis et Brunéo arment chevaliers, avant le combat, leurs écuyers Gandalin et Lasinde.

Deux jours entiers dure cette bataille. Le premier jour, Amadis tue à l'Empereur deux de ses parents et meilleurs chevaliers. Périon accorde le soir à Lisvart une trêve de vingt-quatre heures. Le lendemain, l'Empereur lui-même est tué, encore par Amadis, et Lisvart prend la fuite. La guerre serait terminée à l'avantage des chevaliers de l'Ile Ferme, sans la petite trahison que notre héros, aveuglé par l'amour qu'il porte à Oriane, croit pouvoir se permettre envers eux. « Monsieur — dit-il au roi son père — nos ennemis s'en fuyent, je vous prie sans hazarder nostre fortune contentons nous de l'honneur que nous avons eu ce jourd'huy : car si nous les poursuyvons plus outre, la nuit nous pourra surprendre,

et peut estre eux comme desesperez voulans venger leur mort nous porteront quelque grand dommage, laissons les aller, et faisons retirer nos gens qui sont las et travaillez. Et bien respondit le roi Perion. Comment, dit Agraies, maintenant que nostre victoire se presente vous la voulez donc refuser? Par Dieu mon cousin vous n'estes pas digne d'estre jamais autre que Chevalier errant. Voulez vous, respondit Amadis, que nos gens se tuent l'un l'autre, il est ja Soleil couché et la nuict si prochaine que s'ils r'entrent au combat, ils ne se pourront cognoistre entre nos ennemis. Contentons nous, je vous en prie. Bien cogneut Agraies lors à quelle fin Amadis faisoit cette excuse, parquoy sans luy repliquer de grand collere tourna bride et s'en alla d'autre costé : car Amadis fit sonner la retraite. Adonc chacun retourna arriere et se campa l'armee du Roy Perion au lieu mesmes ou avoit esté le combat pour signe de victoire, pensant le lendemain parachever mieux que devant : mais peu apres arriva un heraut demandant le corps de l'Empereur, et autres trefves pour quatre jours, durant lesquels on pourroit enterrer les morts, ce qui luy fut accordé contre l'opinion de plusieurs par le moyen d'Amadis. »

Cette trahison d'Amadis était une inspiration

du ciel. La trêve de quatre jours va en effet, grâce à une intervention tout à fait inattendue, je l'avoue, se changer en une paix beaucoup plus avantageuse pour lui et même pour ses compagnons d'armes que la victoire la plus éclatante.

On se rappelle la naissance dû fils d'Oriane. J'ai laissé ce pauvre petit entre les mains de l'ermite Nascian et les pattes de la lionne fascinée par le saint homme. Besoin nous est maintenant de remonter jusqu'à ce jour.

Nascian prie sa sœur de démailloter l'enfant pour lui donner le baptême. « Et ainsi qu'elle luy ostoit ses langes, elle aperceut les caracteres, qu'il avoit sous les tetins, et les monstra à l'Hermite, lequel mit si grand peine à les entendre, qu'il cogneut escrit aux Lettres Latines, ce mot, Esplandian : mais il ne peut rien comprendre aux Grecques. Et à ceste cause, pensa que puis qu'il avoit apporté tel nom du ventre maternel, qu'il ne luy seroit osté, et de fait le lui conferma, et fut nommé Esplandian. »

Quatre ans après, l'ermite redemande à la bonne femme son petit nourrisson d'aventure, et, le voyant si beau, le garde auprès de lui pour « l'endoctriner et approprier à tous actes à quoy Gentilhomme se doit acheminer. »

Esplandian, accompagné, comme d'habitude,

du neveu de l'ermite, son frère de lait, s'assied un jour dans la forêt sur le bord d'une fontaine et s'endort. « Là survint — dit Herberay — la Lyonne, de laquelle cy devant, vous a esté parlé, qui trouvant ceste nouvelle proye se print à la fleurer, comme si Nature luy eust interdit de ne faire mal à la creature qu'elle mesmes avoit au premier eslevee : et de fait recogneut si bien celuy qui avoit esté nourri de son lait, qu'à l'instant (sans luy faire mal quelconque) se coucha à ses pieds. Ce que voyant le compagnon d'Esplandian, qui veilloit, eut telle frayeur qu'il s'enfuit vers l'Hermite, luy criant qu'il avoit laissé son frere qu'un grand chien vouloit manger, ainsi qu'il dormoit joignant la fontaine. » L'ermite accourt et avise « la Lyonne et l'enfant se jouans ensemble, lequel, voyant l'hermite aprocher, luy dist, Pere, ce beau chien est il nostre? Mon ami respondit Nascian, il est de Dieu seulement à qui appartiennent toutes choses. Certes, pere, dist Esplandian, je seroy fort aise s'il estoit à nous, et l'aimeroy bien pour aller à la chasse. Quand le preudhomme l'ouyt parler si asseurément, il fut tout asseuré et s'approchant plus pres d'Esplandian, vid qu'il baisoit la Lyonne comme il eust fait un Espaigneul. Et à ceste cause il luy dist, Mon fils voulez vous

luy donner à manger? Je vous en prie, respondit Esplandian. Adonc l'Hermite tira de sa bezace la cuisse d'un Daim, qu'un veneur lui avoit donnee, et la bailla à l'enfant, lequel la jetta à la Lyonne, luy disant, Tien chien mange. La Lyonne print la venaison et tandis qu'elle la devoroit, Esplandian luy manioit les oreilles la queuë et les pates, ainsi que bon luy sembloit, sans que la beste luy fist non plus de desplaisir, qu'elle eust fait à l'un de ses petis faons, ains le recogneut si bien, et d'un instinct naturel l'ayma tant cherement, qu'elle le suyvit jusques en l'Hermitage, sans gueres l'abandonner de là en avant : mais y retournoit chacun jour, apres avoir pourchassé sa proye, ny plus ny moins que si domestiquement elle y eust esté nourrie. Dont il avint que les enfans prindrent telle familiarité avec elle, que bien souvent ils la menoyent à la chasse, ainsi qu'ils eussent fait un petit braquet. Ce que voyant Nascian, s'avisa de leur faire un arc selon leur force, desquels neantmoins ils tuoyent ordinairement maint Cerf, Biche ou Chevreul : avec l'aide de la Lyonne, laquelle estoit duite de courir apres, aussi tost qu'elle les voyoit navrez. »

Un an s'écoule encore depuis l'entrée des deux frères de lait à l'ermitage. Puis le roi Lisvart,

chassant un jour dans la forêt, rencontre le damoisel et sa lionne, qui prennent le cerf levé par lui : « Mon enfant — dit-il à son jeune rival — je vous prie dites moy qui vous estes, et là où vous demeurez. Sire Chevalier, respondit le Damoisel, Nascian l'Hermite m'a jusques icy nourri, et est comme je croy pere à mon compagnon et à moy. » Fort étonné de cette réponse, Lisvart va droit à l'ermitage et interroge le saint homme, qui le reconnaît « comme celuy auquel il avoit fait maints bons services du temps qu'il hantoit les armes, » et lui raconte le peu qu'il sait de l'histoire d'Esplandian. « Or bien donques dist le Roy, je vous prie de vous trouver demain à la fontaine des sept Fouteaux, où je seray avec la Royne et bonne compagnie, et amenez Esplandian et la Lyonne avec vostre neveu, à qui je feray du bien pour l'amour de Sergil son pere, lequel j'ay autresfois cogneu pour bon Chevalier. »

Le roi trouve, en revenant sous sa tente, une lettre apportée le jour même à la reine par une damoiselle richement vêtue que conduisait un nain et qui est partie au galop de son cheval aussitôt après l'avoir remise : « Treshaut et trespuissant Prince — je cite cette lettre tout entière — Urgande la Descogneuë qui vous

ayme et desire faire service, vous avise et conseille, pour vostre tresgrand profit, qu'au temps que le Damoisel (alaité de trois diverses nourrices) comparoistra devant vostre majesté, vous le retenez, entretenez, aymez et gardez bien cherement : car il sera cause de vostre repos, en vous delivrant du plus grand danger où vous fustes onques. Il est yssu de semence Royale des deux costez, et tiendra du naturel des creatures qui l'ont alaité. Par celuy de la premiere il sera tant fort et magnanime en courage, qu'il obscurcira toutes les prouësses des meilleurs Chevaliers, qui ont esté par cy devant, estant toutesfois si doux et debonnaire, qu'il en sera aymé et estimé d'un chacun, et ce luy causera la nourriture de la seconde nourrice. Quant à la tierce, croyez, Sire, qu'onques Gentilhomme ne fut de meilleur esprit, plus catholique, n'accompli en toutes bonnes conditions : en sorte qu'il s'adonnera à faire œuvres plaisantes à Dieu, fuyant les choses vaines, ou la plus part des autres Chevaliers s'adonnent communement. Et (qui plus est) luy seul sera cause de mettre paix immortelle entre vous, Amadis, et toute sa lignee. Pourtant, bon Roy, retenez mon conseil, et bien vous en prendra. »

Le lendemain, arrivent « le bon Hermite et les

deux damoiseaux, Esplandian et Sergil, avec deux Vavasseurs parents de Nascian... Esplandian avoit sur ses espaules un grand Lievre et deux Perdrix qu'il avoit tuees de son arc en chemin. Sergil menoit la Lyonne en lesse, attachee d'une petite corde, et les suyvoyent Nascian et les deux autres, l'un desquels portoit le Cerf que la Lyonne avoit prins le jour precedant devant le Roy... et l'autre tenoit les deux braquetz d'Esplandian couplez. » Les dames ont peur de là lionne. Esplandian les rassure et leur offre sa venaison de la meilleure grâce du monde. Le roi fait raconter devant tous par Nascian l'histoire du damoisel, puis il annonce publiquement sa volonté de le garder près de lui avec son frère de lait. « Je vous supplie donc — dit la reine — me les laisser, jusques à ce qu'ils soyent plus grands pour vous servir, et vostre fille aura Esplandian, et moy Sergil. » Soit, répond le roi. Et Oriane, l'heureuse Oriane qui a reconnu son fils, se confesse secrètement au bonhomme avant qu'il ait repris avec la lionne le chemin de sa retraite.

Ces détails rétrospectifs, outre l'intérêt qu'ils me semblent avoir par eux-mêmes, étaient nécessaires à la compréhension du dénoûment.

Le bonhomme Nascian est en effet le *Deus ex*

machina qui surgit tout à coup au moment où les choses sont le plus embrouillées pour les dénouer toutes à la satisfaction générale. Il apprend de sa solitude la bataille qui se prépare entre le père et le grand-père d'Esplandian, et, montant au plus vite sur son âne, se rend à l'Ile Ferme, où Oriane lui permet de révéler au besoin le secret qu'elle lui a confié naguère. L'armée de Périon et d'Amadis est malheureusement partie de l'Ile Ferme avant son arrivée. Il se hâte de la rejoindre. Plus malheureusement encore, cette armée en est venue aux mains avec celle de Lisvart et de l'Empereur, comme il vous a été dit plus haut. « O Seigneur Dieu ! — s'écrie le pauvre homme en versant un torrent de larmes — pour l'honneur de vous mesmes, je vous suplie qu'il vous plaise avoir pitié de ce peuple! et me donner la grace que je puisse pacifier si grand desordre! » Le Seigneur Dieu exauce ce vœu charitable. Lisvart, instruit par l'ermite de l'origine d'Esplandian et de la promesse de mariage que se sont faite Oriane et Amadis, prie Arban de Norgales et Guilan le Pensif de s'entendre avec Brian de Moniaste et Quedragant d'Irlande, et les deux armées s'éloignent l'une de l'autre pendant ces négociations pacifiques.

Le service que rendait à Lisvart l'intervention

de Nascian était plus grand qu'on ne pouvait le supposer, même après la défaite de ce malheureux roi. En effet, Arcalaüs, profitant, comme toujours, des embarras que lui suscitait cette guerre générale, venait d'envahir ses États avec Aravigne, roi des îles des Landes, Barsinan, Seigneur de Sansvègue, dont le père était mort à Londres, par son ordre, sur un bûcher, et tous les parents de Dardan le Superbe, une des plus illustres victimes d'Amadis. Cette suspension d'armes indéfinie permet à Lisvart de faire face aux troupes de l'enchanteur. Malheureusement une nouvelle défaite le containt à s'enfermer dans la ville de Lubanie.

Amadis vient à son secours. Aravigne est vaincu et abandonne une partie de ses États. Barsinan est vaincu et dépouillé de sa seigneurie. Arcalaüs est vaincu et fait prisonnier. La femme de l'enchanteur obtient malheureusement d'Amadis, à force d'obsessions, la mise en liberté de son époux.

Peu de temps après la démarche du saint ermite, presque tous les personnages que j'ai nommés dans le cours de cette étude étaient réunis à l'Ile Ferme. Le bonhomme, avec le consentement de Lisvart et de Brisène, d'Élisène et de Périon, mariait Amadis à Oriane. Galaor épou-

sait la reine Briolanie ; Florestan la reine Sardamire, à qui le nouvel empereur de Rome, Arquisil, donnait le duché de Calabre ; ce même Arquisil, Léonor, sœur d'Oriane ; Agraies, sa mie Olinde ; Grasandor, fils de l'empereur de Constantinople, Mabile, sœur d'Agraies ; Brunéo, Mélicie, sœur d'Amadis, avec moitié du royaume d'Aravigne pour dot ; Quedragant, la reine Grasinde, enrichie des terres de Barsinan ; Dragonis, la princesse Étoilette, reine de la Profonde Ile ; et Guilan, la veuve du duc de Bristoye, « pour laquelle il avoit tant souffert qu'il en avoit acquis le nom de Pensif. »

Et le même jour toutes les dames de l'Ile Ferme passaient sous l'arc des loyaux amants, mais Oriane seule pénétrait jusqu'à la chambre défendue, où « furent ouyes une infinité de voix humaines, disant... : Bien soit arrivee ceans la plus excellente Dame qui ait esté depuis Grimanese, et qui la precede en toutes beautez. »

Là finirait Amadis de Gaule, si *Esplandian* ne devait pas lui faire suite. C'est pour amener cette continuation que Montalvo et, après lui, des Essarts, troublent, par divers incidents qui n'ont pas d'autre raison d'être, un dénoûment fort clair. Je passerai sous silence la plupart de ces incidents. Tout au plus me crois-je forcé à dire

que la bonne fée Urgande, montée sur un vaisseau d'une forme bizarre, auquel nos chevaliers donnent le nom de la grande Serpente, aborde à l'Ile Ferme pour prendre part aux joies qu'elle a prédites; que le roi Lisvart vient de tomber par trahison aux mains d'un enchanteur inconnu qui l'a emporté dans son navire; qu'Urgande, consultée à ce sujet par Amadis, donne à entendre qu'Esplandian seul peut délivrer le père d'Oriane; qu'on arme le damoisel chevalier avec une armure toute noire apportée par elle dans la Serpente; qu'Amadis recommande à son fils d'aller voir l'empereur de Constantinople après la délivrance du roi; qu'Esplandian arme à son tour chevaliers Talanque, Manély, fils l'un de Galaor, l'autre de Cildadan, et engendrés par eux durant leur captivité chez Arcalaüs après le combat des cent, de deux nièces d'Urgande qui vinrent alors en son nom les guérir de leurs blessures et les faire sortir de leurs cachots, Garinter, roi de Dace, jeune prince récemment rétabli dans ses Etats par Brunéo, Bransil et Angriote, et Ambor, fils de ce même Angriote, qui doivent tous quatre partir avec lui à la recherche de son grand-père; et que toute l'assistance s'endort tout à coup sur la Serpente après cette cérémonie au son de six trompes enchan-

tées et se réveille dans le parc d'Apollidon, bien surprise de ne plus revoir ni Urgande la Déconnue, ni la Serpente merveilleuse, ni aucun des cinq chevaliers nouveaux.

Et Amadis, s'éveillant avec les autres, trouve dans sa main une sorte de pancarte où est écrite cette prédiction que je demande à vous citer tout entière, à cause de sa forme poétique d'abord, et ensuite parce qu'elle peut être considérée comme un second dénoûment : « Vous autres Roys et Chevaliers qui estes en l'Isle Ferme, retournez en voz pays prendre repos, et contentez vos esprits, laissant la gloire et prix des armes à ceux qui commencent à monter au haut de la muable rouë de fortune, vous contentant de la faveur qu'elle vous a fait jusques icy. Et toi Amadis de Gaule (qui depuis le jour que le Roy Perion ton père te fit Chevalier à la requeste de ton Oriane) as vaincu maints Chevaliers et Geants braves et cruels, eschapant tant de perils ou tu t'es trouvé, suffise toy de l'heur que tu as eu, et plus qu'autre qui ait esté devant toy, aprens maintenant à gouster les cirops et amertumes que les principautez et dominations atirent à elles : car ils te sont appareillez, et ainsi qu'en tes jeunes ans tu as longuement fait estat de simple Chevalier errant et secouru maints qui en avoyent

necessité, semblablement à ceste heure que tu es entre les grans biens, auras plus que tu n'euz oncques besoin d'estre aidé pour les grans affaires ou tu te trouveras, regrettant maintesfois ta premiere façon de vivre, et ton nain seul sur qui tu avois commandement. »

Cy finit le quatrième et dernier livre d'*Amadis de Gaule*, traduit par le seigneur des Essarts. On trouvera peut-être la présente analyse un peu bien longue. Mais, outre que je désirais vous faire assister pour ainsi dire par vous-mêmes, au moyen de quelques citations, à autant de scènes qu'il s'en trouve de différentes sortes dans l'original, pouvais-je donner en moins de pages une idée tant soit peu nette de cette composition luxuriante, que je comparerais volontiers à ces forêts inextricables où se perdent, se cherchent et se retrouvent pour se reperdre encore les preux chevaucheurs dont elle nous retrace, un peu au hasard, les destinées errantes? J'en doute fort. Autant de feuillets, autant d'aventures. Et *Amadis* comporte, dans la petite édition, plus de deux mille dix huit pages de vingt-neuf lignes à quarante et un caractères, soit plus de deux millions quatre cent mille lettres, ce qui ferait une centaine des feuilletons que les journaux politiques servent à leurs abonnés, si

le romancier s'astreignait à y mettre en tout, comme des Essarts, cent dix-neuf paragraphes... ce à quoi oncques feuilletoniste ne s'astreindra, ayant de trop bonnes raisons pour imiter plutôt en cela l'auteur des *Trois Mousquetaires* que le traducteur de Montalvo.

Et maintenant, je crois pouvoir, grâce à l'analyse que je viens de vous faire lire, me ranger, sans craindre vos sarcasmes, à l'opinion du barbier de Don Quichotte, lequel barbier, peu suspect de partialité en faveur des livres de son client, puisqu'il jette au feu presque toute sa bibliothèque, déclare *Amadis de Gaule* un ouvrage unique en son genre. Le cadre est vieux, me direz-vous, flagrante l'imitation des romans de la table ronde ? Oui, mais les sentiments généreux qui sont le propre du génie castillan, mais l'exquise politesse importée en Espagne par les Arabes andalous, mais la connaissance qu'avait certes l'arrangeur espagnol des beaux poëmes de l'antiquité grecque et romaine, ont donné à cette œuvre complexe un caractère tout particulier, que je recherche en vain dans les compositions chevaleresques où elle a cependant pris naissance et origine. Sans doute le merveilleux n'y porte plus ce cachet de sincérité qui me le faisait presque admettre ; sans doute un enjouement

douteux y remplace l'ancienne naïveté dont j'aimais à sourire ; mais j'y trouve enfin un plan général, des personnalités distinctes, et, revenant par la pensée sur bien des pages qui pourraient être intercalées sans faire trop disparate au milieu de nos meilleurs romans du XVIIe siècle, je vois, avec M. Eugène Baret, poindre dans l'*Amadis* et se dégager de la rouille des vieux âges les premières lueurs du génie moderne.



ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

Société libre

POUR LA PUBLICATION A PETIT NOMBRE DE LIVRES RARES OU CURIEUX.

Membres du Conseil pendant l'année 1867-1868.

MM. Paul Chéron. — H. Cocheris. — Jules Cousin. — Pierre Jannet. — Louis Lacour. — Lorédan Larchey. — Anatole de Montaiglon. — Charles Read. — Le baron O. de Watteville.

Collection de la Compagnie.

1. De la Bibliomanie, par Bollioud-Mermet. In-16. . . . . . 5 »
2. Lettres a César, par Salluste. In-32. . . . . 2 »
3. La Seiziesme Joye de Mariage. In-16. . . . . 2 »
4. Le Testament politique du duc Charles de Lorraine. Publication d'Anatole de Montaiglon. In-18. . . . . 3 50
5. Les Baisers de Jean Second. In-32. . . . . 2 »
6. La Semonce des Coquus de Paris en may 1535. Publication d'Anatole de Montaiglon. In-18. . . . . 2 »
7. Les Noms des Curieux de Paris. In-18. . . . . 1 50
8. Les deux Testaments de Villon. In-8° tellière. . . . 7 »
9. Les Chapeaux de Castor. In-18. . . . . 1 »
10. Le Congrès des Femmes, par Érasme. In-32. . . . . 1 »
11. La Fille ennemie du Mariage et repentante, par Érasme. In-32. . . . . 2 »
12. Traité de Saint Bernard. — De l'Amour de Dieu. Publication de P. Jannet. In-8° tellière. . . . . . . 5 »

13. REGNIER. Édition de Louis Lacour, impression par Jouaust. In-8. 20

14. LE MARIAGE, par Érasme. Traduction V. Develay. In-32. 2

15. LE COMTE DE CLERMONT, sa cour et ses maîtresses, publié par Jules Cousin. 2 vol. in-18. 10

16. LA SORBONNE ET LES GAZETIERS, par Jules Janin. In-32. 2

17. L'EMPIRIQUE, publié par Louis Lacour. In-18. 2

18. LA PRINCESSE DE GUÉMÉNÉE ET LE DUC DE CHOISEUL. In-18. 2

19. LES PRÉCIEUSES RIDICULES, de Molière. Reproduction textuelle de la première édition, par Louis Lacour. In-18. 5

20. LES RABELAIS de Huet. In-16. 3

21. DESCRIPTION NAÏVE ET SENSIBLE DE SAINTE-CÉCILE D'ALBY, nouvelle édition publiée par M. d'Auriac. In-16. 5

22. APOCOLOQUINTOSE, facétie sur la mort de l'empereur Claude, par Sénèque, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32. 2

23. ALINE, par Boufflers. Édition Develay. In-32. 2

24. PROJET POUR MULTIPLIER LES COLLEGES DES FILLES, par l'abbé de Saint-Pierre. Édition Develay. In-32. 1

25. LE JEUNE HOMME ET LA FILLE DE JOIE, par Érasme. In-32. 1

26. LE COMTE DE CLERMONT ET SA COUR, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. In-18. 3

27. LE GRAND ÉCUYER ET LA GRANDE ÉCURIE, par Édouard de Barthelemy. In-18. 6

28. LES BAINS DE BADE AU XV[e] SIÈCLE, par Ant. Meray. In-17. 3

29. ÉLOGE DE GRESSET, par Robespierre, publié par D. Jouaust. In-8. 5

On peut se procurer gratuitement les Statuts à la librairie de Compagnie, rue de la Bourse, 10, *à Paris.*

Paris, imprimerie JOUAUST, rue Saint-Honoré, 338.


a39003 004022769b

